

Le Destrier Doré

Lord, Jeffrey

VISIT...

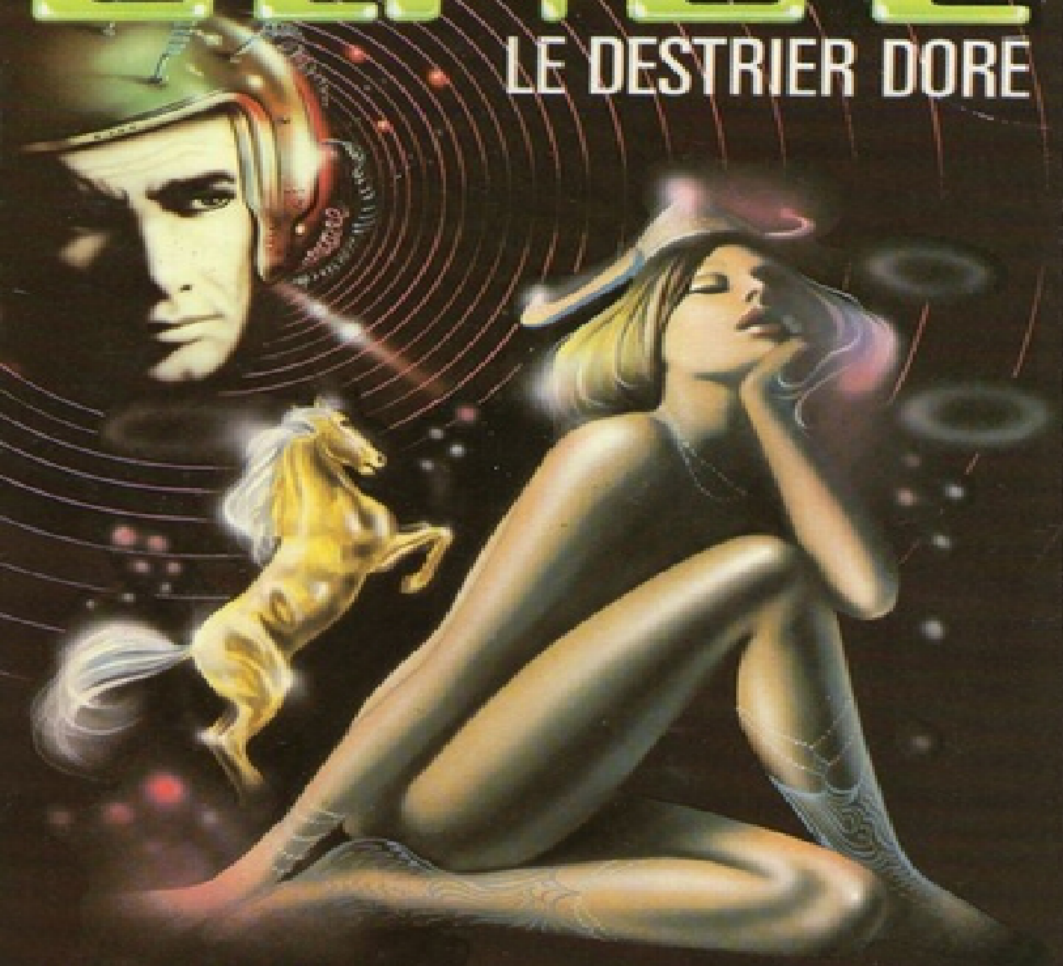
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 12

PRESENTE

BLADE

LE DESTRIER DORE



JEFFREY LORD

PRESSES DE LA CITÉ

JEFFREY LORD

BLADE

LE DESTRIER DORÉ

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original

THE GOLDEN STEED

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1975 by Lyle Kenyon Engel

© Librairie PLON/G.E.C.E.P., 1978,
pour la traduction française

ISBN 2-259-00376-1

CHAPITRE PREMIER

La sonnerie du téléphone pénétra le sommeil de Richard Blade. Comme toujours, il fut immédiatement réveillé et lucide. Dans son métier, ceux qui étaient lents à s'éveiller ne duraient pas longtemps, il extirpa des draps un long bras bronzé et décrocha.

— Allô ? Ici Crawford.

C'était son nom d'emprunt quand il voyageait à l'étranger pour des raisons personnelles. Il n'était plus en activité au MI6 mais bien trop de gens se rappelaient Richard Blade, l'agent secret. Pendant près de vingt ans il en avait assez fait pour susciter des rancunes. Si son nom apparaissait sur un registre d'hôtel de la Côte d'Azur, beaucoup de ces personnes pourraient être tentées de régler de vieux comptes. Et Blade préférait passer des vacances tranquilles. Ses nouvelles missions lui fournissaient bien assez d'aventures pour son goût.

— Ah, Francis, répondit la voix paternelle familière, à peine déformée par la distance. Comment allez-vous ? La Côte d'Azur vous plaît-elle ?

— Beaucoup, monsieur.

— Avez-vous des projets que vous ne pouvez pas annuler ?

— Rien de particulier. Est-ce que les affaires reprendraient, par hasard ?

— Plus ou moins. Rien de précis mais Sa Seigneurie aimerait organiser une conférence le douze, pour discuter d'un des nouveaux programmes. Le numéro dix-neuf, je crois.

— Très bien, monsieur. Je serai là.

Blade raccrocha et se rallongea. Comme son identité, sa profession était cachée, quand il allait à l'étranger, sous une couverture et un code pour des raisons qui dépassaient sa sécurité personnelle.

Il n'existait pas de mot pour décrire la profession de Blade, profession inconnue du grand public, du moins Blade et son chef, J, l'espéraient de tout leur cœur. Et Blade doutait que l'on trouve jamais un mot. Il ne voyait pas comment on pouvait décrire un homme dont le métier était de voyager dans d'autres dimensions. Tout ce qu'il

savait, c'était qu'il était le seul au monde à pouvoir l'exercer pour le moment. Et cela lui plaisait. Il aimait l'aventure et le hasard l'avait fait naître en un siècle où peu de professions offrent autant de chances aux aventuriers. Il se jugeait très heureux.

Sa chance était venue le jour où Lord Leighton, le savant le plus brillant et le plus excentrique d'Angleterre, avait décidé de faire une expérience. Il s'agissait de relier directement le cerveau d'un homme à un ordinateur extrêmement perfectionné, du moins pour l'époque. À côté de ce que Lord Leighton utilisait à présent, ce premier ordinateur n'était guère qu'un jouet d'enfant. Le but de Leighton était d'accroître au centuple les pouvoirs des intelligences, humaine et électronique, chacune tirant ses forces de l'autre.

Une bonne idée. Blade espérait vaguement qu'un jour la première expérience pourrait être renouvelée avec succès. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme l'avait projeté le savant. Blade s'était réveillé dans un monde étrange et barbare où erraient et se battaient des tribus sauvages et des fidèles de religions plus sauvages encore. Grâce à son entraînement, à ses muscles, à ses prompts réflexes et à son intelligence supérieure il avait survécu et avait pu être ramené dans le laboratoire de Lord Leighton.

Aussitôt, le projet originel du savant avait été mis en sommeil car il se passait là quelque chose de bien plus important. L'existence d'autres dimensions – Dimensions X – avait souvent fait l'objet de théories diverses. Maintenant elle était prouvée. Et il semblait possible d'y voyager à volonté, de les explorer, de découvrir leurs ressources et leurs connaissances, leurs matières premières, et de rapporter leurs richesses en Angleterre. C'était une découverte d'une importance capitale pour la nation.

Ainsi était né le Projet Dimension X, ou DX. L'esprit fertile de Lord Leighton avait créé des ordinateurs de plus en plus complexes. L'autorité et l'entregent politique du Premier ministre avaient fourni des crédits et réussi à écarter les questions embarrassantes, du moins jusqu'à présent. Onze fois déjà, Blade était parti pour une Dimension X, l'avait explorée, étudiée, y avait aidé les gens qu'il y trouvait. Chaque fois, il y arrivait nu comme au jour de sa naissance et chaque fois il avait réussi à survivre et même à prospérer grâce à son imagination féconde et à son corps d'athlète.

Mais cette fois, peut-être, ce serait différent, songeait-il à présent. « Numéro Dix-Neuf » était le code d'un des innombrables sous-projets qu'avait suscités le programme DX. Blade était de plus en plus las d'avoir à se procurer tant bien que mal des vêtements et des armes à son arrivée dans une nouvelle dimension. À son retour du dernier voyage, il en avait parlé à Lord Leighton. Il lui avait fait observer,

entre autres choses, qu'il devait trop compter sur la chance si on l'envoyait nu comme un ver dans ces dimensions violentes. Il était temps d'imaginer une trousse de survie quelconque qui pourrait partir par l'ordinateur avec lui. J, qui aimait Blade comme un fils, l'avait soutenu.

Aussitôt, Lord Leighton s'était mis au travail. Et il devait s'être donné énormément de mal pour que la trousse de survie soit déjà prête, un mois à peine après que Blade était rentré de sa visite de la dimension où vivait le peuple guerrier de Zunga.

Le lendemain, après son petit déjeuner, Blade régla sa note d'hôtel et, au volant de sa R5 de location il était allé à Nice prendre le premier avion pour Londres.

*
* *

Le cœur du Projet Dimension X se trouvait dans un complexe souterrain, à soixante mètres au-dessous de la Tour de Londres. Il comprenait des bureaux, des laboratoires, un petit hôpital parfaitement équipé où Blade était examiné et interrogé à chaque retour, et l'ordinateur géant de Lord Leighton. Gardé à la surface par une escouade d'agents de la Branche Spéciale et sous terre par le matériel électronique le plus moderne, le complexe représentait un investissement de près de dix millions de livres.

Dix millions de livres, sortant entièrement des poches des contribuables comme aimait à le répéter le Premier ministre. Et, demandait-il plus fréquemment encore à Lord L, qu'avait-il produit ? Bien sûr, Blade rapportait quelque chose de chacun de ses voyages. De Zunga, il était revenu avec un rubis gros comme le poing sur une lourde chaîne d'or à son cou. Du pays du Maître des Glaces, il avait rapporté la connaissance d'une race intelligente non humaine quelque part dans l'univers. Mais toute la richesse, tout le savoir, n'étaient que des bribes. Il n'y avait rien que le Premier ministre puisse montrer à un Parlement inquisiteur pour justifier ces millions de livres... pas encore. Alors que son taxi roulait vers la Tour, Blade se disait : « C'est peut-être enfin la percée... » Il se l'était dit les dernières fois, et avait été toujours déçu. Mais tôt ou tard la chance tournerait en sa faveur, en celle du Projet et de l'Angleterre.

À moins qu'elle ne l'abandonne ? C'était possible. Il était le seul homme du monde libre à avoir voyagé dans la Dimension X et à en être revenu sain et sauf. Mais bien trop souvent, il avait cru qu'il ne reviendrait jamais. Le Premier ministre et J suaient sang et eau depuis deux ans, pour chercher d'autres hommes capables de relever Blade. Jusqu'ici, ils n'avaient récolté qu'une masse de statistiques et la quasi-

certitude que personne d'autre ne pourrait survivre à cette épreuve et ne pas perdre la raison.

La porte de l'ascenseur se referma sur Blade et la cabine entama sa plongée de soixante mètres jusqu'au niveau du complexe. Quand elle se rouvrit automatiquement, il vit J qui l'attendait. Sa figure ridée s'illumina comme toujours d'un large sourire en le voyant.

Quand ils entrèrent tous deux dans le bureau de Lord Leighton, le vieux savant se leva vivement, malgré ses quatre-vingts ans et son corps ravagé par la poliomyélite. Ses yeux noirs pénétrants examinèrent Blade et Blade pensa, une fois de plus, que ce regard-là était capable de sonder l'âme et le corps d'un homme. C'était une idée ridicule, il le savait, mais il ne pouvait s'en défaire. Il respectait Lord Leighton, il l'admirait, mais ne pouvait nier que ce petit savant à l'allure de gnome l'impressionnait tout autant que certains des monstres et des adversaires humains qu'il avait affrontés dans la Dimension X.

— Bonjour, Richard, dit Leighton en se frottant les mains. Je suppose que J vous a parlé du « Numéro Dix-Neuf » ?

— Oui, monsieur.

Leighton pressa un bouton sur son bureau.

— Très bien... Pendleton, apportez la trousse de survie.

Quelques minutes plus tard deux techniciens du laboratoire arrivèrent en traînant à eux deux une grande caisse de bois. Blade l'examina d'un air dubitatif.

— Qu'est-ce que vous m'avez fabriqué ? Une armure ?

— Pas du tout, mon garçon. Simplement quelques articles de première nécessité.

L'idée que Lord Leighton se faisait de « quelques articles de première nécessité » évoquait plutôt le matériel d'un vainqueur de l'Himalaya. Des bottes, une combinaison à chaleur incorporée, trois couteaux à multiples usages, un sac de couchage, une trentaine de mètres de cordage léger, une semaine de rations d'urgence, une réserve d'eau... la liste paraissait interminable. En regardant la pile qui ne cessait de monter sur le plancher Blade fut frappé par deux choses. La première était que Lord Leighton avait une notion singulière de ce qu'un homme était capable de porter, la seconde que tout, à part les couteaux était fait de produits naturels.

Le savant le regarda et fronça les sourcils.

— Vous pensez qu'il y en a trop ?

— Pour une marche en terrain difficile, non. J'ai trimballé un sac de trente kilos dans les Alpes sans aucune peine. Mais je n'essayais pas

de me déplacer vite. Et je ne m'attendais certainement pas à avoir me battre.

— Richard a raison, intervint J. Vous allez charger ce pauvre garçon comme un fantassin de la Guerre de 14.

— Bon, grogna Leighton avec un sourire presque penaud. Il faut dire que nous n'avons pas eu le temps de trouver un expert habilité au secret, alors j'ai préparé cette trousse moi-même... un peu au hasard.

Pour Lord L, avouer qu'il avait travaillé « au hasard » équivalait à confesser qu'il avait volé la Banque d'Angleterre. J et Blade échangèrent un sourire.

— Quant aux produits naturels, reprit le savant, c'est plus réfléchi. Nous avons cherché un facteur commun à ce que vous avez réussi à rapporter de la Dimension X et nous l'avons trouvé. Tous sont chimiquement très stables, même dans les conditions extrêmes du transfert interdimensionnel. Les produits naturels semblent bénéficier des mêmes qualités qui font défaut aux matériaux synthétiques. C'est pourquoi tout est naturel à part les couteaux et nous ne pouvions guère vous laisser partir avec des couteaux de bois, hein ?

Blade secoua la tête en riant puis il s'accroupit et commença à trier les articles. Il finit par mettre de côté les vêtements, les rations et le bidon d'eau, les couteaux naturellement et un léger sac à dos pour porter le tout.

Quand il eut fini, la charge s'était réduite à une quinzaine de kilos et Lord L commençait à s'impatienter.

— Vous êtes prêt, Richard ?

— Quand vous voudrez, monsieur.

— Bien, dit Leighton et, appuyant sur le bouton de son interphone, il ordonna : Entamez la première séquence et préparez la chambre de transfert.

Après quoi il se leva et précéda les autres dans le couloir.

Dans la salle de l'ordinateur principal, rien n'avait changé. Les consoles se dressaient toujours aussi gigantesques, alignées contre les murs jusqu'au plafond. Leur surface gris métallisé luisait comme au premier jour car Lord Leighton était un maniaque de la propreté.

Ils arrivèrent enfin dans le cœur même du complexe. Le fauteuil capitonné de caoutchouc attendait dans sa cabine vitrée que Blade vienne s'y asseoir pour être projeté, avec tout son matériel espérait-il, dans la Dimension X.

Comme d'habitude, Blade passa dans le petit vestiaire, se déshabilla, s'enduisit tout le corps d'une graisse nauséabonde et noire pour se préserver des brûlures des électrodes et ceignit ses reins d'un

pagne. Mais cette fois, quand il ressortit, Leighton l'attendait avec une sorte de harnais compliqué fait de courroies de cuir et de sangles. Lorsque Blade l'eut endossé, le savant accrocha le havresac au baudrier et les bottes au ceinturon. Puis il recula pour juger de l'effet.

— Vous comprenez, dit-il à J, nous ne pouvons pas risquer d'irrégularités dans le champ électrique qui environne Richard au moment du transfert. Nous devons donc nous assurer qu'il reste bien au centre de ce champ et que son matériel ne gêne pas l'installation des électrodes. Autrement, nous risquerions de ne placer qu'une partie de lui dans la Dimension X, ce qui serait assez gênant.

Cette idée fit pâlir J. C'était un de ses vieux cauchemars, que faisaient aussi tous ceux qui savaient ce qu'était le projet. Là aussi la chance avait toujours joué en leur faveur...

— Ou bien le matériel ne passerait pas, ajouta Lord L, alors à quoi bon s'être donné du mal, hein ?

Blade s'installa dans le fauteuil. Le poids du sac sur sa poitrine lui parut insolite et il sentit qu'il le tirait en avant. Mais il parvint à se redresser et à se détendre pendant que Leighton entamait la deuxième phase de la routine, la fixation des électrodes à tête de cobra sur tout le corps de Blade.

Quand il eut enfin fini, il alla se poster devant le tableau de commande principal, une main sur le levier rouge, et se tourna vers Blade en haussant les sourcils.

— Je suis prêt, monsieur, répondit Blade à la question muette.

La main noueuse du savant s'abaissa sur la manette et la repoussa vivement. Aussitôt l'obscurité se fit. Les ténèbres silencieuses, glacées, étouffantes firent disparaître la salle de l'ordinateur. Lord L et J en une fraction de seconde.

Mais presque immédiatement ces ténèbres se dissipèrent et Blade se retrouva seul au centre d'une énorme sphère d'argent. D'argent translucide, cependant, car il distinguait des formes mouvantes vertes et bleues. Rien que des formes vagues, rien de reconnaissable. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de les regarder de plus près.

Puis elles se fondirent et disparurent lentement tandis que la sphère devenait opaque. Non seulement elle perdait sa transparence mais elle se contractait autour de Blade. Et elle commençait à tourner. Plus elle tournait vite, plus elle se contractait. La surface incurvée se pressait de tous côtés, le touchait, se moulait autour de son corps en se tordant et en le secouant. Sa surface était froide et sèche. Elle se resserra, jusqu'à ce que Blade étouffe et que sa vue se brouille. L'argent devenait plus foncé. Bleu, gris, noir. Et finalement tout disparut. Il n'y avait plus rien autour de lui. Un froid soudain... une

ruée d'air frais. Un coup violent qui parut lui fendre le crâne. Et une brusque plongée dans le noir...

CHAPITRE II

En reprenant lentement conscience, Blade s'aperçut qu'il souffrait beaucoup plus que d'habitude. Il avait l'impression qu'on avait essayé de lui fendre le crâne à la hache, il avait mal partout, il était couvert d'égratignures et de bleus. Il souleva les paupières mais les referma vite, ébloui par le soleil. Enfin, la douleur dans sa tête s'atténua et il tenta de nouveau d'ouvrir les yeux.

Deux détails le frappèrent immédiatement. D'abord, cette impression d'avoir été roué de coups ne devait rien à l'imagination. Son corps était couvert de plaies et d'une épaisse couche de terre et de poussière. Du sang s'était coagulé sur de nombreuses coupures, heureusement peu profondes. Ensuite, il était tout aussi nu que les autres fois. Rien n'avait fait le voyage avec lui, pas même le pagne. Quelque part entre la Dimension Normale et celle où il se trouvait la trousse de survie et lui avaient rompu toute relation.

— Merde, grogna-t-il avec irritation et il se releva.

Aussitôt il fut pris d'un vertige et faillit retomber sur le nez. Il se rassit promptement et, ainsi calé, il examina ce qui l'environnait.

Il se trouvait au bord d'un bosquet dense de petits arbustes trapus aux feuilles vert pâle et à l'écorce noire et lisse. Juste derrière lui se dressait une falaise presque verticale de plus de dix mètres de haut, où s'accrochaient d'autres buissons rabougris ; et épineux. Il se dit qu'il avait dû atterrir au sommet de cet escarpement, qu'il avait roulé et qu'il était tombé de dix mètres parmi ces arbustes. Il l'avait vraiment échappé belle ! Sans ces buissons... une telle chute sur des rochers aurait pu lui rompre les os ou lui fracturer le crâne pour de bon. Ou bien il aurait pu se briser les membres et mourir de soif et de faim... Tel qu'il était, il lui semblait qu'il avait été sauvagement frappé par une dizaine d'hommes armés de massues mais tout semblait en ordre de marche. Il se leva et fit fonctionner ses bras et ses jambes. Rien de cassé, mais cet effort raviva la douleur de sa tête. Il se rassit et poursuivit son examen.

Devant lui, le terrain rocailleux descendait suivant un angle de 45°. Tout en bas, à près de deux kilomètres, s'étendait une vallée, où

serpentaient un lit de rivière à sec. Le reste était couvert de buissons et d'arbres rabougris. De l'autre côté s'élevaient des pentes abruptes, des rochers bleus déchiquetés et au-delà des pics encore plus élevés couronnés de neige. Dans le soleil éblouissant et l'air cristallin, Blade pouvait suivre le cours de la vallée sur plusieurs kilomètres.

Une des missions d'agent secret de Blade l'avait entraîné en Iran et il reconnaissait là ce même genre de terrain. Il se trouvait à une certaine altitude dans les contreforts d'une chaîne de montagnes arides, brûlantes dans la journée et glacées la nuit. Un endroit bien sinistre et solitaire pour qu'un homme nu y survive tout seul. Un endroit où une jambe cassée serait une sentence de mort certaine.

Blade chassa ces sombres pensées et se leva encore une fois. Au fond de la vallée, les arbres l'abriteraient au moins des vents glacés qui devaient balayer ces pentes exposées. Il chercha des yeux le chemin le moins pénible, puis il se baissa et cassa une branche d'un des arbustes. Comme arme, elle serait inutile mais elle lui servirait de canne et il pourrait sonder la pente devant lui pour éviter les pierres branlantes. La douleur de sa tête n'était plus qu'une sourde migraine. Il s'arma de courage et commença à descendre.

Des millénaires de chaleur brûlante et de froid glacial avaient accompli leur œuvre, fissurant et craquelant la roche si bien que le sol était traître sous les pas. Plus d'une fois, le bâton de Blade délogea des pierres apparemment bien ancrées et les envoya bondir et rebondir jusqu'au bas de la pente. À un moment donné, une énorme plaque bascula sous son poids et il n'eut que le temps de faire un bond en arrière et de se retenir à un rocher plus ferme. La plaque glissa et dégringola dans un nuage de poussière, entraînant au passage d'autres pierres jusqu'à ce qu'une véritable avalanche aille s'écraser dans la vallée.

Redoublant de prudence, Blade reprit sa descente. D'après ses calculs, il dut mettre encore une demi-heure pour arriver au bas de la pente mais alors il ne lui fallut que quelques minutes de course rapide pour atteindre le premier bouquet d'arbres. Avec des poignées de feuilles il essuya sur son corps la poussière mêlée de sueur et en mâcha d'autres pour s'humecter un peu la gorge. Sans doute pourrait-il tenir ainsi un jour ou deux mais il savait qu'il lui faudrait bientôt trouver de l'eau. Il décida d'attendre le soir puis d'avancer de nuit dans la vallée à la recherche d'un ruisseau. En attendant, le mieux était de dormir.

Blade possédait dans sa tête un réveil qu'il pouvait régler plus ou moins à volonté. Quand il le réveilla, le soleil éclatant avait baissé dans le ciel bleu. Les petits lambeaux de nuages, à l'ouest, devenaient des écharpes d'or et de vermillon. Sous les arbres, les ombres

s'allongeaient, plus denses, et l'air fraîchissait. Il était temps de repartir. Blade cassa une plus grosse branche et, en la balançant dans sa main droite, se dirigea vers le lit de la rivière. Le terrain y paraissait moins difficile et peut-être la terre conservait-elle de l'humidité.

Blade avait fait la moitié du chemin quand des cris retentirent dans le crépuscule. D'abord un grondement furieux, avec quelque chose de félin. Puis un hurlement indiscutablement humain de surprise, de terreur et de douleur. Et finalement le hennissement aigu d'un cheval pris de panique, suivi d'un martèlement de sabots. La galopade se rapprochait rapidement. Blade s'aplatit derrière un arbre et regarda dans la direction du bruit. Il crut entendre un sourd feulement sous les arbres.

Le martèlement des sabots devint frénétique, des buissons furent piétinés et un cheval jaillit des arbres en terrain découvert. Blade le regarda en ouvrant des yeux ronds. Sa forme et sa taille n'avaient rien d'insolite. Il ressemblait plus à un bel arabe qu'à autre chose. Mais c'était sa couleur qui surprenait Blade. Le cheval était d'or pâle, non l'or fauve d'un palomino mais une teinte plus claire, avec une crinière et une longue queue brillant comme de l'argent poli. Il portait une bride et une selle avec des sacoches accrochées de chaque côté. Les étriers et les boucles du harnais étaient d'argent et la selle en superbe cuir rouge foncé. Du sang laissait deviner le sort de son cavalier.

Ce fut tout ce que Blade put voir tandis que le cheval galopait devant lui. Il allait si vite que son élan l'emporta jusque dans le lit de la rivière avant qu'il puisse se préparer à sauter. Blade l'entendit hennir de terreur quand il perdit pied et bascula le long du bord en grattant des quatre fers. Au moment où l'animal toucha le fond, Blade entendit un autre bruit, des pas légers et étouffés. Puis deux yeux brillèrent dans l'ombre des taillis. Lentement, très lentement, comme un chat s'approchant d'un oiseau, un énorme léopard apparut.

Blade n'avait aucune arme pour se défendre contre ce gigantesque félin, un véritable monstre qui devait peser autant que lui-même, doué de vitesse et d'agilité, de griffes et de crocs acérés. Mais du diable s'il allait le laisser bondir et tuer le cheval doré ! Et puis Blade pensait qu'avec le cheval sous lui ses chances de survie décuplèrent.

Le léopard s'écartait maintenant de Blade, se glissait le long de la berge en grondant tout bas. Blade mouilla son doigt et le leva. Il était à contrevent du léopard. S'il agissait vite et sans bruit...

Ramassé sur lui-même, il sortit du couvert des arbres et se dirigea vers le lit de la rivière, vers l'endroit où le cheval avait plongé. À un moment donné, il se jeta à plat ventre et se figea quand le léopard s'arrêta pour regarder autour de lui. Mais il était trop absorbé par sa

chasse du cheval pour faire attention à autre chose. Rampant lentement sur le ventre, Blade atteignit la berge et se pencha.

Quinze mètres plus loin, le cheval était adossé contre la berge opposée de la rivière desséchée. Il tremblait et avait l'écume à la bouche mais sa panique semblait s'être calmée. On aurait dit qu'il attendait, prêt à combattre le léopard. « Voilà, pensa Blade, un cheval dont le caractère me plaît. » Mais il était plus intéressé encore par les armes qu'il voyait accrochées à la selle, un arc solide d'un mètre de long et une lance de près de deux mètres. Cependant, il ne voyait ni carquois ni flèches. Il secoua la tête, il aurait préféré se servir de l'arc s'il pouvait s'en emparer et décocher une flèche sur le félin, mais il lui faudrait tenter de prendre la lance et puis attendre l'approche du léopard.

Aussi prudemment que le fauve, il s'approcha du cheval, rampant le long de la berge juste au-dessous du bord. Il lui fallut cinq minutes pour couvrir la moitié de la distance. Il commençait à se demander si le léopard avait renoncé et était parti à la recherche d'une proie plus facile quand il entendit le même grondement sourd et vit le cheval broncher.

Blade continua d'avancer avec plus de précaution encore. Si le cheval prenait la fuite à présent, il resterait seul avec le léopard, sans arme et sans espoir d'en trouver. Il voyait maintenant le félin tapi sur la berge, aussi près du cheval que lui. La chose allait être délicate. À présent, il ne pouvait se permettre d'effrayer l'un ou l'autre animal.

Soudain, le léopard gronda plus fort. Le cheval se cabra en battant l'air de ses sabots comme s'il voyait le fauve devant lui. Quand il retomba sur ses quatre fers, Blade vit le léopard se caler sur ses pattes postérieures. Il s'apprêtait à bondir. C'était le moment ou jamais de passer à l'action.

Blade se dressa et se précipita sur la pente en manquant de perdre pied et de s'étaler sur le gravier tassé du fond. Il conserva son équilibre par miracle, atteignit le cheval alors qu'il se cabrait de nouveau et arracha la lance à son fourreau de cuir.

Au même instant il entendit derrière, lui un grondement se terminant en glapissement aigu. Le cheval hennit et s'élança au galop en faisant voler le gravier. Le léopard s'enleva dans les airs, propulsé par des muscles d'acier, le corps arqué comme s'il essayait de voler. En l'air, il aperçut soudain Blade, détourna son attention du cheval durant une fraction de seconde et retomba sur le sol ratant le dos du superbe animal. Pendant quelques instants il parut dérouté et resta tapi, immobile, au lieu de bondir à la poursuite du cheval. Blade en profita pour bondir lui-même, la lance levée. Il l'abattit et la pointe d'acier affûtée se planta dans le dos du léopard, juste entre les épaules.

Le félin se dressa avec un hurlement de douleur et de rage et ses pattes antérieures griffèrent l'air. Il était si fort que Blade crut un instant qu'il allait se libérer de la lance et se retourner contre lui. Le fauve se tordit et se secoua, se cabra une dernière fois, poussa un cri dément qui se termina en gargouillement et s'affala sur le sol.

Blade dégagea la lance et battit précipitamment en retraite, guettant un signe de vie. Le léopard ne bougeait pas. Blade ramassa une pierre et la lui lança à la tête. Pas un mouvement. Poussant un soupir de soulagement, il se retourna pour chercher des yeux le cheval. Il ne s'attendait pas à le voir. Un animal pareil pouvait être à plus d'un kilomètre, déjà.

Mais, chose étonnante, le cheval était là, à moins de cent mètres, la tête dressée et tournée vers Blade et la dépouille du léopard. Il hennit doucement et se mit à trotter vers Blade, la tête toujours dressée. Le cheval semblait savoir que le léopard était mort et que cet homme grand et fort, debout à côté du corps, était un ami.

Il vint droit à Blade et fourra son museau contre son épaule, lui soufflant au visage son haleine chaude. Blade fit courir ses doigts dans l'étincelante crinière argentée et le long de l'encolure élégante et bien musclée.

— Tu as besoin d'un peu de compagnie, hein ? Eh bien moi aussi, figure-toi.

Blade continua de parler ainsi pendant un moment, d'une voix douce et apaisante, en prenant plus garde au ton qu'à ce qu'il disait. Petit à petit, les tremblements du cheval se calmèrent et il poussa sa tête vers Blade qui put saisir la bride. Le cheval résista un peu, mais bientôt il laissa Blade le mener vers la berge et le faire monter.

Il y avait un carquois contre le flanc que Blade n'avait pu voir mais il était vide. En revanche, Blade avait la lance et dans les fontes il trouva de l'acier et une pierre à briquet, un bon couteau de chasse solide, deux grandes outres d'eau et plusieurs paquets de pain dur et de viande séchée. Sa propre trousse de survie n'avait pas survécu au voyage dans la Dimension X mais la chance semblait lui en fournir une autre presque aussi bonne et une monture par-dessus le marché.

Cependant, il y avait ce cri humain qu'il avait entendu. Le maître du cheval devait être là-bas sous les arbres. Blade savait qu'avant tout il devait chercher cet homme et lui porter secours. Il sauta en selle, sentit le cheval broncher mais se calmer assez vite. Alors il le talonna et le fit avancer au pas. Même dans la pénombre du crépuscule on distinguait nettement les empreintes des sabots. Blade n'eut pas à suivre bien loin cette piste. À moins de cent mètres sous le sombre couvert des arbres il découvrit une forme inerte.

Mettant pied à terre, il attacha le cheval à un arbuste et se pencha pour examiner le corps. L'homme était mort, la gorge tranchée par le léopard et la tête tordue par sa chute. Au-dessus de la plaie béante et sanglante, le visage était basané couvert d'une barbe noire hirsute. Un casque conique avec un couvre-nuque de mailles d'acier avait roulé au sol, révélant des cheveux noirs coupés court.

Les vêtements du mort n'indiquaient pas grand-chose de son rang ni de son métier, mais il appartenait sans doute à un peuple plus habitué à marcher qu'à monter à cheval. Il portait un pantalon serré et des bottes faites pour les terrains difficiles aux semelles cloutées et aux talons bas. Une lourde bourse de soie et une épée dans un fourreau orné de pierreries étaient accrochées à un large ceinturon de cuir. Blade dégaina l'épée et l'examina. Ce n'était pas une arme de cavalier, la lame droite était trop lourde. Pour un homme plus faible, c'était même une épée à tenir à deux mains. Le pommeau était surmonté d'une tête d'aigle en or avec des pierres précieuses formant les yeux et une crête émaillée. Ce n'était pas non plus une épée de cérémonie car les éraflures de la lame révélaient qu'elle avait beaucoup servi. La bourse contenait une poignée de pièces d'or et une petite fortune en joyaux, en majorité des saphirs.

Il y avait là un mystère. Blade ne le comprenait pas complètement et le peu qu'il comprenait ne lui plaisait pas particulièrement. L'homme avait été jeté à bas de son cheval et tué par le léopard, c'était évident. Mais avant cela ? Pourquoi un homme, apparemment de rang élevé, chevauchait-il tout seul dans cette vallée désolée, loin de tout signe de civilisation ? Pourquoi le carquois vide, l'épée récemment ébréchée ? C'était surtout cela qui ne séduisait guère Blade. Cela suggérait un combat récent, puis une fuite. Ceux contre lesquels l'homme s'était battu risquaient d'être encore dans les parages, peut-être sur les traces du mort. Ils pourraient être à des kilomètres ou à quelques centaines de mètres, invisibles sous les arbres, dans l'obscurité.

Avec précaution, Blade détacha le cheval, le conduisit dans un fourré plus épais et le rattacha à une branche basse. Puis il traîna le corps du cavalier dans ce même fourré et le dépouilla de sa cape. Il s'en enroula avant de sortir à reculons en effaçant les traces de son mieux avec une branche. En remontant la vallée, il trouva, à une cinquantaine de mètres, un autre petit fourré assez dense pour se cacher. Tapi sous les buissons, il s'allongea en s'enveloppant dans le manteau.

Il avait fait tout ce qu'il avait pu. Le cheval était à l'attache à un endroit où tout ennemi remontant la vallée devrait passer. S'il les sentait, le cheval donnerait sûrement l'alerte. Alors Blade pourrait se

fier à son épée, à son couteau et à ses propres talents pour se tirer d'affaire.

Quant au reste, il regrettait de n'avoir pas plus d'eau et quelque chose de plus chaud que la cape du mort pour passer la nuit. Mais le cheval et lui devraient rationner leur eau et voilà tout. Et il lui était arrivé de dormir bien, sinon confortablement, dans des climats plus rigoureux avec moins de vêtements qu'il n'en avait à présent. Il lui faudrait bien se débrouiller comme il en avait l'habitude dans la Dimension X. Avec la curieuse impression d'être chez lui, Blade s'endormit.

CHAPITRE III

Blade se réveilla quand les premières lueurs du jour firent pâlir les sommets et la vallée. Il était gelé, tout ankylosé, des pierres avaient marqué son corps déjà malmené et tous ses muscles protestèrent douloureusement quand il se leva et s'étira. Mais pendant la nuit il n'y avait eu aucun signe d'ennemi et un examen consciencieux des lieux ne lui en révéla aucun à présent. Il avait survécu pendant la nuit et maintenant il s'agissait de monter à cheval et de quitter cette vallée désolée.

La monture était toujours attachée là où il l'avait laissée, le cadavre de son ancien maître à ses pieds, déjà tout raide. Blade eut du mal à dépouiller les membres rigides du pantalon, des bottes et du ceinturon.

Quand il eut tout ôté, à part la tunique déchirée et couverte de sang, il réfléchit : devait-il l'enterrer ou non ? La logique et son entraînement lui disaient de ne pas perdre de temps. Mais ils ne purent le persuader de laisser cet homme tout nu à la face du ciel, à la merci des charognards qu'il voyait déjà planer au-dessus de lui. Il finit par porter le corps jusqu'à la berge, le fit rouler au fond et puis entassa dessus des pierres et des cailloux pour bien le recouvrir. Que les bêtes de proie essaient de retirer tout ça ! Retournant vers le cheval, il se mit en selle et partit au petit trot.

D'après la position du soleil, il savait que la vallée s'étendait plus ou moins d'est en ouest. Il voulait aller vers l'est, vers le bout invisible mais peut-être pas trop lointain de la vallée. Et là ? La solution la plus simple serait de chercher le peuple du mort, les armes et la bourse servant de lettre d'introduction.

Trop simple, malheureusement. Le peuple de ce cavalier pouvait se trouver à des centaines de kilomètres. Son cheval et lui avaient l'air d'avoir voyagé longtemps. Et il y avait ces assaillants inconnus. Ils n'étaient pas apparus pendant la nuit mais cela ne prouvait pas qu'ils n'étaient pas tapis dans le bosquet suivant, au détour du lit de la rivière.

Blade descendit donc la vallée, en restant à découvert, aussi loin

des berges que possible et, espérait-il, hors de portée d'un archer habile dissimulé dans les arbres. Il mit le cheval au pas, et scruta le paysage, en se disant qu'il était inutile d'aller bêtement se jeter dans une embuscade comme un imbécile heureux.

À mesure qu'il descendait, le temps se réchauffait. Les arbres étaient plus grands, moins rabougris par la lutte constante contre la sécheresse et le vent, les fourrés plus épais. Blade n'aimait pas beaucoup ça. Plus la végétation était dense, plus grands les risques d'embuscade. À plusieurs reprises, il mit pied à terre et partit seul en éclaireur, l'épée à la main. Une de ces petites expéditions lui fit découvrir une source entre des rochers. Il y remplit ses outres et laissa le cheval boire tant qu'il voulait.

Le soleil montait dans le ciel et les parois de la vallée s'élevaient aussi. Elles se dressaient à présent presque verticalement à trois cents mètres de haut, leur roche bleuâtre couronnée d'une maigre végétation. Au fond de cette gorge, l'ombre était profonde comme au crépuscule. Le cours de la vallée était aussi sinueux que la piste d'un serpent.

Finalement, des falaises commencèrent à s'abaisser de chaque côté. Blade aperçut une plaine, pas très loin en avant. Les arbres n'y poussaient pas en bosquets mais en petites forêts. Il crut même entrevoir le scintillement bleu d'une rivière coulant parmi la verdure.

Maintenant un nouveau danger se présentait. Les assaillants du mort n'avaient peut-être pas osé pénétrer dans la vallée mais cela ne prouvait pas qu'ils étaient partis. En atteignant le dernier endroit où les escarpements fournissaient un rempart, il mit de nouveau pied à terre, attacha le cheval et partit en reconnaissance.

À côté de la sombre vallée qu'il venait de quitter, ce nouveau territoire grouillait de vie. Des serpents et de petits animaux s'enfuyaient sous ses pas quand il avançait prudemment dans les buissons. Des oiseaux caquetaient et pépiaient dans les branches et, à part lui, il les maudit, ils pouvaient facilement donner l'éveil si quelqu'un guettait. Par endroits, d'épaisses lianes enlaçaient les arbres et les reliaient entre eux pour tisser une jungle impénétrable.

Il y avait effectivement un cours d'eau au milieu de cette nouvelle vallée. Blade s'y dirigea. Au bout de deux kilomètres environ, il regarda entre des buissons couverts de baies croissant au bord de l'eau. C'était un lent ruisseau paresseux, si peu profond que seul un bateau d'enfant aurait pu y naviguer. Mais c'était un guide que l'on pouvait suivre. Les petits ruisseaux mènent aux rivières qui mènent aux fleuves. Et dans ce genre de pays, il y aurait des hommes le long des cours d'eau, sûrement.

Alors que Blade revenait vers le cheval doré, il aperçut un groupe

de petits oiseaux perchés sur les plus basses branches d'un arbuste. Ils criaillaient et se disputaient quelque chose. En s'approchant, Blade vit que ce quelque chose était un tas de crottin, un tas bien trop net pour être naturel. Quelqu'un avait pris soin de nettoyer et de tout pousser sous l'arbuste dans l'espoir que nul ne le verrait. Quelqu'un qui était passé par là récemment, pas plus tôt que la nuit précédente. Le crottin commençait à sécher mais il était encore frais.

Il n'y avait aucune trace de piste autour des buissons mais Blade n'en fut pas surpris. La terre était assez dure pour ne pas conserver d'empreintes. Et quiconque avait suivi ce chemin aurait eu la précaution d'éviter les endroits où elle l'était moins. Il alla reprendre son cheval et repartit.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel bleu. Blade avançait avec précaution, les sens en alerte, ses yeux jamais immobiles regardant de tous côtés, se tenant prêt à pousser sa monture au galop. Il essaya autant que possible de ne pas perdre de vue la rivière, mais avant peu la végétation devint si touffue que le scintillement bleu disparut. Il tira sur les rênes et se demanda s'il devait risquer de s'approcher des arbres afin de continuer de se guider sur le cours d'eau. Les oiseaux semblaient s'être endormis dans la chaleur de midi et un grand silence planait sur le paysage, à peine rompu par la légère respiration du cheval doré.

Soudain, un hennissement troubla cette paix.

Blade se figea sur sa selle et son bras droit dégaina automatiquement l'épée. Il tourna la tête à droite, à gauche, fouilla des yeux le paysage avec une intensité accrue. Ses oreilles venaient au secours de ses yeux. Si seulement ce hennissement se répétait !

Il se répéta, deux fois, trois fois et d'autres chevaux répondirent. Blade entendit des voix humaines indiscutablement furieuses. Il situait maintenant les sons. Ils venaient de la gauche, du côté de la rivière.

Il enfonça les talons dans les flancs du cheval. L'animal bondit et en quelques secondes passa du pas au trot puis au grand galop. À ce moment, Blade risqua un coup d'œil derrière lui. Il y avait de l'animation dans la verdure, et le soleil se reflétait sur du métal. Puis les buissons s'écartèrent et des cavaliers surgirent, certains encore à moitié en selle. Blade ne perdit pas de temps à les examiner. Il se pencha sur l'encolure du cheval doré et le talonna de plus belle.

Le vent sifflait à ses oreilles et le martèlement des sabots sur la terre durcie se répercutait dans tout son corps. Il restait toujours à découvert. Le cheval pouvait y galoper plus vite et Blade ne voyait pas l'utilité d'essayer de perdre ses poursuivants. C'était leur pays, ils le connaissaient certainement mieux que lui. Il ne pouvait que les semer, les distancer. Heureusement le beau cheval d'or et d'argent était

encore frais et paraissait fort. Il espérait qu'il se révélerait plus endurant et plus rapide que ceux des autres.

Au bout d'un moment, il risqua un nouveau coup d'œil en arrière. Il y avait au moins vingt cavaliers dans le groupe qui le poursuivait. Ils étaient tous lancés au galop mais les six ou sept premiers prenaient lentement de l'avance sur leurs camarades. Et ils réduisaient la distance qui les séparait de Blade.

Comme ils se rapprochaient, il vit qu'ils étaient différents du maître du cheval doré. Ces cavaliers étaient rasés et apparemment chauves sous des coiffures de laine plates, le corps trapu et les membres courts. Ils n'avaient pas du tout d'arcs mais des épées et des lances comme celles de Blade. Un de ceux du groupe de tête faisait tournoyer une fronde. Blade se baissa et une pierre siffla près de lui, beaucoup trop près à son goût. Les vêtements de ces hommes étaient bien ceux de cavaliers, pantalons larges, tuniques lâches, hautes bottes garnies d'éperons.

Blade réclama plus de vitesse encore à sa monture. La distance s'agrandit mais les premiers poursuivants étaient encore trop près. À ce moment, ceux-là ralentirent. Quatre autres cavaliers se détachèrent du peloton et prirent la tête. Ils allaient le traquer comme une meute de loups, Blade le comprit tout de suite. Ils se relaièrent à l'avant, pour que quelques chevaux seulement aient à fournir un grand effort pendant un moment. Mais ainsi ils forceraient le cheval doré à galoper sans une seconde de répit. Quelle que soit son endurance, Blade savait qu'elle ne pouvait être éternelle.

Il avait remis l'épée au fourreau quand son cheval s'était mis au galop. À présent, il la dégaina de nouveau en tenant fermement les rênes de la main gauche. Ses yeux scrutèrent le terrain devant lui, cherchant un endroit pratique pour se retourner, faire face et se battre. S'il pouvait éliminer un des groupes, cela donnerait peut-être à réfléchir aux autres.

À cent mètres en avant se dressait un éperon rocheux, un escarpement qui atteignait presque l'orée des arbres. Entre eux et le rocher il y avait un espace dégagé large d'une quinzaine de mètres à peine. C'était sans doute le passage le plus étroit que Blade pouvait espérer trouver.

Alors que le cheval doré fonçait dans la brèche, Blade lui tourna la tête vers la droite. Le cheval se rapprocha des rochers, caché aux yeux des hommes qui le poursuivaient dans un tonnerre de sabots. Presque au pied de la falaise, Blade ramena le cheval sur la gauche en décrivant un demi-cercle complet. Il brandit son épée tandis que sa monture fonçait de nouveau vers la brèche, plus vite maintenant que le terrain descendait.

Blade jaillit comme un tourbillon sur les quatre poursuivants de tête presque avant qu'ils puissent le voir, certainement avant qu'ils aient une réaction. Son épée s'abattit et trancha complètement un cou. La fontaine de sang trempa le cheval qui prit peur, se cabra et retomba contre celui qui galopait à côté. Le cavalier poussa un cri de douleur, la jambe coincée entre les deux montures. Puis il poussa un nouveau cri quand Blade le fendit en deux.

Le destrier doré se cabra. Blade l'avait bien jugé : c'était un animal de combat bien dressé. Ses fers s'abattirent contre le flanc d'un troisième cheval, qui s'arrêta si brusquement que son cavalier continua sur sa lancée, passa par-dessus sa tête et alla s'écraser au sol. Le quatrième homme tourna bride et repartit chercher refuge parmi ses camarades. Blade donna des coups de talons et le cheval doré reprit sa course folle.

Deux morts, un à terre, le dernier en fuite. Mais il en restait encore une bonne quinzaine et ils ne faisaient pas mine de renoncer à la poursuite. De nouvelles pierres sifflèrent aux oreilles de Blade. Toutes semblaient le viser. En se couchant sur l'encolure et en oscillant de côté et d'autre sur sa selle, il parvint à les éviter et s'en tira avec quelques égratignures seulement. Mais il se demandait pourquoi les hommes ne visaient pas le cheval doré, une cible plus grande et plus vulnérable que lui. Une pierre brisant une jambe et ils le tiendraient. Peut-être y avait-il un tabou interdisant de tuer un cheval ?

La poursuite continua. La brève contre-attaque de Blade avait rendu les assaillants plus prudents. Le groupe de tête gardait ses distances. Mais c'était une situation à double tranchant. Ils ne pouvaient pas piquer un galop soudain et rattraper Blade mais lui, de son côté, ne pouvait plus s'arrêter et se ruer sur eux par surprise. C'était donc maintenant une simple course d'endurance, avec toutes les chances du côté des poursuivants.

Ils couvrirent encore plusieurs kilomètres avant que Blade sente que le cheval doré commençait à se fatiguer. Ses flancs se gonflaient comme un soufflet de forge, il avait l'écume aux naseaux et sa respiration sifflante s'entendait malgré le bruit des sabots. Blade tourna un instant la tête. Ils étaient maintenant cinq dans le premier groupe et l'un d'eux désignait le cheval doré et adressait des gestes désordonnés à ses camarades. Blade aurait donné cher pour savoir ce qu'il disait. Deux autres pierres sifflèrent près de lui, et l'une d'elles frappa son bras assez fort pour laisser une boursofflure rouge.

Et puis soudain tous les cinq éperonnèrent leurs montures et la distance qui les séparait se raccourcit rapidement. Derrière ceux-là, les autres poussèrent des cris de joie et forcèrent aussi leur allure.

Blade serrait les dents. Ils seraient sur lui dans quelques minutes à peine et il ne pouvait rien pour les en empêcher. Le cheval doré était presque fourbu. C'était d'ailleurs miracle qu'il ne se fût pas effondré plus tôt. Ce n'était pas une machine, après tout.

Quand les poursuivants l'auraient rattrapé, il ne pourrait rien faire non plus pour se sauver. Ils étaient quinze et il ne pourrait en tuer qu'un certain nombre avant de tomber sous leurs coups. Il se dit que cette fois, dans cette dimension, sa chance l'abandonnait enfin. Mais il pouvait au moins se retourner et faire face, en emmener quelques-uns avec lui et ne pas leur exposer son dos sans protection.

Serrant le poing gauche, il tira brusquement sur les rênes. Le cheval doré eut encore assez de force pour se cabrer et hennir une protestation, la bouche ouverte, les sabots battant l'air. La halte soudaine amena les hommes sur Blade avant qu'ils puissent ralentir et ils le dépassèrent au galop, trop occupés à tenter de maîtriser leurs chevaux pour dégainer. Mais l'épée de Blade avait déjà quitté le fourreau et l'acier scintillait au soleil en décrivant des moulinets mortels.

Si ses adversaires avaient scrupule à tuer son cheval Blade n'en avait aucun à abattre les leurs. Son premier coup de taille s'écrasa sur le chanfrein du cheval de tête qui tomba en projetant au sol son cavalier. Celui-ci tenta de se relever mais un de ses camarades emporté par son élan le piétina. Ses cris de terreur furent couverts par le tonnerre de la galopade. La monture du deuxième homme se cabra en battant l'air de ses sabots ensanglantés et Blade leva son épée. Elle s'abattit sur le bras droit de l'homme qui vola dans les airs. Pris de panique à l'odeur de tout ce sang, son cheval le désarçonna.

Un troisième se rua sur Blade et celui-là avait eu le temps de dégainer. Blade frappa d'un coup de revers, servi par son bras plus long et sa force supérieure. Sa lame passa sous la garde de l'autre et lui fendit la figure comme un melon. Blade redressa son épée à temps pour parer l'assaut d'un quatrième cavalier qui, déséquilibré, perdit un instant la maîtrise de son cheval. L'animal s'écrasa contre celui de Blade et le choc faillit faire tomber les deux cavaliers. Mais ce fut l'ennemi qui lâcha son épée et Blade qui lui trancha proprement la tête de haut en bas.

Le peloton les avait maintenant rejoints et les hommes tournaient autour de Blade. Les corps des chevaux et des cavaliers morts ou agonisants suffisaient à les maintenir en respect. Et ils étaient trop serrés les uns contre les autres pour pouvoir se servir utilement de leurs frondes. Blade, en observant leur expression méfiante et prudente, reprit espoir. Pour une raison qu'il ignorait, ces gens n'osaient pas se ruer à l'attaque pour mettre en pièces son cheval et lui

en les écrasant simplement sous le poids du nombre.

Il fut tout de même surpris quand l'un d'eux le héla. Le langage guttural et cliquetant de l'homme fut aussi clair pour lui que de l'anglais mais il ne s'en étonna pas. Il commençait à avoir l'habitude de cette manipulation de son cerveau par l'ordinateur, à chaque dimension différente, qui lui permettait de comprendre et de parler immédiatement n'importe quelle langue. Ce qui le surprenait, c'était l'interpellation elle-même.

— Salut, cavalier du Destrier Doré, cria l'homme. Tu n'es pas le chef Nurash. Nous le voyons maintenant. Nous n'avons aucune querelle avec toi. Donne-nous le Destrier Doré et tu seras libre d'aller où bon te semble.

— Je ne suis certes pas le chef Nurash, rétorqua sèchement Blade. Mais le Destrier Doré est à moi. Pour vous approcher aussi près de moi vous avez déjà payé de la vie de huit hommes. Il vous en coûtera davantage avant que je meure. Et même alors vous n'aurez pas le Destrier Doré, menaça-t-il en prenant son couteau pour le tenir contre la gorge du cheval. Je le tuerai plutôt que de vous le donner.

Les cavaliers le dévisagèrent furieusement et certains marmonnèrent des jurons.

— Mieux vaut qu'il meure que de le laisser aux Pendariens, dit l'un.

— Mais que fais-tu de notre traité avec...

— Tais-toi, imbécile ! Comment sais-tu si celui-là n'est pas un Pendarien ?

— Il n'en a pas l'air et...

— Il n'en a pas *l'air*, triste fils de truie ? Tu...

L'homme insulté leva son épée et reporta son regard furieux de Blade sur ses camarades.

— Cessez de jacasser comme des vieilles à la fontaine, intervint le premier qui avait parié et puis il se tourna vers Blade. Nous te donnerons un de nos chevaux ainsi que des provisions, de l'eau et des vêtements si tu nous remets le Destrier Doré vivant.

— J'ai des provisions, de l'eau et des vêtements en suffisance. Quand je vous aurai tous tués, j'en aurai encore plus et je pourrai aller à pied où je veux. Je ne suis pas comme vous, si bossu et court sur pattes que je ne saurais aller nulle part sans un cheval entre les jambes.

Une demi-douzaine d'épées jaillirent à cette insulte. Le chef aboya un ordre mais il y eut tout de même un moment de tension avant que les hommes n'obéissent et n'abaissent leurs armes.

Pendant quelques instants, Blade se demanda s'il n'allait pas trop loin. Il en doutait cependant. Ces hommes n'auraient aucune raison de lui laisser la vie sauve une fois qu'ils auraient obtenu ce qu'ils voulaient, le Destrier Doré. Et une fois qu'il serait à pied, ils pourraient le tuer facilement sans risquer leur peau. Et sans danger de toucher le beau cheval. Le Destrier Doré et lui devraient donc mourir ensemble ou pas du tout.

Le chef regarda sombrement Blade, la main crispée sur son épée. L'expression de Blade était tout aussi dure. Il les toisa tous, cherchant un point faible, une brèche. S'il pouvait charger et les bousculer... Mais le cheval doré était épuisé. La meilleure solution était donc de rester là et de laisser les autres passer à l'attaque. Tant qu'ils n'oseraient pas blesser le Destrier Doré, il avait un avantage.

Le chef regarda à droite et à gauche et croisa le regard de chacun de ses hommes. Onze épées se levèrent et onze bouches s'ouvrirent pour pousser des cris de guerre.

À ce moment Blade entendit au loin un martèlement de sabots et un appel de trompe strident. Et quelques instants plus tard un autre son... le sifflement d'une volée de flèches. Et les flèches arrivèrent.

Les deux premières frappèrent le chef du peloton en pleine poitrine, si violemment qu'il fut projeté hors de sa selle. Il parut rester un moment en suspens, la bouche encore grande ouverte. Puis il tomba comme une pierre, rua deux fois et ne bougea plus.

Deux de ses hommes tombèrent sous la même volée et un cheval se cabra en hennissant de douleur. Autour de Blade le cercle ne se rompit pas tout de suite car les survivants étaient trop paralysés par la peur pour bouger. Blade en profita pour pousser son cheval en avant, vers le côté du cercle le plus éloigné des flèches. Les nouveaux venus étaient peut-être des amis mais ce n'était pas une raison pour aller se jeter dans leurs bras.

Le cheval doré fourbu n'avait ni le temps ni la place de prendre beaucoup d'élan. Il allait encore au pas quand il atteignit le bord du cercle. Pendant un instant affreux, Blade pensa qu'il allait former une cible facile.

Mais alors la peur fit sortir les cavaliers ennemis de leur léthargie et, piquant des deux, ils s'enfuirent au grand galop. L'épée de Blade siffla à droite et à gauche et deux cavaliers tombèrent de cheval.

Aveuglés par la terreur ils n'eurent pas le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Un autre se retourna vers Blade et les archers, juste à temps pour recevoir dans la gorge une flèche de la seconde volée. Il porta ses mains à la flèche et puis son cheval affolé se rua contre un arbre. Une branche basse balaya le cavalier de sa selle. Pendant

quelques secondes il se tordit de douleur sur le sol jusqu'à ce qu'une autre flèche mette fin à ses souffrances.

Le martèlement de sabots s'enfla comme un grondement de tonnerre et une demi-douzaine de cavaliers passèrent au galop. Blade eut un bref aperçu de petits hommes maigres sur de petits chevaux efflanqués. Chacun avait un arc tout prêt à la main et guidait sa monture uniquement des genoux, quelle que soit l'allure. Comme ils passaient dans un nuage de poussière Blade les vit bander leurs arcs, il entendit le claquement des cordes et une troisième volée de flèches partit, noires dans le ciel ensoleillé. De lointains cris d'hommes et de chevaux lui apprirent qu'elles avaient touché leurs cibles.

Les archers à cheval ne ralentirent pas leur allure avant d'être presque hors de vue. Certains mettaient leur arc en bandoulière et prenaient des lances. Chaque fois qu'ils passaient près d'un ennemi à terre, deux ou trois s'arrêtaient pour le percer plusieurs fois de leurs lances. Finalement, ils s'arrêtèrent tous, tournèrent bride et revinrent au trot vers Blade.

Il avait mis pied à terre, pour ne pas imposer ses cent kilos de muscles et d'os à son cheval éreinté. Si les archers à cheval se révélaient hostiles, il n'aurait pas plus de chances de leur échapper à cheval qu'à pied, avec une monture à bout de forces et de nouveaux ennemis armés d'arcs qui pouvaient l'abattre à cinquante mètres comme une perdrix en vol. Et puis peut-être n'étaient-ils pas hostiles. Il savait bien que l'on ne pouvait pas toujours compter sur l'adage qui dit que « l'ennemi de mon ennemi est mon ami », mais au moins c'était un point de départ raisonnable.

Les cavaliers revenaient vers lui en formant un grand demi-cercle. Ils tenaient toujours leurs lances mais la pointe dressée vers le ciel. Ils passèrent au petit trot puis se mirent au pas et s'arrêtèrent enfin à environ dix mètres de Blade. Ils regardaient fixement le Destrier Doré et lui avec une expression que Blade ne pouvait ni analyser ni expliquer. Ce n'était pas de l'hostilité mais certainement pas de l'amitié non plus. Attendaient-ils qu'il fasse le premier pas ? Blade hésita puis il leva sa main, la paume en avant et les doigts écartés dans le geste universel de paix.

Comme si c'était un signal, les petits hommes sautèrent à terre et se prosternèrent en tendant les mains vers Blade. Un lent murmure monta de leur groupe, une sorte de litanie psalmodiée :

— *Le Pendarnoth est venu. Le Destrier Doré est venu. Le Pendarnoth est venu. Le Destrier Doré est venu. Le Pendarnoth...*

CHAPITRE IV

Blade mit un moment à comprendre que ces cavaliers l'adoraient comme un dieu ou un saint homme. Il restait immobile, les mains toujours levées dans le geste de paix, en se disant qu'il devait avoir l'air ahuri et stupide. Cependant, ses réflexes mentaux étaient presque aussi rapides que ses réflexes physiques. Sinon, Blade aurait été mort depuis longtemps. Ainsi, il était un dieu, hein ? Il avait déjà joué ce rôle dans plus d'une dimension. Un rôle qui présentait pas mal d'avantages : bonnes conditions de travail, l'établissement de son propre horaire, toutes sortes de bénéfices marginaux... Blade interrompit vite cette manière de penser facétieuse.

Il laissa la litanie se poursuivre encore un petit moment puis il baissa les bras et ouvrit la bouche.

— Guerriers ! Relevez-vous et parlez ! Le Destrier Doré est venu en effet, et avec lui le Pendarnoth. Mais vous les vénérerez debout et non sur le ventre !

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était censé être mais ces quelques phrases sonnaient bien. Règle numéro un pour être un dieu : si l'on ne peut, pas dire les mots qu'il faut, dire n'importe quoi sur le ton le plus impressionnant possible, ainsi les gens ne remarquent pas les erreurs qu'on peut commettre.

Le ton et les mots pénétrèrent la crainte respectueuse de ces hommes. Un par un, ils se redressèrent mais restèrent à genoux. La plupart dévisageaient toujours Blade avec adoration. Enfin l'un d'eux se mit debout et s'avança les mains jointes comme pour prier. Mais il ne courbait pas la tête et dans la figure maigre les yeux noirs examinaient Blade sans crainte.

— Y avait-il d'autres Rojags à part ceux que nous avons tués ici, Pendarnoth ?

Blade comprit que les Rojags devaient être les cavaliers qui l'avaient poursuivi. Il tendit le bras :

— Il peut y en avoir par là, qui seraient encore en vie.

— À quelle distance ?

— Je ne le sais pas exactement. (Était-ce la bonne réponse ? Le Pendarnoth ne devait-il pas être omniscient ?) À dix minutes environ de galop. J'étais très pressé.

Pour la première fois, l'homme sourit.

— Cela, je le crois sans peine, dit-il, puis il se tourna vers ses hommes. Allons, debout, vous tous. Le Pendarnoth lui-même l'ordonne : vénérez-le debout comme des guerriers et non à plat ventre comme des serpents ou des limaces. Le Pendarnoth dit qu'il a laissé des Rojags peut-être encore en vie à environ quatre *ofins* à l'ouest. Allez, trouvez-les et tuez-les. Personne chez les Rojags ne doit savoir que le Pendarnoth est venu, que le Destrier Doré est venu.

— Que quatre d'entre vous y aillent !

À regret, quatre hommes se levèrent, se mirent en selle et partirent au trot bien en ligne. L'officier s'adressa de nouveau à Blade :

— Pendarnoth, il serait plus simple que tu connaisses mon nom. Je suis Guroth, capitaine dans les gardes du roi Nefus de Pendar. Le bruit a couru à Vilesh, la ville royale de Pendar, que le Destrier Doré avait été vu, que le Pendarnoth avait été vu. On m'a donné l'ordre de conduire mes hommes au nord dans la terre des Rojags. J'ai reçu pour mission de vérifier ces rumeurs et de voir si elles contenaient du vrai. Il semble qu'elles aient bien été véridiques. Cela dépasse mes rêves et mes mérites, que je sois le premier de tout Pendar à saluer le Pendarnoth.

Il prononça ces mots d'une voix empreinte d'un immense respect craintif et pendant un instant Blade crut qu'il allait retomber à genoux. Mais il se maîtrisa et reprit :

— Nous ayons vu le nuage de poussière de très loin et compris que c'était les Rojags. Ils ne se servent pas de l'arc et nous pouvons généralement les vaincre. J'ai décidé d'attaquer, en pensant que si nous faisons des prisonniers nous pourrions les faire parler. Comme nous nous rapprochions nous avons vu qu'ils pourchassaient quelqu'un. Alors j'ai reconnu le Destrier Doré. Ce fut pour moi un instant terrible. Comment pouvions-nous tirer sur les Rojags sans mettre en danger le Destrier Doré et toi ? Mais mes hommes sont de bons archers et nous avons tué les Rojags.

— Tu as bien agi, capitaine Guroth, déclara Blade, car cet homme semblait attendre des compliments alors pourquoi ne pas lui faire ce plaisir ? Mais moi aussi j'ai un nom. C'est Richard Blade.

— Un étrange nom, murmura Guroth. Mais son étrangeté n'a pas d'importance car tu ne seras pas appelé ainsi chez les Pendariens. Il est écrit dans le Livre des Neuf Prophètes que celui qui viendra à Pendar montant le Destrier Doré sera le Pendarnoth, le Père de

Pendar.

— Ainsi soit-il, répondit Blade.

Il se demanda s'il devrait demander un exemplaire du livre dont il venait de réaliser par hasard la prophétie. Cela lui apprendrait peut-être comment il devait se comporter, il n'aimait pas se lancer à l'aveuglette dans une situation où sa vie risquait de dépendre d'une simple erreur. Mais Guroth poursuivait :

— Comment en es-tu venu à monter le Destrier Doré, ô Pendarnoth ? La rumeur parlait d'un homme nommé Nurash, un chef de guerre des tribus de la montagne encore plus au nord que les Rojags. Le connais-tu, as-tu entendu au moins parler de lui ?

La question força Blade à réfléchir extrêmement vite. Que pouvait-il avouer sans danger ? Finalement, il répondit lentement :

— J'ai aussi entendu parier de ce Nurash. Mais je ne l'ai jamais rencontré, je ne lui ai jamais parlé et je ne l'ai même jamais vu. Pour moi comme pour toi, il n'est qu'un nom. J'ai entendu raconter qu'il était mort, tué par des bêtes sauvages ou par les Rojags.

— Ah ! fit Guroth. Les dieux ont peut-être jugé qu'il était indigne et ils ont envoyé les animaux ou les Rojags pour le détruire. Ils peuvent faire ces choses.

— Nul n'en doute, dit Blade, mais on m'a parlé de lui comme d'un homme brave et d'un guerrier. S'il est mort, je le pleure car ceux-là sont rares.

— Il est impossible de le nier, reconnut Guroth avec un soupir.

Les hommes partis traquer les derniers Rojags revenaient déjà. Blade retint machinalement sa respiration. Les Rojags qui l'avaient attaqué étaient sûrement les mêmes qui avaient assailli le chef Nurash. Et si l'un d'eux avait parlé avant de mourir, parlé d'un combat avec un *autre* homme qui montait le Destrier Doré avant Blade ? Guroth semblait avoir l'esprit vif, il ne laisserait pas passer pareille histoire. Son respect du Pendarnoth ne l'empêcherait pas de poser des questions probablement gênantes. Comment y répondre ? Blade se dit que le sort d'un homme se faisant passer pour un symbole religieux attendu depuis longtemps pouvait être bien pénible en vérité. Il se demanda si les dieux locaux exigeaient des sacrifices humains et, si oui, sous quelle forme.

Mais, pour le moment du moins, il n'y avait rien à craindre. Les quatre cavaliers déclarèrent que tous les Rojags étaient morts... sans commentaires.

— Ô Pendarnoth, dit Guroth, nous devrions maintenant nous diriger vers Vilesh. Le roi Nefus voudra te contempler et t'honorer comme il se doit. Ainsi que le Grand Conseiller, tous les nobles et

guerriers et tout le peuple de Pendar. C'est un grand moment pour nous tous. Nous sommes réellement bénis des dieux. Maintenant, même si tous les soldats de Lanyr viennent nous attaquer, nous vaincrons !

Guroth sauta lestement en selle et fit signe à Blade de l'imiter.

Les Pendariens avancèrent lentement, réglant leur allure sur le petit trot qui était tout ce que Blade pouvait exiger du Destrier Doré fourbu. Au bout de trois heures, ils s'arrêtèrent près d'une petite rivière, remplirent leurs bidons d'eau et déjeunèrent de viande séchée et de pain dur. Les guerriers ne laissèrent rien faire à Blade. Ils le servirent, furent aux petits soins, remplirent ses bidons d'eau, aiguisèrent son épée, lui donnèrent des vêtements propres, lui apportèrent son repas et ce fut tout juste s'ils ne le firent pas manger comme un enfant. Blade se faisait l'effet d'une oie qu'on engraisse. Il se demandait même si finalement le rôle du Pendarnoth ne serait pas d'être sacrifié une fois ses autres devoirs accomplis. Quant à savoir quels seraient ces devoirs, il n'en avait toujours pas la moindre idée. Guroth pourrait le lui dire, sans doute, mais Blade pensait qu'il ne serait pas prudent de poser trop de questions au capitaine que les autres risqueraient d'entendre. Guroth semblait assez intelligent pour ne pas être trop étonné de voir que le sauveur des Pendariens ignorait tout d'eux et de leurs problèmes. Les autres guerriers ne seraient sûrement pas aussi sagaces.

L'occasion se présenta quand ils dressèrent leur camp pour la nuit. Ils avaient chevauché longtemps pour s'éloigner le plus possible des terres des Rojags et quand ils eurent dîné et posté des sentinelles, Blade ne songeait plus qu'à dormir. Mais Guroth avait décidé de prendre lui-même un des premiers tours de garde et Blade en profita.

Il se leva et contourna un des grands feux de camp pour aller rejoindre le capitaine qui allait et venait, une main sur le pommeau de son épée, scrutant inlassablement l'obscurité. Il salua Blade en joignant les mains.

— Salut, ô Pendarnoth. Il est dit que le Pendarnoth aura dix fois la force d'un homme. Est-ce vrai de toi ? Tu n'as pas l'air fatigué.

Blade rit.

— Suis-je censé avoir dix fois plus de force en *tout*. Guroth ?

L'officier sourit.

— En tout, dit la légende. Mais ces histoires-là ne figurent pas dans le Livre des Neuf Prophètes. Je ne crois pas que l'on attendra de toi que tu sois dix fois plus fort. Encore que des femmes l'espéreront et chercheront peut-être même à s'en assurer.

— Je m'en inquiéterai le moment venu, répliqua Blade avec un

gros rire puis il reprit son sérieux. Non, Guroth, je ne suis qu'un homme qui a été désigné par les dieux à cet honneur après de longues années passées à n'être qu'un voyageur et un guerrier. J'ai voyagé loin et j'ai essayé d'être un bon guerrier. Mais je ne sais pas si tout ce que j'ai pu apprendre des hommes et de la guerre me rend digne d'être Pendarnoth.

Guroth examina attentivement Blade. Ces paroles semblaient le surprendre. Visiblement, il ne s'y était pas attendu. Blade put voir qu'avant de répondre il soupesait soigneusement ses mots. Le Pendarnoth détiendrait un pouvoir considérable à Pendar. Mais il était aussi un homme, il pouvait avoir des faiblesses humaines et peut-être ne serait-il pas prudent de lui révéler des choses dont il pourrait se servir contre les Pendariens. Blade comprit que si Guroth choisissait d'être prudent et de se taire, il ne pourrait rien faire sinon s'incliner avec grâce... et ouvrir plus encore ses yeux et ses oreilles.

Finalement, Guroth secoua lentement la tête.

— Je suis heureux que tu m'aies avoué cela, car je suis du parti du roi Nefus. Ne confesse pas ton ignorance ou toute autre faiblesse à ceux du parti du Grand Conseiller. Ils vont peut-être douter que tu sois le Pendarnoth prédestiné. Même s'ils n'en doutent pas eux-mêmes ils répandront cette rumeur. Ces bruits pourraient affaiblir les Pendariens, devant les Lanyriens. Et s'ils ne doutent pas et ne répandent pas de rumeurs, ils ne manqueront pas de tirer avantage de ton ignorance. Ils essaieront de te « dire la vérité » sur les affaires de Pendar.

— Ce qui veut dire qu'ils chercheront à me gagner à leur cause ?

— Certes. Je vois que tu comprends comment fonctionnent ces factions.

— J'en ai vu beaucoup à l'œuvre, et j'ai toujours su me tirer d'affaire... Comment pourrai-je savoir qui appartient au parti du Grand Conseiller ?

— Certains seront évidents, dès l'instant que tu auras vu Klerus, le Grand Conseiller. Pour les autres, je ferai de mon mieux pour t'avertir.

C'était une ouverture que Blade n'avait pas espérée et il s'empessa d'en profiter.

— Oui. Guroth. Tu *dis* que tu m'avertiras. Mais pourquoi aurais-je plus confiance en toi qu'en Klerus ? Que désires-tu pour Pendar et que veut-il ? Comme tu le disais, je suis un étranger ici.

Encore une fois, Guroth parut fort étonné. Il mit une bonne minute à revenir de sa surprise et quand il reprit la parole ce fut avec plus de prudence et d'hésitation encore, tout au moins au début.

— Je le jurerai par tous les dieux et les prophètes de Pendar que je

dis la vérité. Et je jurerai aussi par tout ce qui est sacré pour toi car je comprends que nos dieux peuvent ne pas être les tiens et par conséquent ne signifient encore rien pour toi. Mais si c'est le cas, je te conjure de le cacher. Klerus, le Grand Conseiller, est surtout soutenu par les prêtres qui ne savent pas ce qu'il veut exactement. La plupart sont des hommes simples et bons, qui ne voient en Klerus que celui qui veut faire respecter les anciens rites et punir sévèrement ceux qui les négligent. Ils t'observeront comme un aigle observe un agneau tout en bas sur la terre, guettant le moindre signe d'irrespect pour ce qui leur tient à cœur. Et s'ils en voient ils le diront à Klerus, qui s'en servira contre toi.

— Merci, ironisa Blade. Je te suis reconnaissant de me révéler tant de choses que je ne te demande pas. Tu es généreux. Mais tu ne m'as pas dit pourquoi je devrai être de ton parti.

— Le parti du roi, rectifia Guroth avec une brusque irritation.

— Très bien, appelons-le le parti du roi. Mais pourquoi devrais-je choisir entre le parti du roi et celui du Grand Conseiller ? Que veut-il qui ne plaise pas au roi, et à toi ? Je dois avoir une réponse à cela, Guroth. Sinon tu n'auras pas de Pendarnoth. Je monterai le Destrier Doré et je partirai vers un pays où les gens me répondront franchement et ne se serviront pas de moi comme d'un pion dans leurs petits jeux.

Pendant un moment la mâchoire de Guroth se crispa et Blade se demanda s'il allait se mettre en colère. Mais l'humeur de l'officier parut changer en un instant. Un mince sourire détendit ses traits.

— Tu es un homme méfiant. Ce ne sera pas facile pour moi de traiter avec toi. Mais ce ne sera pas facile non plus pour Klerus. Tu as certainement beaucoup appris au cours de tes voyages et de tes guerres.

— Je ne serais pas vivant aujourd'hui pour être le Pendarnoth, sans cela.

— Je m'en doute bien. Un jour il faudra que tu me racontes tes aventures. Mais ce jour risque d'être lointain, je le crains... Mettons-nous d'accord. Je te dirai ce que je sais des affaires de Pendar, et comment je les vois. Mais je te demanderai simplement de m'écouter maintenant. Quand tu seras à Vilesh, tu pourras écouter de même le Grand Conseiller ou celui qu'il t'enverra pour te faire connaître sa version. Et tu pourras aussi regarder autour de toi et te faire une idée des choses.

— Je le ferai, Guroth, que tu me le permettes ou non. Pour m'en empêcher, il faudrait que tu me tues tout de suite.

À cette idée, Guroth blêmit.

— Je ne sais pas quel serait le sort réservé à celui qui tuerait l'homme qui pourrait être le Pendarnoth. Je n'ai pas envie de le savoir. D'ailleurs, je pense que j'aurais bien du mal à te tuer et beaucoup plus de chances d'être tué moi-même.

— Certainement. Mais tu es un homme sage et, je crois, honnête, alors tu n'auras pas à le tenter. Ce que tu proposes est un bon accord et je le respecterai.

Blade tendit sa main et serra celle de Guroth.

— Très bien, dit le capitaine comme s'il était soulagé d'un grand poids. Je vais tout t'expliquer le plus rapidement possible. Le roi Nefus est un garçon de onze ans. Il fait preuve de beaucoup d'intelligence et de courage mais ce n'est qu'un enfant. Et un roi ne peut régner à Pendar avant l'âge de dix-huit ans. Ainsi, pendant sept ans encore, les véritables dirigeants de Pendar seront les membres du Conseil de Régence. Nefus a une sœur ; la princesse Harima, qui a neuf ans de plus que lui. Mais elle n'a aucun pouvoir et ne peut en avoir aucun selon nos lois et coutumes.

— Ces lois et coutumes écartant les femmes ne sont pas toujours sages, observa Blade.

— Peut-être est-ce vrai mais c'est la loi de Pendar, depuis des siècles. Le Pendarnoth lui-même ne peut espérer la changer. Du moins pas sans soulever la colère des prêtres.

— Ce qui ferait le jeu du Grand Conseiller Klerus, sans nul doute. Parle-moi de cet homme.

— C'est un eunuque. Le Grand Conseiller est toujours un eunuque, afin qu'il n'ait pas de famille à qui transmettre ses richesses et son pouvoir. Ainsi, il n'est pas tenté de se laisser soudoyer ni d'être rongé par l'ambition ou souillé par la corruption puisque personne ne peut en bénéficier à part lui-même.

— C'est certes une sage coutume mais j'ai appris qu'elle ne marche pas toujours.

— Elle n'a pas marché dans ce cas. Klerus est ambitieux au-delà de toute raison, et se moque de ne pas avoir d'héritier. Il veut régner à Pendar. Il voudrait régner par lui-même si c'était possible mais il sait bien, en dépit de toute son ambition, que cela ne se peut pas. Alors il cherche maintenant à régner en qualité de vice-roi de Lanyr.

— Tu as déjà mentionné Lanyr et les Lanyriens. Qui sont-ils ?

— Ils règnent sur un puissant empire sur les bords de l'Océan Occidental, à un mois de marche à l'ouest de Pendar. Des voyageurs disent qu'ils accordent un statut ordonné à ceux qui se soumettent. Mais ce n'est pas un simple statut. C'est un règne selon les seules lois de Lanyr. Ceux qui ne sont pas de sang lanyrien, ou qui n'ont pas

abjuré leurs propres lois et coutumes pour baiser les pieds des Lanyriens, ne peuvent espérer aucune justice. Leurs terres sont confisquées par les seigneurs lanyriens, leurs femmes s'étiolent devant les métiers lanyriens ou deviennent les concubines des nobles. Un jour, les peuples qu'ils ont volés et outragés se soulèveront contre eux et mettront fin à leur règne. Mais en attendant, les Lanyriens sont comme des bêtes sauvages errant dans un village, qui frappent et suppriment tous ceux qui ne peuvent se défendre.

Blade hocha la tête. Guroth s'écartait un peu du sujet.

— Et maintenant ils veulent avancer vers l'est et placer Pendar sous leur domination ?

— Oui. Au début, ils ne le désiraient pas. Leur armée est forte, excellente, mais tous ses hommes combattent à pied, avec des épées et une lourde armure. Ils trouvent les cavaliers faibles et les archers lâches et n'en veulent pas. Ainsi ils ont du mal à affronter nos archers à cheval.

« D'autre part, Pendar possède énormément d'or, qui est précieux pour les Lanyriens. Je ne comprends pas pourquoi mais c'est ainsi. Il y a cent ans, sous le règne du roi Korfin IV, ils ont exigé que nous leur remettions chaque année autant d'or que pourraient transporter mille chevaux solides. Nous avons refusé. C'est notre or. Alors ils ont envoyé une armée pour envahir nos terres, « nous donner une leçon » et emporter tout cet or et bien davantage par la force. Nous avons affronté cette armée avec tous nos cavaliers au cours d'une grande bataille et nous l'avons vaincue. Nous avons capturé et tué leur général et depuis ce jour les Lanyriens nous respectent.

À l'évocation de ce glorieux passé de Pendar, la figure de Guroth s'illumina. Mais il reprit sa gravité en revenant au temps présent.

— Il y a quatre ans, le roi Nefus a accédé au trône de Pendar. Klerus est devenu Grand Conseiller et souverain de Pendar sauf de nom. Je ne sais pas s'il était déjà ambitieux mais il l'est certainement devenu depuis. Beaucoup pensent qu'il traite en secret avec les Lanyriens. Il a promis de trahir Pendar en divisant et dispersant son armée. Alors les Lanyriens nous envahiront et marcheront sur Vilesh. Ils ont de puissantes machines de siège et abattront les remparts en quelques jours. Les soldats se précipiteront pour incendier, tuer et violer jusqu'à ce qu'il ne reste plus âme qui vive ni un mur debout dans toute la ville. Vilesh est le cœur de Pendar. Quand ce cœur cessera de battre, Pendar mourra avec tout son peuple et seuls les morts seront délivrés de la domination de Lanyr.

— Un sort effroyable pour un peuple courageux, murmura Blade. Mais si Klerus est un tel traître, pourquoi ceux qui connaissent sa vilénie ne vont-ils pas avertir les autres conseillers ?

Guroth sourit.

— Il est évident que tu ne sais rien de l'état des choses chez les puissants de Pendar. Un tiers au moins des conseillers sont aux ordres de Klerus. Il les mène en leur promettant de partager le butin des ruines de leur propre pays. Et il a obtenu le silence d'un autre tiers, sinon leur soutien, en les soudoyant, en les menaçant et ainsi de suite. Seule une poignée reste fidèle aux intérêts de Pendar et à la Maison Royale.

Blade voulut parler mais Guroth leva une main.

— Et si tu allais me demander pourquoi nous ne parlons pas au roi, nous y avons pensé. Nous avons passé des nuits blanches à chercher le moyen de le faire, à prier tous les dieux de Pendar de nous montrer comment nous faire écouter du roi. Mais Nefus est un enfant, un orphelin. Le Grand Conseiller est ce qui se rapproche le plus d'un père, pour lui. Klerus ne manque jamais une occasion de montrer au garçon combien son « oncle Klerus » l'aime et le respecte, il lui passe tous ses caprices, il... Bah ! Nous n'avons trouvé aucun moyen de semer le doute dans son esprit. La princesse Harima nous croit et travaille pour nous autant qu'elle le peut mais elle n'a aucun pouvoir et que peu d'influence. Nous avons même songé à assassiner Klerus, mais jamais Nefus ne nous le pardonnerait. Il lâcherait sur nous les archers du Conseil et ces archers sont commandés par un des plus fidèles partisans de Klerus. Nous signerions notre propre arrêt de mort et déclencherions sûrement la guerre civile à Pendar. Et la guerre civile donnerait à Lanyr une aussi belle occasion que la trahison de Klerus.

Guroth se tut, las de corps, de voix et d'esprit. Il regarda au loin dans la nuit tandis que Blade envisageait sa propre réponse. Si Guroth disait toute la vérité sa voie était toute tracée. Mais de cela, il ne pouvait être sûr. Il ne pouvait donc qu'attendre et observer.

— Tu as bien parlé, Guroth. Tu as tenu parole. Maintenant je vais tenir la mienne. Le rêve de Klerus de mettre le Pendarnoth dans sa poche n'est que cela : un rêve. Cela je te le jure sur mon honneur de guerrier, la chose qui m'est le plus sacrée.

Ils se serrèrent de nouveau la main et, ensemble, revinrent vers leur tente.

CHAPITRE V

Le lendemain ils voyagèrent longtemps mais cette fois ils s'arrêtèrent bien avant la nuit dans un village pendarien d'une centaine de huttes de pierre et de boue séchée, entouré d'une palissade de pieux époinés entrelacés de branches d'épineux. Des enfants nus, des chèvres et de maigres poulets s'enfuirent dans toutes les directions quand Guroth sauta à terre et s'approcha de la porte. Il leva sa lance et frappa avec force.

— Ouvrez, travailleurs. Ouvrez, mes frères. Je suis Guroth et j'amène le Pendarnoth parmi vous !

S'il avait mis le feu au village il n'aurait pu y avoir plus grande agitation. Un silence stupéfait fit place en quelques secondes à un tumulte de voix surexcitées. Les prières, les questions, les cris se mêlaient en un bruit assourdissant. Enfin la porte s'ouvrit si vite qu'elle faillit jeter Guroth à terre. Les villageois sortirent en foule et de l'autre direction les travailleurs des champs et les pâtres arrivèrent aussi en courant. En quelques minutes plus de quatre cents personnes se massèrent et se bousculèrent autour de Blade. Hommes, femmes, enfants, levaient les mains vers lui, l'imploraient, invoquaient son nom, le suppliaient de les laisser toucher le Destrier Doré. Si Guroth n'avait pas ordonné à ses cavaliers de mettre pied à terre et de faire cercle avec leurs lances autour de lui, le Pendarnoth aurait été arraché de sa selle par des adorateurs enthousiastes.

À moitié assourdi par les cris et les prières des villageois, pratiquement étouffé par leur masse nauséabonde, Blade ne pouvait réprimer un large sourire. Guroth avait voulu faire une entrée spectaculaire au pays de Pendar et il avait parfaitement réussi. Au-delà de tout espoir, même, si l'on pouvait appeler une réussite de provoquer presque une émeute parmi des gens en proie à l'hystérie religieuse. Comment le capitaine allait-il se sortir de là ? À voir son expression, il n'en avait pas la moindre idée.

Enfin le vacarme se tut parce que les gens n'avaient simplement plus de voix. Beaucoup s'étaient évanouis dans la mêlée et Blade ne pouvait qu'espérer qu'ils ne seraient pas piétinés à mort. Quand il n'y

eut plus qu'une cinquantaine de personnes parlant à la fois, Blade pensa pouvoir se faire entendre.

— Salut, peuple de Pendar ! Quel est ce village ?

— Lio, ô Père, répondirent plusieurs voix.

— Peuple de Lio, moi, Pendarnoth, Père des Pendariens, Cavalier du Destrier Doré...

— Il se proclame ! Il se proclame ! hurla-t-on de toutes parts.

D'autres personnes s'évanouirent. Blade soupira et attendit un peu de calme. Encore une fois, les gens perdirent la voix à force de s'époumoner.

— Laissez-moi parler, ô villageois de Lio ! Qu'il soit écrit de ce jour que le peuple du village de Lio a été le premier à accueillir le Pendarnoth quand il est arrivé au pays de Pendar. Mais que le peuple de Lio rende honneur aussi au capitaine Guroth et à ses hommes qui m'ont conduit ici sain et sauf à travers les terres des Rojags. Les Rojags m'auraient certes tué, et volé le Destrier Doré, si Guroth et ses braves n'avaient été de puissants guerriers.

Des cris d'horreur se mêlèrent aux acclamations. Des mains se tendirent pour toucher Guroth et ses soldats, leur claquer l'épaule, les serrer. Pendant un moment la foule se porta en avant si violemment que le cercle protecteur faillit être rompu.

Mais encore une fois la fatigue eut raison des gosiers et la foule resta aphone, pour longtemps sembla-t-il. Les hommes de Guroth parvinrent à la repousser et à respirer. Et Blade put reprendre la parole sans avoir besoin de hurler.

— Peuple de Lio, pour tout cela nous vous remercions. Mais nous avons voyagé vite et loin et la journée a été chaude. Nous vous remercierons davantage pour un repas et de l'eau et pour un lieu où nous reposer, nos chevaux et nous.

Il n'ajouta pas « dans la paix et la tranquillité » malgré la tentation.

La foule ne se dispersa pas tout de suite mais s'écarta tout de même pour former un passage jusqu'à la porte du village. Quand ses hommes se furent remis en selle, Guroth prit la bride du Destrier Doré et lui fit franchir la palissade avec Blade.

Comme ils suivaient l'étroite rue principale du village, Blade aperçut une mince silhouette brune tapie dans l'ombre entre deux maisons, qui le regardait avidement : Il la désigna et demanda à Guroth :

— Qui est cette fille ? Elle n'était pas avec le peuple, il me semble.

— Elle n'oserait pas, ô Pendarnoth, répondit un des villageois. Elle

a du sang de Rojag, grâce à sa putain de mère et elle...

— Tu mens, gros porc ! glapit la fille. Ma mère était bien meilleure que ta femme et tes filles le seront jamais ! Ce qui lui est arrivé n'était pas sa faute. Et même si ce l'était, ce n'est pas la mienne !

Le villageois gronda avec rage :

— Va-t'en d'ici, fille de catin ! Tu profanes la vue du Pendarnoth.

— Fille de catin ?

La petite ramassa une bouse séchée et la lança sur le villageois. Elle visait bien. Il poussa un hurlement de fureur, tira un couteau de sa poche et voulut bondir sur la fille. Il l'aurait frappée sauvagement si Blade ne s'était penché pour l'empoigner par le col.

— On ne se battra pas à Lio aujourd'hui, mon ami. Et on ne tuera jamais de filles sous mes yeux. J'ai lutté contre les guerriers rojags mais je n'ai aucune querelle avec leurs femmes ou leurs enfants. Rappelle-toi cela et, range tort couteau avant que je ne descende du Destrier Doré et te casse le bras ! As-tu compris ? cria Blade en tordant le col si fort que l'homme devint violacé.

Le villageois hocha la tête tant bien que mal et Blade le lâcha. Puis il se tourna vers la fille.

— Approche-toi. Quel est ton nom ?

— Curana, s'il plaît au Pendarnoth.

Elle sortit de l'ombre. Vue de près, elle était réellement très jolie, malgré la crasse qui la recouvrait et ses cheveux noirs emmêlés. Sous sa longue robe noire on devinait un corps svelte et gracieux. Ses pieds nus étaient fins, les orteils longs et droits. Les yeux... Blade s'aperçut soudain qu'il la dévisageait avec un peu trop d'attention. Derrière lui, on commençait à murmurer. Guroth regardait ses pieds.

Blade comprit que ce n'était pas le moment de s'attaquer aux préjugés du peuple de Lio. Il tendit la main à Curana puis il la leva dans le geste de paix.

— Va en paix, Curana. Et que personne ne lui fasse de mal, à mes yeux ni à mes oreilles, peuple de Lio !

Il fit signe à Guroth qui releva la tête et reprit la bride du Destrier Doré pour le conduire dans le village.

Les habitants étaient serrés comme des sardines dans leurs petites maisons mais ils en auraient abandonné avec joie la moitié au Pendarnoth et à son escorte si on le leur avait demandé. Cependant Blade ne réclama qu'un logement pour son escorte et un autre pour lui. Les villageois se précipitèrent, non seulement pour fournir une maison à Blade mais pour nettoyer de fond en comble son unique

pièce. Il soupçonna qu'il la partagerait quand même avec pas mal de bestioles mais il n'était pas d'humeur à s'en soucier. Ni à se plaindre de la viande à moitié crue et du pain à moitié brûlé qu'on lui servit comme dîner. Dans ce village, la chère devait être bien maigre pour tous. Cela suffit à lui remplir l'estomac et ensuite il put s'enrouler dans les peaux de mouton nauséabondes et s'endormir.

Il fut réveillé par un léger grattement dans la pièce, aussi léger qu'un bruit de souris mais bien trop régulier pour un animal. Aussitôt en alerte, il tira silencieusement son couteau de sous la peau de mouton et attendit, immobile. Le grattement continuait. Il semblait décrire un cercle autour de lui, de droite à gauche. Il bougea imperceptiblement la tête pour regarder d'un côté.

Les ténèbres étaient profondes car la pièce n'avait pas de fenêtre et la porte était fermée. Mais une vague clarté tombait d'un trou dans le toit au-dessus de l'âtre. Et quand ses yeux furent habitués à l'obscurité il put distinguer une silhouette humaine accroupie presque à portée de la main, petite mais informe, le dos tourné vers lui. Lentement, sans bruit, Blade se glissa vers elle.

Il allait l'atteindre quand la silhouette se releva brusquement. Blade se figea, attendant de voir si elle se retournait, prêt à agir lestement. Il vit les épaules se soulever, surprit un mouvement et bondit.

Il retomba sur la créature et la jeta par terre. Avant que l'intrus puisse pousser un cri ou faire un geste il le cloua à terre sous ses genoux, serrant ses deux poignets dans sa main gauche, tenant dans la droite le couteau sur sa gorge. Il s'aperçut alors que les poignets qu'il serrait étaient fins et délicats.

Et puis il sursauta en reconnaissant le visage émergeant d'un capuchon noir. C'était Curana. Ses yeux étaient immenses mais Blade n'y voyait ni surprise ni crainte. Et, même, elle souriait légèrement. Elle murmura d'une voix calme :

— Pendarnoth, je suis venue à toi car il est dit qu'en toutes choses tu as la force de dix hommes.

Blade eut du mal à ne pas éclater de rire. Au lieu d'un assassin, la silhouette n'était que celle de la réprouvée du village, curieuse des pouvoirs sexuels surhumains attribués au Pendarnoth. Il la lâcha et se redressa.

— Pourquoi es-tu venue comme une voleuse ? dit-il en s'efforçant de parler sévèrement. C'est dangereux quand on a affaire à un guerrier. Il en est qui égorgent d'abord et posent des questions ensuite. Et comment as-tu fait pour passer le garde que Guroth a posté à ma porte ?

— C'est ainsi que tu appelles l'homme vautré par terre devant la maison ? Il dormait et on aurait pu entendre ses ronflements au bout du village. Un enfant aurait pu le passer. Et je ne suis pas une enfant, mais une femme.

Elle glissa une main vers le bas de sa robe et, d'un mouvement vif, elle la fit passer par-dessus sa tête et la jeta par terre.

— Je suis une femme, répéta-t-elle.

Blade n'avait guère besoin de cette précision. Ses yeux le révélaient assez. La sveltesse qu'il avait imaginée était bien là mais il n'avait pas soupçonné ces hanches rondes, ces seins fermes et pointus. Et il y réagissait. Indiscutablement, il avait une réaction qui ne pouvait échapper à Curana. Son léger sourire devint un rire.

— Tu n'es pas dix fois aussi grand qu'un homme, pouffa-t-elle. Est-ce que ça veut dire quelque chose ?

— Ça ne veut rien dire qui t'intéresse.

Blade ne pouvait s'empêcher de trouver amusantes Curana et la situation. Il se demanda si réellement il y aurait beaucoup de femmes curieuses de voir si le Pendarnoth était tel qu'on le racontait. Il espérait qu'elles ne seraient pas trop nombreuses, sinon il aurait du mal à être à la hauteur de cette réputation.

Mais pour le moment, il n'avait pas à s'inquiéter. Il avait dormi nu. Il n'avait donc à se dépouiller d'aucun vêtement avant de poser ses mains sur les épaules de Curana. Le bout de ses doigts effilés glissa sur son cou, sous les longs cheveux. Elle avait trouvé le moyen de les laver et de les coiffer. Ils étaient doux et soyeux et non plus emmêlés et raides de crasse.

Elle ferma les yeux et entrouvrit la bouche. Il la sentit frémir, et une pensée lui vint. Serait-elle vierge ? Cela paraissait bien improbable mais... À Lio, tout le monde la repoussait. Quel villageois aurait voulu d'elle ?

Lentement, elle leva les mains et avança des doigts timides vers le membre en érection. Elle n'était pas adroite, mais cette caresse légère eut l'effet escompté. Blade remarqua que les lèvres de Curana s'arquaient un peu, comme si elles voulaient remplacer ses doigts. Mais elle restait tendue comme si son esprit refusait ce que désirait son corps.

Il s'agenouilla devant elle et laissa glisser ses mains sur le corps menu. Il lui caressa la gorge comme il aurait gratté un petit chat sous le menton. De nouveau, elle ferma les yeux et ouvrit la bouche. Un petit gémissement lui échappa quand les mains de Blade se refermèrent sur ses seins. Ils étaient fermes et arrogants mais aussi inertes que ceux d'une statue. Il les caressa lentement tandis qu'elle

haletait un peu et bientôt il sentit les mamelons durcir. Il continua ses savantes caresses jusqu'à ce qu'elle rîle de plaisir, la tête rejetée en arrière, les cheveux répandus autour d'elle.

Abandonnant les seins il laissa courir ses doigts avec légèreté sur tout le corps. Ils s'attardèrent à la taille, glissèrent au creux des reins, revinrent vers le ventre et jouèrent avec le sombre triangle frisé entre les cuisses. Sa caresse fut d'abord imperceptible puis elle se fit plus précise, plus rapide. Curana arquait le dos et empoignant Blade elle lui griffa les épaules, la poitrine, les bras, le ventre. Elle saisit son organe et le tira comme si elle voulait se l'introduire.

Malgré la folle impatience de Curana, il fut lent et prudent quand il se coucha sur elle et la pénétra. Elle était bien vierge, comme le lui révéla une légère résistance. Mais elle poussa à peine un petit cri quand il força la porte et entra plus profondément. Bientôt elle se remit à râler et à se tordre tandis qu'il donnait des coups de reins de plus en plus rapides.

Elle était humide et chaude, incroyablement serrée ; il commença à devoir faire un effort de volonté pour se retenir. Il se maîtrisa un moment et la sentit bientôt se soulever comme pour l'avaloir, et rouler doucement d'un côté et d'autre en l'enlaçant de toutes ses forces. Le rythme de leurs mouvements s'accrut, elle noua ses jambes autour de la taille de Blade, ses mains lui griffèrent frénétiquement le dos, ses ongles lui labourèrent les fesses. Enfin elle poussa un cri étranglé et se renversa en arrière si violemment que Blade s'étonna qu'elle ne se rompît pas la colonne vertébrale. Il sentit une farouche contraction musculaire qui faillit lui faire répondre par un spasme.

Mais s'il n'avait pas la puissance de dix hommes, il ne pouvait tout de même pas, pour sa première fois, la gratifier d'un seul orgasme. Son endurance lui permit de continuer jusqu'à ce qu'elle pousse un nouveau cri d'extase, puis un troisième. À ce moment, il se laissa aller, un sourd grondement monta de sa gorge, ses forces abandonnèrent ses bras et ses jambes et il se déversa en elle.

Il était si faible qu'il faillit bien se laisser retomber sur elle de tout son poids. Mais il parvint à éviter ce moment embarrassant et roula sur le côté dans les fourrures. Il respirait aussi difficilement qu'elle et ne voulait qu'un instant de repos et de détente.

Mais Curana continuait de bouger, elle glissait lentement une main vers Blade et insinuait l'autre sous les fourrures. N'était-elle pas rassasiée ? Blade espéra qu'elle ne serait pas trop déçue s'il ne pouvait la satisfaire de nouveau tout de suite.

Alors la main qui était sous les peaux de mouton jaillit. Elle sortit d'un mouvement vif, presque trop rapide pour les yeux de Blade. Et dans cette petite main crispée brillait le couteau de Blade, visant sa

poitrine. Il comprit en une seconde qu'il pourrait l'écarter facilement s'il levait une main. Il était bien plus fort que Curana. Mais toutes ses forces semblaient l'avoir abandonné.

Le couteau s'arrêta soudain à quelques centimètres de sa peau. Pendant un instant il resta là, comme pétrifié. Et puis il commença à vaciller tandis que Curana se mettait à trembler. Blade la vit crisper les paupières, il vit des larmes perler sous ses longs cils. D'un geste brutal, elle envoya voler le couteau dans un coin. Et Curana s'abattit sur l'épaule de Blade en sanglotant éperdument.

Avant qu'il puisse l'enlacer, la consoler, ou même s'écarter d'elle des voix retentirent dehors et des poings martelèrent la porte.

— Sors de là, putain assassine, sinon nous...

Blade reconnut la voix de Guroth et se releva.

— Personne n'assassine personne ! hurla-t-il.

Sa voix ramena le silence, et l'on n'entendit plus que les sanglots de Curana.

— Tu n'as rien, ô Pendarnoth ? demanda Guroth.

— Bien sûr que je n'ai rien, rétorqua sèchement Blade. Que veux-tu que j'aie ?

— La garce de Rojag a drogué le garde, ô Pendarnoth. Elle est là avec toi ?

— Oui, mais...

Blade ne put en dire plus. Tous les Pendariens qui étaient dehors poussèrent de l'épaule contre la porte. Du métal grinça, du bois craqua. La porte s'ouvrit à la volée et la moitié des Pendariens s'étalèrent en tas. Mais Guroth sauta par-dessus ses hommes, empoigna Curana par les cheveux et dégaina son épée. Il posa la lame sur sa gorge et Blade vit les muscles de son bras se crispier comme il se préparait à l'enfoncer dans la chair.

— Halte ! rugit Blade.

D'un bond il traversa la pièce et une main aux doigts d'acier s'abattit sur le poignet de Guroth. Le capitaine poussa un cri étouffé et son épée tomba bruyamment. Blade le repoussa et ramassa l'arme.

— Alors, gronda-t-il, que se passe-t-il ? Pourquoi voulais-tu tuer cette pauvre fille ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Tout en se frottant le poignet, Guroth marmonna :

— Elle a donné au garde posté à ta porte du lait drogué.

Blade se tourna vers Curana.

— C'est vrai, Curana ? Tu m'as dit que le garde dormait.

— Je... oui, je l'ai drogué, mais...

Les sanglots l'étouffèrent et elle ne put continuer.

— Le garde est vivant ? demanda Blade au capitaine.

— Oui, mais...

— Reprends ton récit, capitaine, ordonna durement Blade.

— Et puis elle est entrée ici. Elle allait te tuer, Pendarnoth. Elle doit être à la solde des Rojags. Elle doit l'être.

— Guroth, je n'aime pas que l'on tue des gens pour ce qu'ils « doivent » avoir fait. Tu...

— Mais tu es le Pendarnoth ! s'écria Guroth. Songer à te tuer...

— Qui parle de me tuer ? Curana et moi faisons ce que font naturellement un homme et une femme quand ils sont seuls tous les deux et se trouvent désirables. C'est tout. Et si je n'ai pas la force de dix hommes, je ne pense pas qu'elle se repente de son choix. Ni moi du mien. Alors qu'il ne soit plus question de meurtre, Guroth.

— Mais elle a drogué le garde. Elle doit avoir...

— La prochaine fois que tu dis « doit », Guroth, je te promets de dire au roi Nefus que tu es un homme au caractère emporté dont la présence me déplaît. C'est ce que tu veux ?

La gorge de Guroth parut soudain se bloquer. Il émit des sons étranglés et secoua la tête.

— Très bien. Maintenant emmène tes hommes et laisse-nous tranquilles.

Guroth s'inclina très bas et sortit à reculons. Ses hommes se ramassèrent précipitamment et le suivirent, refermant la porte derrière eux.

Quand Blade fut certain qu'aucun Pendarien ne s'était attardé pour écouter, il se tourna vers Curana. Elle s'était évanouie, de soulagement sans doute. Il lui aspergea la figure avec l'eau de sa cruche et lui frotta les poignets jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux. Alors il s'assit devant elle et lui dit posément :

— Je sais parfaitement que tu cherchais à me tuer, Curana. Guroth n'a pas besoin de le savoir, ni pourquoi, mais *moi* je veux le savoir. Si tu me dis qui tu es et pourquoi tu voulais me tuer – et pourquoi tu ne l'as pas fait – je veillerai à ce qu'il ne t'arrive rien.

Il espérait pouvoir tenir cette promesse. Elle avoua d'une toute petite voix :

— J'allais te tuer. Je... Les chefs des Rojags me l'ont dit. Ils... Ils veulent aider les Lanyriens. Les Lanyriens leur ont promis des terres de Pendar, de l'or et des esclaves. Ils veulent te tuer et prendre le Destrier Doré et mettre leur propre Pen... Penda...

— Pendarnoth.

— Oui. Alors je devais te tuer. Mais après... ce que nous avons fait je... je n'ai pas pu. C'était si bon. Je n'ai pas pu.

Sur quoi elle éclata de nouveau en sanglots. Blade la berça un moment et quand elle fut calmée il lui souleva le menton et la regarda dans les yeux.

— Curana, dit-il en prenant une voix à la fois douce et sévère, veux-tu retourner auprès des Rojags ?

Elle faillit fondre encore en larmes mais elle réussit à les ravalier. Elle secoua la tête.

— Plus maintenant. J'ai échoué. Ils m'attacheraient sur une fourmilière jusqu'à ce que les fourmis aient mangé toute la chair de mes os. Je ne peux pas y retourner à présent.

— Bien. Dans ce cas je vais t'emmener avec moi à Vilesh.

Elle laissa échapper un petit cri mais il leva la main pour l'apaiser.

— Je t'emmènerai à Vilesh et je demanderai à la princesse Harima de te prendre à son service et de te protéger. On me dit qu'elle est une bonne maîtresse.

Blade ne savait absolument rien de la princesse à part son âge et ses opinions. Mais à ce moment il aurait dit n'importe quoi pour calmer la pauvre petite.

— Veux-tu venir ? Pense donc, Vilesh est loin des Rojags. Et tu ne seras pas seulement sous la protection de Harima mais sous la mienne aussi. Je pense qu'en qualité de Pendarnoth je serai un personnage assez important, alors tout devrait s'arranger.

Curana eut la force de pouffer en entendant parler du Pendarnoth comme d'un « personnage assez important ». Puis elle resta un moment silencieuse, en retournant cette proposition dans sa tête.

— Oui, dit-elle enfin, j'irai avec toi à Vilesh, Pendarnoth. Mais pourras-tu me protéger du capitaine Guroth ? Il voulait me tuer. Je le sais.

— En effet. Mais si son soldat va bien demain matin, je pourrai le raisonner. Il me respecte non seulement comme Pendarnoth mais comme guerrier. Et maintenant, il est temps pour toi de cesser de t'inquiéter et de dormir.

Curana hocha la tête, s'allongea et, par quelque miracle, elle s'endormit presque aussitôt.

CHAPITRE VI

Le lendemain matin Guroth jura comme un beau diable quand Blade lui annonça que Curana les accompagnait. Tout au moins il jura jusqu'à ce que Blade le toise d'un air glacé.

— Capitaine Guroth. Je t'ai dit hier soir que Curana ne m'a rien fait. Voudrais-tu insinuer que j'ai menti ?

Cela freina pile le capitaine. Ou plutôt lui coupa le sifflet. Assis sur sa selle il ouvrit et referma la bouche plusieurs fois, comme un poisson, les mains figées sur ses rênes. Puis il murmura :

— Non, Pendarnoth. Je me demandais simplement ce que tu trouves à cette fille.

— C'est une victime innocente de ces complots et contre-complots que tu as essayé de m'expliquer. Cela me suffit. Je la protégerai, elle et d'autres comme elle, chaque fois que je le pourrai.

— Tu es miséricordieux, Pendarnoth. J'espère que tu es assez sage pour savoir qu'il y a des moments où l'on ne doit pas l'être. Les prophéties disent que le Pendarnoth viendra avec une épée de colère contre les ennemis des Pendariens. Quand vas-tu accomplir cette partie de la prophétie ?

— Quand je rencontrerai un ennemi des Pendariens, riposta sèchement Blade. Et cela ne m'est pas encore arrivé.

Il tourna les talons et s'éloigna.

Il leur fallut cinq jours pour arriver à Vilesh, et pourtant ils marchèrent vers le sud aussi vite que le pouvaient leurs chevaux. Blade aurait aimé ralentir l'allure, par pitié pour Curana, mais il ne le demanda pas à Guroth. Réclamer de nouvelles concessions pour Curana risquait d'affaiblir son autorité sur le capitaine. Et malgré son caractère vif, Guroth était un homme capable, à l'esprit juste, un allié dont Blade ne pouvait se passer pour le moment. Guroth était en fait son unique allié. Ce serait peut-être-différent une fois à Vilesh.

Les tours de la ville apparurent au bout de la plaine tard dans l'après-midi du cinquième jour. Ils avaient traversé un pays assez aride, avec de rares pâturages et des troupeaux de moutons et de

chèvres plus rares encore pour rompre la monotonie du paysage. Mais Vilesh était construite au bord d'un grand fleuve dont les eaux étaient canalisées par un réseau d'irrigation complexe pour arroser les champs qui alimentaient la ville. Sur des kilomètres, autour des murailles jaune-brun, s'étendaient des terres verdoyantes et riches. Les toits de tuiles rouges des maisons de pierre blanchies à la chaux offraient un contraste saisissant dans cet air pur et clair.

La ville s'étendait sur cinq collines. Ses remparts serpentaient presque à perte de vue le long des pentes et des sommets. Au-delà des hautes murailles se dressaient les tours des palais et des temples, certaines dorées, d'autres scintillant de couleurs éclatantes. Toutes arboraient des drapeaux et des plumets de fumée jaune s'élevaient de certaines d'entre elles.

— Ils semblent nous attendre, dit Blade à Guroth.

— Certes, Pendarnoth, répondit le capitaine qui semblait avoir oublié le ton sec de Blade à Lio. J'ai envoyé un de mes hommes en avant, hier soir, pour annoncer la nouvelle de l'arrivée du Pendarnoth. Il y aura de grandes fêtes, comme il n'y en a jamais eu dans l'histoire de Vilesh. Si quelqu'un travaille aujourd'hui, ce sera un miracle... Tu dis que tu as été soldat. As-tu jamais été un général, rentrant dans une capitale après avoir remporté une grande victoire ?

— Plus ou moins. Ainsi, si je comprends bien, ce sera un peu comme ça aujourd'hui ?

— Absolument. Le peuple sera fou de joie. Le Pendarnoth est venu, mille ans de prophéties s'accomplissent et leur sécurité est assurée. Je souhaiterais par tous les dieux avoir moi-même une foi aussi simple. Mais je ne peux pas. Klerus et les Lanyriens sont trop redoutables pour être affrontés par un Père des Pendariens, à moins qu'il possède aussi la sagesse et l'habileté guerrière d'un grand chef. Et je ne sais pas si tu les possèdes.

— C'est bien naturel, Guroth. Tu ne me connais pas depuis assez longtemps. Connais-moi, et je crois que tu me trouveras doué de ces talents dont tu parles.

— Je l'espère. De tout mon cœur, je l'espère...

Guroth s'interrompit soudain et tendit le bras vers Vilesh. Blade suivit l'indication et vit un nuage de poussière jaune sortant de la plus grande porte.

— Une escorte vient à notre rencontre.

Le nuage de poussière avançait rapidement et bientôt Blade vit à sa base un scintillement de métal et des silhouettes confuses. Au moins cent cavaliers semblaient former l'escorte, tous lancés au grand galop. Des fanions claquaient aux lances tenues bien droites. Ils ne

ralentirent l'allure que lorsqu'ils furent presque sur le groupe de Blade. Alors une trompe sonna haut et clair et cent mains gantées tirèrent sur cent paires de rênes. Dans un formidable vacarme de sabots, de hennissements et de tintement de harnais, l'escorte s'arrêta. Son chef se retourna pour s'assurer que ses hommes étaient en bon ordre, puis il trotta vers Blade.

En le regardant approcher Blade vit qu'en effet l'or devait être abondant à Pendar. Tous les éléments métalliques du harnais luisaient de l'éclat jaune de l'or terni par la poussière, tout comme le haut casque de l'officier, la chaîne de son grade pendant à son cou maigre, le pommeau de son épée et la pointe de sa lance. À eux deux, l'homme et son cheval devaient trimballer une petite fortune. Blade se souvint de la valeur actuelle de l'or dans la Dimension Normale. Il comprenait le désir des Lanyriens de s'emparer de celui de Pendar.

L'officier leva ses mains jointes et courba la tête. Blade remarqua cependant que ses yeux noirs ne quittaient pas son visage, sauf pour se tourner un bref instant vers Guroth.

— Je suis Threstar, Grand Capitaine des archers du Conseil de Régence. Au nom du roi Nefus et du Conseil des Régents, je te salue, ô Pendarnoth, et te souhaite la bienvenue à Vilesh.

— Je suis très honoré de la salutation du roi Nefus, dit Blade avec aisance et il attendit juste assez longtemps pour que Threstar pince les lèvres avant d'ajouter sur le même ton : Et du Conseil des Régents.

L'expression de Threstar se rasséréna. Blade remarqua que la petite escarmouche n'avait pas échappé à Guroth.

Sans rien dire de plus à Blade, Threstar commença à lancer des ordres. Ses cent cavaliers se formèrent en double colonne de part et d'autre de Blade. Guroth glapit aussi des commandements ; les hommes de la patrouille s'écartèrent pour laisser chevaucher Blade dans la splendeur de la solitude. Puis la main de Threstar s'abattit comme une hache, la trompe sonna de nouveau et tout le cortège s'ébranla.

Ils trottèrent jusqu'à Vilesh, sans se mettre au galop, mais les cent chevaux qui encadraient Blade soulevèrent assez de poussière pour l'aveugler et le faire tousser. Elle ne pouvait cependant cacher la foule bordant la route. Certains gardaient un silence respectueux, d'autres gesticulaient, criaient « Salut au Pendarnoth », d'autres encore jetaient des fleurs. Il y avait des gens juchés sur des barrières, sur les toits des cottages et jusque dans des branches.

Cela s'aggrava quand ils approchèrent des murailles de la ville. Maintenant des gens par centaines étaient grimpés dans les arbres ; ils brandissaient des bannières brodées d'or et d'argent pour former une

voûte au-dessus de la route. Blade devait baisser la tête pour éviter d'être giflé par les lourdes étoffes. Les fleurs pleuvaient comme grêle et bientôt Blade et la crinière du cheval doré en furent couverts.

Il y eut une minute de pénombre, de fraîcheur et de calme relatif quand ils franchirent la porte dans l'épaisseur des remparts et puis tout recommença, les acclamations, les vivats, la foule qui se pressait si près que l'escorte devait se rapprocher du milieu de la chaussée pour ne renverser personne. Parfois ils devaient s'arrêter complètement quand de petits enfants s'élançaient devant eux. Blade vit la figure de Threstar lors d'une de ces haltes. C'était celle d'un homme qui aurait préféré de beaucoup éperonner son cheval et piétiner l'enfant en bouillie sanglante sur les pavés. Mais il se maîtrisait car ce jour était celui de la venue du Pendarnoth et aucun mauvais présage ne devait le gâcher. Un des avantages d'être un messie, pensa Blade. Avec un peu de chance, on pouvait imposer une bonne conduite à tout le monde, même à des brutes sanguinaires comme Threstar.

La rue était longue, depuis la porte, et de temps en temps Blade se retournait pour regarder Guroth et les autres, surtout Curana. Dans cette scène d'émeute il serait facile qu'un malheur lui arrive « accidentellement ». Mais chaque fois, il la voyait toujours en selle. Ses traits étaient pâles et tirés sous le masque de poussière mais elle se tenait aussi droite que les soldats qui l'entouraient.

Après un quart d'heure qui parut interminable à Blade, toute la procession déboucha sur une place gigantesque. Elle semblait avoir plus d'un kilomètre de côté et à part un étroit passage maintenu ouvert par une double rangée d'archers à cheval, elle était bondée d'une foule immense. Tous les habitants de Vilesh paraissaient être sortis pour accueillir le Pendarnoth. Il y avait des arrière-grands-pères portés sur des litières et des nouveau-nés dans les bras de leur mère.

Là aussi, une partie seulement de la foule vociférait sa joie tandis que l'autre observait un silence respectueux. Mais les vivats, même d'une partie seulement, suffisaient à assourdir Blade. Pour la première fois, il vit Curana flancher quand ce tumulte les assomma. Et pas seulement le vacarme. Un quart de million de personnes tassées les unes contre les autres sous un soleil brûlant ne répandaient pas d'arômes bien agréables à la narine.

À l'extrémité de la place se dressait une autre muraille, d'un blanc éblouissant. Au-delà Blade distingua les toits dorés de plusieurs bâtiments élégants. Un palais ? Sans doute. Droit devant eux, au bout du passage ménagé dans la foule, se trouvait une immense grille de fer forgé et doré plus éblouissante encore. Cette grille s'ouvrit et un petit groupe de personnes richement vêtues s'avancèrent et s'arrêtèrent.

Elles étaient flanquées d'autres archers en armure dorée.

En approchant, Blade put les voir plus distinctement : douze hommes aux cheveux grisonnants en longue robe chatoyante brodée d'or et d'argent, un homme énorme, obèse, en rouge vif se tenant à leur tête – qui devait être le Grand Conseiller Klerus avec son Conseil des Régents – et une petite silhouette menue vêtue d'or des pieds à la tête, à côté de Klerus. Sa petite tête était coiffée d'une couronne d'or incrustée de rubis. Le roi Nefus, certainement. Et une autre silhouette svelte, un peu plus grande que lui, toute vêtue de blanc et se tenant à l'écart. La princesse Harima ?

Les archers de la suite royale portèrent des trompettes à leurs lèvres et une sonnerie stridente retentit et se répercuta sur la place. Ils continuèrent de sonner jusqu'à ce que Blade se demande comment il pouvait leur rester du souffle. Les acclamations se turent, un grand silence plana sur la foule et Threstar sauta à terre. Il vint prendre la bride du Destrier Doré et, la figure impassible, il conduisit la monture et Blade jusqu'au groupe royal, ne s'arrêtant qu'à quelques pas de Klerus.

Blade s'aperçut soudain qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait dire. Il était permis d'espérer que ce ne serait pas une occasion de grands discours mais il lui faudrait bien dire quelque chose. Il pensa qu'il n'aurait qu'à prendre le ton le plus impressionnant possible, et être bref. La foule paraissait déjà sur le point de tomber à genoux, ou même de se prosterner le nez dans la poussière d'ailleurs, alors ils n'allaient pas chercher la petite bête dans son allocution.

Threstar mit un genou à terre devant Nefus, l'enfant-roi, puis devant le Grand Conseiller Klerus. Si l'on n'avait pas averti Blade que ce Klerus était un eunuque, il l'aurait tout de suite deviné à l'ampleur de sa bedaine et à sa voix de fausset.

Threstar ne perdit pas de temps en paroles. Après avoir salué, il se contenta de lever la main droite pour désigner Blade et d'annoncer :

— Le Pendarnoth est venu, ô roi.

Klerus, le Conseil tout entier et la princesse Harima s'agenouillèrent. Seul le roi resta debout. Blade entendit derrière lui dans le silence le mouvement de milliers de personnes se mettant à genoux. Mais il n'osa pas se retourner cette fois pour regarder Curana.

Il resta très droit sur sa selle, laissant le silence s'appesantir jusqu'à ce qu'il parut que la place entière retenait son souffle en attendant ses premières paroles. Il aspira profondément et déclara :

— Roi Nefus, je suis le Pendarnoth, le Père des Pendariens, celui qui monte le Destrier Doré. Je suis venu comme il est écrit dans le

Livre des Neuf Prophètes. J'ai regardé les Pendariens et je les ai trouvés un digne peuple.

Blade se tut ; il n'aurait pas pu en dire davantage même s'il l'avait fallu. Sa gorge était sèche et il ressentait une drôle de sensation de froid au Creux de l'estomac.

Mais il n'avait pas besoin de s'inquiéter car le roi Nefus s'écriait de sa voix claire d'enfant :

— Salut au Pendarnoth, peuple ! Salut !

Klerus répéta ces mots, Threstar aussi et puis toute la foule se mit à rugir : Salut au Pendarnoth !

Le Destrier Doré hennit et frémit nerveusement tandis que les vivats d'un quart de million de gens tonnaient autour de lui. Blade raccourcit les rênes et lui flatta l'encolure. Ce serait un beau spectacle, si le Destrier Doré tant attendu prenait le mors aux dents et s'enfuyait avec le Pendarnoth en dispersant la suite royale comme autant de quilles !

Blade n'aurait su dire combien de temps dura le vacarme. Au-delà d'un certain point, ses oreilles refusèrent carrément d'absorber les sons. Enfin il s'aperçut que le tumulte s'apaisait et que le roi Nefus le regardait. Son visage était bien celui d'un petit garçon, maigre et bronzé, aux grands yeux sombres. Mais quand il les leva vers lui Blade y vit un sérieux et une intensité qui n'étaient pas du tout ceux d'un enfant.

Il sourit au jeune roi.

— Majesté, je suis venu devant ton peuple. Ils m'ont vu et je les ai vus. Il y a beaucoup de choses qui peuvent être faites et qui le seront. Mais ce n'est ni le lieu ni le moment, avec tous les habitants de cette puissante cité debout en plein soleil. Laisse-les rentrer chez eux en paix, laisse-les me souhaiter la bienvenue, et ordonne que l'on me trouve un lieu propice et convenable pour y vivre. Cela peut-il être fait, sire ?

Nefus se tourna vers le Grand Conseiller.

— Je crois que nous pouvons faire tout cela pour le Pendarnoth, n'est-ce pas, Conseiller ?

Klerus inclina sa lourde tête.

— Nous le pouvons, sire.

— Qu'il en soit donc ainsi, déclara le roi d'une voix qui résonna avec une force inattendue dans le silence.

Les archers portèrent derechef leurs trompettes à la bouche et brisèrent le silence tandis que Threstar et d'autres officiers glapissaient :

— Rentrez dans vos foyers et réjouissez-vous, ô peuple ! Le Pendarnoth et le roi vous permettent de partir !

Threstar reprit le Destrier Doré par la bride et lui fit franchir la grille. Blade risqua un coup d'œil derrière lui et vit Guroth talonner son cheval et le suivre avec sa patrouille et Curana.

Blade se dit qu'au moins c'était un bon début. Mais un bon début ne serait qu'une infime partie de la bataille qu'il aurait à livrer. Quelle serait la phase suivante ? Il espérait un peu que ce serait une conversation avec Klerus. Il ne tenait pas particulièrement à faire des projets avant d'avoir pu prendre la mesure du Grand Conseiller.

CHAPITRE VII

Le palais royal de Pendar occupait une surface équivalant à celle d'un gros bourg et abritait à peine moins d'habitants. Chacun des notables, qui se comptaient par dizaines, avait sa propre maison domestique dont le nombre allait des centaines de serviteurs du roi lui-même aux deux ou trois attachés à chaque officier. Il y avait des cuisiniers, des majordomes, des garçons et filles de bain, des valets, plus d'un millier d'archers à pied et autant à cheval... la liste était interminable.

Le palais pouvait les loger tous. Il fallut à Threstar plus d'une demi-heure pour conduire Blade à ses appartements, en longeant d'innombrables corridors au sol de marbre multicolore brillant comme un miroir. Ils traversèrent des galeries où s'alignaient des statues recouvertes d'or, séparées par des paravents d'or et d'argent et illuminées par des lampes suspendues à des lustres dorés. Lorsque, enfin, Threstar et la douzaine de gardes de l'escorte l'introduisirent dans l'appartement, Blade commençait à avoir le vertige. Il avait remarqué au passage un détail aussi important que la richesse du palais : il n'était manifestement pas conçu pour la défense. Une fois l'ennemi à l'intérieur des murs hauts et solides mais loin d'être infranchissables – rien, à part les prouesses guerrières des gardes, ne l'empêcherait de tout envahir. Il se demanda si la défense de la ville avait été négligée aussi et se promit de s'en assurer au plus tôt.

Mais pour le moment, il n'avait rien d'autre à faire que d'explorer son nouveau domaine. Les cinq pièces étaient équipées de tout le luxe imaginable et même de comforts inattendus.

La compagnie féminine, par exemple. Blade la découvrit en poussant la double porte en bronze doré de la chambre à coucher. Il entendit un bruit de pas précipités et de rires légers. Malgré ces rires, il dégaina et une fois à l'intérieur il claqua vivement la porte derrière lui et se plaqua contre le mur. Il contempla alors la pièce au sol recouvert de fourrures épaisses et de peaux de mouton teintées en rouge et en orangé où trônait un lit à baldaquin immense.

Trois têtes s'alignaient et le regardaient par-dessus le couvre-pied

de soie bleu foncé. Trois visages jeunes et frais, couronnés de cheveux de couleur différente, à savoir, de droite à gauche, noirs de jais, roux éclatant et blonds. Trois paires d'yeux le considéraient avec plus de curiosité que de crainte.

— Eh bien, dit-il.

Une entrée en matière qui en valait bien une autre. Apparemment, on n'exigeait pas du Pendarnoth une chasteté monastique. Blade, un homme robuste aux appétits divers, en fut soulagé.

— Salut, ô Pendarnoth, dirent en chœur les trois filles.

Cependant, leur ton manquait de cette vénération profonde à laquelle il commençait à s'habituer. Il examina leur expression. Non, aucun respect. Mais aussi pourquoi y en aurait-il ? Ces filles étaient manifestement là pour satisfaire l'homme et non la personnalité religieuse. Et aussi pour espionner, se dit-il soudain. Pour un homme comme Klerus, ce serait la première des précautions. La méfiance universelle était la loi fondamentale de la politique de palais, dans n'importe quelle dimension. Et qu'y avait-il de plus propice que le lit pour surprendre un homme sans défense, écouter une parole imprudente ou planter une dague dans son dos nu ? Klerus, semblait-il, ne perdait pas de temps.

Blade alla s'asseoir au pied du lit. Les trois filles se redressèrent. Elles étaient entièrement nues et n'en paraissaient pas le moins du monde gênées. La blonde, au corps le plus pulpeux, arquait même le dos et leva paresseusement les bras pour rendre ses seins plus provocants (qui n'avaient d'ailleurs nul besoin de cet artifice). Blade sourit.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, dit-il. Je suis certes le Pendarnoth mais j'étais naguère un guerrier et un voyageur nommé Richard Blade. Vous pourrez m'appeler ainsi dans les moments d'intimité. Je suis très heureux de vous trouver ici mais j'ai livré des batailles et chevauché pendant de longs jours. Pour le moment, je n'ai pas besoin de trois superbes filles, ni même d'une seule, mais surtout d'un bain chaud.

Les filles pouffèrent. La blonde désigna un cordon de soie pendant du baldaquin.

— Tire sur ce cordon, les serviteurs viendront.

Blade tira. Un véritable essaim de domestiques des deux sexes surgit si vite qu'il eut l'impression qu'ils jaillissaient des murs et du sol. Ils le menèrent dans une autre pièce ; au centre il y avait un grand bassin de cuivre plaqué d'or et décoré d'oiseaux stylisés. Des hommes se relayèrent pour le remplir jusqu'au bord d'eau fumante. Cependant, les filles dépouillaient Blade de ses vêtements poussiéreux. Elles

étaient toujours nues et de toute évidence elles trouvaient cela tout naturel.

Blade se plongea dans l'eau. La chaleur détendit ses muscles crispés, chassa toute tension. Les trois jeunes personnes entrèrent avec lui dans le bassin et se mirent au travail avec des éponges et des savons parfumés.

Après le bain, les autres serviteurs vidèrent la baignoire par une tuyauterie dans un coin et s'en allèrent. Les trois filles essuyèrent Blade, le coiffèrent, le massèrent, l'enduisirent d'huiles odorantes. Il se dit que si cela continuait, il allait empestier comme une parfumerie de bas étage.

Elles faisaient tout pour l'inciter à revenir dans la chambre, lui tiraillaient les oreilles par jeu, caressaient en badinant ses organes génitaux... Finalement, il prit la blonde sous un bras et la brune sous l'autre et les porta dans la chambre où il les jeta sur le lit et revint chercher la rousse. Elles restèrent toutes trois vautrées sur la courtepoinle, les bras écartés, offertes.

Il les contempla, bâilla et s'étira.

— Mes enfants, je suis sûr que vous avez entendu raconter que le Pendarnoth aura la force de dix hommes.

Deux filles pouffèrent, la blonde hocha la tête et répliqua :

— Oui. Est-ce que ce n'est qu'une rumeur, ou bien allons-nous le constater ?

— Pas ce soir, mes petites filles. Pour être Pendarnoth je n'en suis pas moins homme, et cet homme a voyagé loin et s'est durement battu. Ce soir, je doute que j'aurais la force d'un seul homme. Je ne pourrais jamais vous satisfaire toutes les trois et ce ne serait pas vous rendre justice que d'en choisir une seule. D'ailleurs comment serait-ce possible ? Vous êtes toutes aussi belles les unes que les autres.

Il remarqua alors une chose qui le mit instantanément sur ses gardes. La gaieté et la légèreté avaient disparu du visage des filles, remplacées par une tension indiscutable, et même de la peur. Elles ne jouaient plus. Quelque chose les avait terrifiées. Il regarda la blonde qui semblait la plus loquace.

— Que se passe-t-il ? Je vous fais peur ? Est-ce que ma figure a soudain viré au vert, ou quoi ?

La plaisanterie n'eut aucun succès. Les yeux bleus de la blonde restèrent troublés et ce fut d'une voix mal assurée qu'elle bredouilla :

— Je t'en prie. Tu ne peux... tu ne dois pas... Tu ne vas pas nous renvoyer, dis ? Je t'en supplie !

— Et pourquoi donc ? demanda Blade qui soupçonnait la raison

mais voulait l'entendre dire.

— Le... le chambellan va penser que... que nous ne te plaisons pas. Et quand nous ne plaisons pas à un homme... si nous ne...

— Le chambellan vous bat ?

Les trois paires d'yeux exprimèrent l'étonnement.

— Comment le sais-tu ?

— Je vous l'ai dit, j'ai voyagé loin. C'est la coutume dans bien des pays.

Une coutume odieuse et vile, pensa-t-il. Peut-être son influence de Pendarnoth lui permettrait-elle de changer cela à Pendar ? Mais c'était pour l'avenir. Pour le moment ces filles lui offraient une ouverture dont il avait grand besoin.

— Je comprends, reprit-il, mais je dirai moi-même à Klerus pourquoi je n'ai pris aucune de vous. Je lui répéterai ce que je vous ai dit et il comprendra sûrement. Et je suis certain que le Grand Conseiller du Conseil des Régents peut ordonner à un simple chambellan du palais de ne pas battre trois innocentes.

Il obtint la réaction prévue. Toutes trois sursautèrent au nom de Klerus, toutes trois pâlirent. La rousse fondit en larmes ; la blonde tenta de la calmer en lui caressant l'épaule mais Blade vit, que sa main tremblait.

— Qu'y a-t-il encore ? Vous ne croyez pas que Klerus peut empêcher le chambellan de vous battre ?

— Je t'en conjure, Pendarnoth, gémit la blonde, ne dis rien à Klerus. Il est... il se méfie de tout le monde. Si tu lui parles de nous, il aura des soupçons. Et quand il soupçonne quelqu'un il peut arriver bien pire que des coups de fouet. Être battue, ce n'est rien.

Ainsi Klerus se méfiait de tout le monde. Blade s'en était douté mais il était utile d'en avoir la confirmation. Et pour cela il avait une dette de reconnaissance envers les filles.

— Bon, d'accord, je ne dirai rien à Klerus. Vous allez passer la nuit ici toutes les trois et partager mon dîner et mon lit. Mais comme je vous le disais, je veux vous rendre justice quand j'aurai récupéré toutes mes forces. Alors vous partirez demain matin et je raconterai une magnifique histoire au chambellan. Je dirai que vous possédez toutes les qualités dont on peut rêver. Je pense que cela vous épargnera le fouet, hein ?

Les trois filles s'agenouillèrent devant lui et lui auraient même baisé les pieds s'il ne les avait pas relevées.

— Allons, debout. Ce n'est pas ainsi qu'on salue un homme. Et maintenant, est-ce que je tire la même sonnette pour le dîner, ou

quoi ?

CHAPITRE VIII

Les filles se glissèrent hors des draps et s'en allèrent aux premières lueurs pâles du matin, non sans de nombreux baisers d'au revoir et bien des remerciements larmoyants. Elles laissèrent Blade réconforté, presque assuré d'avoir trois personnes de plus dans ce palais de marbre et d'or qui pensaient du bien de lui. Assez pour l'avertir d'un danger ? Cela, restait à voir. Que diable, il restait même à voir s'il existait un danger !

Le petit déjeuner arriva bientôt. Comme le dîner, il était si généreux que Blade put presque croire qu'on l'engraissait comme un animal de sacrifice. Il y avait un ragoût fumant dans un plat d'or, une corbeille de petits pains chauds, des fruits frais, du fromage, de la crème fraîche épaisse et un cordial vert au goût de citron et de menthe. Il buvait la dernière goutte de ce cordial dans une tasse d'or quand la porte d'entrée de ses appartements s'ouvrit en grand. Deux serviteurs en livrée rouge entrèrent, s'agenouillèrent et beuglèrent en chœur :

— Klerus, Grand Conseiller de Pendar !

Il était bon que Klerus arrive après le déjeuner plutôt qu'avant ou pendant. La vue du Grand Conseiller aurait suffi à couper l'appétit à n'importe qui. Une peau grasse jaunâtre, une panse énorme, un crâne chauve, de petits yeux noirs porcins enfouis dans des replis de graisse, des bajoues si lourdes qu'elles retombaient sur le col brodé d'or... tout chez Klerus était repoussant. Mais Blade remarqua aussi autre chose. Klerus portait bien son obésité, avec une dignité qui semblait impliquer que la sveltesse était un défaut et le poids une vertu. Et ces vilains petits yeux au regard froid et calculateur le mirent immédiatement sur ses gardes, prêt à jouer au plus fin.

Klerus commença par poser les questions polies usuelles sur la santé de Blade, son appétit, son sommeil et ainsi de suite. Blade répondit avec la même courtoisie. C'était un peu comme les premières passes d'un duel. Chacun cherchait à découvrir le style de l'autre, sa force et sa faiblesse.

Finalement Klerus caressa un de ses quatre mentons et sourit à

Blade. Un sourire de crocodile.

— Il paraît que tu as trouvé les filles agréables, hier soir.

— Certes.

— Je suis surpris que tu aies trouvé assez d'énergie après ton voyage.

— Seigneur Conseiller, tu dois sûrement avoir connu trop d'hommes aux affaires de ce monde pour t'en étonner.

Cela était destiné à marquer un point et y réussit. Les mentons de Klerus frémirent et ses mâchoires se crispèrent un moment. Il n'aimait guère cette allusion voilée à son état d'eunuque. Mais en quelques secondes, il se ressaisit.

— Très peu de choses m'étonnent, ô Pendarnoth. Je ne suis même pas surpris qu'une prophétie si longtemps attendue se présente à Pendar au moment même où les Lanyriens préparent une invasion.

Ce fut au tour de Blade d'être pris de court mais il parvint à le dissimuler tout aussi habilement que l'avait fait Klerus. Il décida de ne pas paraître au courant, sinon Klerus poserait aussitôt des questions sur Guroth. Blade se rappela ce que les filles lui avaient dit, du danger d'éveiller les soupçons du Grand Conseiller.

— Les Lanyriens ? Ce sont les habitants de l'empire de l'ouest, ceux qui combattent à pied ?

— Précisément. Ils viennent avec une puissante armée. Les Pendariens seront incapables d'y résister, quel que soit l'orgueil qu'ils aient de leurs archers à cheval.

Blade ne s'était pas attendu à une déclaration aussi brutale. Cela signifiait-il que Klerus était assez désespéré pour tenter de recruter son aide sans tâter d'abord le terrain ? Il avait du mal à le croire.

Il fut d'ailleurs détrompé. Après cet unique aveu spécifique Klerus se lança dans un long discours sur l'histoire du royaume de Pendar, qui dura plusieurs minutes et où les Lanyriens ne figuraient qu'occasionnellement sur les bords. Ce fût seulement quand il en vint à évoquer la première invasion des Lanyriens que Klerus parla de nouveau plus simplement et plus directement.

— La loi de Lanyr est forte et dure mais elle est juste. Si un peuple se soumet pacifiquement, il en arrive vite à participer à la puissance de l'empire lanyrien. Mais s'il résiste et s'il est vaincu...

— Les peuples sont-ils toujours vaincus ?

— Toujours. L'infanterie de Lanyr est invincible.

Blade aurait pu mentionner quelques preuves du contraire qu'il avait apprises, mais une fois encore il se refusa à compromettre Guroth. Le moment n'était pas encore venu.

— Ils sont donc vaincus. Et ensuite ?

Klerus écarta ses grasses mains moites.

— Ils sont envahis et tous ceux qui résistent périssent. Mais ceux qui capitulent sont épargnés. Ils peuvent accéder à de grands sommets sous la domination des Lanyriens. Des guerriers errants et sans un sol sont devenus des rois ou des ministres de roi sous le règne de Lanyr !

Klerus aurait difficilement pu être plus franc s'il avait présenté à Blade un parchemin avec sa proposition écrite en lettres lumineuses. « Deviens mon allié, trahis Pendar et je ferai de toi mon bras droit pour régner sur les ruines. Allie-toi aux fous qui voudraient résister aux invincibles Lanyriens et péris avec eux. »

Guroth, semblait-il, avait raison. Peut-être pas entièrement. Peut-être y avait-il des détails subtils que le capitaine n'avait pas compris. Mais si jamais un homme donnait l'impression de vouloir un soutien pour une trahison, c'était bien Klerus. Manifestement, il prenait Blade pour un « guerrier errant sans un sol » qui avait sauté sur l'occasion de se faire passer pour le Pendarnoth tant espéré. Klerus était résolu à lui démontrer qu'il y avait un meilleur cheval à monter pour courir vers la gloire et la richesse que le Destrier Doré. Peut-être Klerus ne croyait-il même pas au Pendarnoth et au Destrier Doré ? Blade se dit que cela vaudrait la peine d'être déterminé.

— Le mot « Pendarnoth » signifie Père des Pendariens, dit Blade comme s'il s'adressait à un petit enfant cherchant à offenser. Je ne sais quel genre de père je serais si j'aidais à mener mes « enfants » en esclavage.

La figure de Klerus se figea autant que pouvait le faire une masse aussi grasse et molle.

— Tu crois réellement que les dieux aident les hommes ? s'exclama-t-il sur un ton qui laissait entendre que seul un naïf ou un idiot pouvait le croire.

Blade haussa les épaules.

— J'ai été un guerrier toute ma vie, Klerus. Pas un philosophe et certainement pas un politique. J'ai appris à ne pas poser de questions auxquelles personne ne peut répondre. J'ai appris aussi qu'une bonne épée bien tranchante coupe court à toute discussion.

Son regard croisa celui de Klerus. Blade s'efforçait de prendre l'air le plus ouvert, le plus franc et le plus honnête possible sans que la comédie soit trop évidente. S'il pouvait frapper la note juste, il ne tarderait pas à persuader Klerus qu'il était effectivement plutôt simplet. Aux yeux des êtres comme le Grand Conseiller, seuls les imbéciles étaient honnêtes. Les sages étaient toujours prêts à quelque trahison.

Klerus haussa à son tour les épaules. Pendant un moment, Blade crut qu'il allait se permettre une réflexion, lancer une dernière flèche, mais le Grand Conseiller se retint, leva ses mains jointes et s'en alla.

Ainsi commencèrent les rapports de Blade avec Klerus encore qu'il ne sache trop comment les décrire. Il avait réussi à éviter de promettre son soutien à Klerus, évité aussi un affrontement. Du moins l'espérait-il, car c'était plus important encore. Peut-être avait-il même convaincu le Grand Conseiller que le Pendarnoth était un être obtus, une quantité négligeable.

Il décida de ne plus se soucier de Klerus pour le moment. Il s'agissait à présent de voir quelle était sa liberté de mouvement. Serait-il confiné à ses appartements, virtuellement prisonnier d'une cage dorée ? Pouvait-il aller où il voulait dans le palais ? Se promener dans tout le pays de Pendar si bon lui semblait ?

Des coffres incrustés d'ivoire et de bronze doré contenaient un vaste choix de riches vêtements. La plupart étaient en soie et presque tous si lourdement brodés de fils d'or et ornés de dentelles que la couleur originale devenait presque invisible. Partout où il y avait du métal, c'était aussi de l'or ou du plaqué. Mais il put au moins choisir quelques armes pratiques. Un sabre à double tranchant d'un mètre de long trouva sa place dans un fourreau à sa ceinture, et une dague droite de trente centimètres dans une gaine de poignet.

Maintenant qu'il était habillé et armé à sa convenance, devrait-il appeler un serviteur pour le guider dans le palais ? Non. Il serait impossible de savoir s'il était un espion de Klerus, ou de ses adversaires. Sans tirer le cordon de soie, Blade ouvrit la porte donnant sur le corridor.

Plusieurs serviteurs qui passaient tombèrent promptement à genoux et se prosternèrent. Blade grimaça, en pensant qu'il aurait du mal à se déplacer librement si tout le monde s'aplatissait face contre terre à sa vue. Serait-ce un moyen de le forcer à rester chez lui ? Il sortit dans le couloir et toisa les serviteurs.

— Debout, mes amis. Je ne suis ni un dieu ni un roi. Le meilleur moyen de m'honorer c'est debout, pas sur le ventre.

L'un d'eux osa relever un peu la tête et murmurer :

— Les prêtres nous ont dit que le Pendarnoth sera adoré de cette façon. Il n'est pas bon que les yeux de ceux qui n'ont pas été purifiés contemplent la face du Pendarnoth.

— Ah. Et par qui est-on purifié ?

— Par les prêtres, ô Pendarnoth.

— Et tous les serviteurs qui me servent dans mes appartements sont ainsi purifiés, je suppose ?

L'homme ravalait sa salive. Blade comprit qu'il le poussait en terrain mouvant. Mais il le fallait. La chose était trop importante pour la laisser passer. Il répéta sa question sur un ton plus autoritaire. Le serviteur pâlit et des gouttes de sueur apparurent sur son front basané. Enfin il s'humecta les lèvres et souffla :

— Oui. Ils ont été choisis... parmi les plus dignes.

Blade sourit amèrement. Il n'y avait plus qu'une question à poser, la plus cruciale.

— Et qui choisit les plus dignes, mon ami ?

L'homme sursauta et serra les dents comme s'il affrontait la torture. Peut-être était-ce cela, ou le risquait-il ? Blade préféra ne pas insister. Il sourit et dit simplement :

— Je crois savoir qui choisit. Le Grand Conseiller Klerus s'occupe de tout, ici. N'est-ce pas ?

Cette fois l'homme frémit. Blade crut qu'il allait s'évanouir de peur. Son expression était bien plus éloquente que des paroles. Oubliant sa crainte des prêtres il se leva d'un bond et disparut en courant dans le couloir.

Une partie de la situation était maintenant aussi évidente pour Blade que si elle avait été gravée en lettres d'or dans le marbre à ses pieds. Klerus (bien sûr !) était résolu à l'entourer d'espions et à limiter autant que possible ses mouvements. Cependant, c'était sans doute une chose que n'importe quel vétéran de la politique de palais jugerait idoine. Ce qui inquiétait davantage Blade, c'était la terreur mortelle que Klerus inspirait aux serviteurs.

Il se demanda s'il devait revenir sur ses pas ou continuer. « Bon Dieu, se dit-il, si je rentre chez moi, j'aurai accordé sa première victoire à Klerus ! » Il n'en était pas question, aussi tourna-t-il à gauche pour poursuivre son exploration.

La plupart des serviteurs avaient manifestement été chapitrés par les prêtres ou par Klerus. Ils se prosternaient tous. Blade ne discuta plus avec eux. Il savait maintenant que ce serait vain.

L'intérieur du palais était un véritable labyrinthe avec des corridors tournant en tous sens aux endroits les plus inattendus. Sans guide, sans qu'on lui barre la route, Blade erra librement ; pendant des heures, lui sembla-t-il. Il se fit ainsi une assez bonne idée de la disposition des lieux. Si les serviteurs n'osaient pas le regarder en face, ils n'osaient pas non plus refuser de répondre à ses questions quand il demandait où il était ou bien ce qu'il y avait derrière telle ou telle porte.

Par deux fois il fut respectueusement prié de rebrousser chemin, par des pelotons d'hommes énormes armés jusqu'aux dents. Une fois

on lui dit que les appartements du roi se trouvaient derrière la porte solidement gardée. La deuxième fois, quand les hommes parurent être des eunuques, c'était l'appartement de la princesse Harima qu'ils gardaient. Blade nota les deux emplacements et repartit sans discuter.

Finalement ses pérégrinations l'amènèrent par une suite d'arcades dans un jardin. Un jardin ? Plutôt un parc. Il semblait s'étendre dans une luxuriante confusion de beaux arbres, de buissons fleuris et de pelouses sur des centaines de mètres. Des allées de gravier serpentaient entre les massifs multicolores et les bosquets.

Blade se promena au soleil sans but précis. Il voulait surtout voir si le libre vagabondage du Pendarnoth allait causer de l'effervescence.

Il découvrit enfin un banc de marbre blanc au milieu d'une clairière en rotonde. L'endroit lui plut. Il ne voulait pas s'asseoir là où quelqu'un risquait de venir le surprendre sans être vu. Le banc se trouvait au centre d'une pelouse, avec dix mètres de terrain découvert tout autour. Il s'y assit.

À peine avait-il allongé ses jambes qu'il entendit des pas s'approcher, derrière les buissons sur sa gauche. Il se leva et dégaina sans bruit. Les pas s'arrêtèrent à l'extrémité du massif et repartirent. Une mince jeune fille vêtue de blanc apparut... la princesse Harima avec deux suivantes.

Blade remit son épée au fourreau et sourit. Mais ses pensées étaient moins aimables que son expression. Était-ce le hasard qui amenait la princesse, ou autre chose ?

Elle joignit les mains et courba gracieusement la tête.

— Salut, ô Pendarnoth. On m'a dit que tu te promenais dans les jardins et je voulais te parler sans être observée par tout le peuple de Vilesh. Craignais-tu un ennemi ? Tu avais dégainé ton épée.

— Je ne savais pas si je devais m'attendre à un ami ou à un ennemi, princesse. Et j'ai été guerrier pendant assez longtemps pour me préparer à accueillir comme il convient quiconque se présente.

— Je vois, murmura-t-elle en souriant. Depuis combien de temps étais-tu guerrier ?

— Près de vingt ans.

Blade se garda d'ajouter des détails. Il ne tenait pas à être interrogé par la princesse sur sa vie avant qu'il trouve le Destrier Doré. Il avait l'impression d'une vive intelligence qui serait prompte à se saisir de tout lapsus qu'il pourrait laisser échapper et s'en servirait contre lui.

Harima était aussi belle qu'intelligente. Ce n'était pas une beauté de livre d'images, ses traits étaient un peu trop accusés pour cela, son

nez altier un rien trop long. Mais elle avait de magnifiques yeux sombres, des lèvres rouges pulpeuses et un visage d'un ovale parfait encadré de cheveux noirs retenus par un diadème d'argent. Et personne au monde n'aurait pu critiquer son corps. La longue robe blanche laissait à peine soupçonner ce qu'il y avait dessous mais pour les yeux experts de Blade cela suffisait. Et commençait à l'exciter. Du calme, se dit-il, attends qu'elle exprime de l'intérêt, si elle doit en avoir.

D'un geste la princesse congédia ses dames d'honneur qui se retirèrent derrière le massif. Elle s'assit sur le banc et d'un mouvement gracieux de ses doigts fuselés elle fit signe à Blade de la rejoindre. Il remarqua que, par contraste avec les lourds bijoux d'or dont se paraient les Pendariens, elle ne portait qu'une seule bague à chaque main et une paire de pendants d'oreilles.

— Viens t'asseoir, Blade, dit-elle d'une voix un peu moqueuse.

— Est-ce convenable, princesse ?

— Qu'est-ce qui ne pourrait l'être pour le Pendarnoth ? Mais tu as raison de poser la question. Entre tous les hommes de Pendar, mon frère et toi êtes les seuls qui peuvent se le permettre.

Blade s'assit, mais en laissant prudemment entre eux un espace d'un mètre au moins.

— Poser des questions comme celle-ci, cela fait partie de la prudence que j'ai acquise, princesse. On ne vit pas en guerrier pendant vingt ans si l'on n'a pas appris la prudence, comme tout homme devrait l'apprendre et pas seulement les guerriers. On peut ainsi vivre plus longtemps.

Blade ne parlait pas au hasard et si Harima prenait ces paroles pour une allusion à la situation actuelle à Pendar, tant mieux.

Harima sourit encore et elle allait parler quand des pas précipités se firent entendre derrière les buissons. Puis ces buissons furent secoués et les deux suivantes hurlèrent. Six hommes armés, l'épée au poing, bondirent du massif dans la clairière.

CHAPITRE IX

L'épée de Blade se trouva dans sa main si vite qu'on aurait pu croire qu'elle avait jailli du fourreau comme une chose vivante. Il pivota, cherchant à se placer entre la princesse Harima et les six hommes. La princesse ne poussa aucun cri, elle recula simplement, un pas à la fois. Une de ses mains plongea dans une bourse à sa ceinture et ressortit armée d'une petite dague incrustée de pierreries. Une délicate arme de femme, peu faite pour un combat sérieux, mais sa résolution lui valut l'admiration de Blade.

Les assaillants ignorèrent la princesse et ses servantes ; ils formèrent un cercle autour de Blade. D'une secousse du poignet il fit tomber sa dague du fourreau et dévisagea ses adversaires. Il n'en reconnut aucun. Ce serait trop espérer, après deux jours seulement au palais.

Très bien, pensa-t-il, il devrait partir du principe qu'on en voulait réellement à sa peau. Dans ce cas, il n'y avait pas trente-six manières de riposter.

Ses yeux passèrent vivement de droite à gauche, croisant à tour de rôle le regard des six hommes. Puis il fit un grand pas en avant pour être à portée de l'un d'eux. Encore une fois il le regarda dans les yeux, fixement. Pendant quelques secondes, l'homme tenta de soutenir le regard de Blade et puis il battit des paupières. Au même instant, Blade frappa.

Son épée ne fut plus qu'un scintillement sifflant quand elle s'abattit. Elle abaissa si violemment l'arme de son adversaire que la pointe s'enfonça dans la terre. Avant qu'il puisse faire un mouvement pour dégager son épée, la rapidité d'éclair de Blade le porta encore en avant. Sa dague s'éleva, étincela et s'enfonça dans la poitrine de l'ennemi jusqu'à la garde. L'air s'enfuit en sifflant de ses poumons. Du sang jaillit de sa bouche comme il s'écroulait. Blade libéra sa dague d'une secousse, bondit par-dessus le cadavre et pivota en retombant devant les cinq autres.

Comme si la mort du premier avait déclenché un ressort dans les jambes des autres, ils chargèrent Blade tous ensemble. Il se tordit de

côté quand la première épée frôla sa poitrine et sa dague s'enfonça dans la main armée. L'homme hurla, ses doigts ensanglantés se déplièrent et l'épée tomba. D'un coup de revers, Blade l'égorgea. Le mourant chancela et tomba à la renverse contre ses compagnons, gênant leur assaut.

Deux à terre, plus que quatre et le temps de faire quelques pas en arrière. Blade gagna la distance dont il avait besoin d'un seul bond, se retourna et brandit à la fois la dague et l'épée. Il fit bourdonner l'air en traçant autour d'eux un motif scintillant destiné à les éblouir. Il avait maintenant pris leur mesure. Aucun effort d'imagination ne pourrait les faire prendre pour des combattants de première valeur. Agissaient-ils de leur propre chef contre le Pendarnoth ? Ou bien avaient-ils été embauchés ? S'ils l'avaient été, étaient-ils les meilleurs que leur employeur pouvait se procurer ? Ou – une possibilité avec toutes sortes d'implications – voulait-on qu'ils échouent ?

Mais le moment était mal choisi pour se poser des questions, quand on affrontait quatre hommes armés. Blade rompit encore d'un pas sans interrompre le ballet de l'épée et de la dague. Les quatre assaillants le suivirent, mais sans raccourcir la distance. Avaient-ils peur de passer à l'assaut, maintenant ? Alors il fallait attaquer.

Blade glissa vers la gauche, les vit se déplacer pour l'imiter, fit un mouvement vers la droite et les vit aussi le suivre. Il répéta la séquence et encore une fois ils l'imitèrent. Bien. Maintenant il les tenait, psychologiquement du moins. Et dans le combat rapproché conditionner l'esprit de l'ennemi c'était la moitié de la victoire.

Soudain il se rua droit en avant, se gardant avec l'épée et frappant avec la dague. Le brusque élan et l'épée levée surprirent les quatre hommes. Leurs épées se levèrent pour parer un coup que Blade ne porterait jamais et leurs yeux suivirent leurs armes. Le deuxième à partir de la droite ne vit jamais la dague qui surgissait soudain pour s'enfoncer dans son ventre. Ses yeux devinrent vitreux et la vie l'abandonna avant qu'il puisse voir Blade ramener sa lame. La dague se dressa en garde et maintenant l'épée entra dans la danse. Blade feinta vers l'épée du premier et vers la tête d'un autre et puis son bras descendit pour taillader la cuisse du troisième. Il laissa sa lame terminer son moulinet. Quand il la remonta, une torsion du poignet expédia la pointe dans l'estomac d'un autre adversaire. La quatrième victime lâcha son arme et porta les deux mains à la plaie béante tout en s'écartant en titubant.

Il n'en restait plus que deux, et tous deux paraissaient nettement affolés. Mais ils ne dirent rien, ils se contentèrent de s'éloigner l'un de l'autre pour flanquer Blade avant d'avancer lentement, pas à pas. Blade comprit que ces deux-là étaient meilleurs ou tout au moins plus

prudents que les quatre qu'il avait abattus. Il pensa que la première chose à faire était de les éloigner de la princesse.

Il amorça une ruée vers l'un d'eux, qui recula, mais du coin de l'œil il vit l'autre se précipiter sur son flanc. Blade répéta sa feinte avec le second. Encore une fois, le partenaire vint à la rescousse. Blade recommença deux fois, dans le même ordre mais jugea préférable de ne pas tenter une troisième fois le sort. Ces hommes risquaient d'être assez malins pour comprendre et pour le feinter. D'ailleurs, ils étaient maintenant assez loin de la princesse. Blade décida d'en finir avec cette histoire.

Au lieu d'attaquer l'un des hommes il avança entre eux. Ils manœuvrèrent aussitôt pour refermer la brèche. Comme ils se rapprochaient l'un de l'autre, Blade passa sur la gauche en trois bonds. Ce déplacement ne lui prit qu'une seconde ou deux. Avant que les deux hommes puissent se retourner ou se séparer, Blade se ruait sur celui de gauche. Quelques moulinets éblouissants, quelques parades qui firent sonner les épées comme des clochettes et puis l'arme de l'homme vola dans les airs, la main tranchée encore crispée sur la poignée. Il regarda un instant son poignet sanglant, puis Blade. Après quoi, il tourna les talons et s'enfuit. Son compagnon attendit une seconde mais quand Blade fit un pas vers lui il prit aussi ses jambes à son cou.

Ni l'un ni l'autre n'alla bien loin, cependant. Ils disparurent derrière les buissons, leurs pieds frappant durement l'herbe rase de la pelouse. Et puis le bruit cessa. Un instant de silence, et un hurlement hideux, un gargouillement se répercuta dans le bosquet. Il fut suivi d'un autre cri, plus rauque, plus affreux, comme si dans son agonie l'homme brûlait les parois de son gosier. Le silence enfin. Non, pas tout à fait. Tendant attentivement l'oreille, Blade perçut un murmure de voix pas tellement lointaines. Il ne remit pas son épée au fourreau ni sa dague dans la gaine. Il resta planté, les bras croisés sur la poitrine, les deux armes dressées la pointe en l'air, et attendit, prêt à tout.

Des pas retentirent de nouveau, venant de l'endroit où les deux derniers spadassins avaient trouvé une mort si horrible. De nombreux pas. Blade se ramassa dans une posture de défense, l'épée brandie et la dague en garde. Les pas se rapprochaient.

Soudain, au coin du massif surgit le Grand Conseiller Klerus en personne. Derrière lui, Blade eut l'impression de voir tout un régiment d'archers. À la vérité, ils n'étaient qu'une trentaine mais ils parurent emplir la clairière quand ils formèrent un cercle autour de Blade. Il remarqua que tous avaient l'épée au poing, leur arc en bandoulière et un plein carquois sur le dos. Pendant un moment il sentit plus de

tension et de danger dans l'air que lorsqu'il était entouré par les six assassins.

Klerus rompit alors cette tension.

— Pendarnoth ! Ma princesse ! Quelle... quelle vilénie s'est perpétrée ici ?

La princesse s'avança et voulut parler mais Blade la regarda en secouant imperceptiblement la tête. Elle ouvrit la bouche mais aucun mot n'en sortit. À son tour, elle inclina légèrement la tête.

— Il s'est perpétré une tentative de meurtre, Klerus, répliqua sèchement Blade. Six hommes ont surgi dans cette clairière, armés d'épées, et ont voulu me tuer.

Klerus baissa les yeux sur les quatre hommes gisant dans l'herbe. Deux étaient morts ; deux autres gémissaient encore faiblement. Il fit un geste brutal du tranchant de la main et un archer s'approcha de chacun des agonisants. Deux épées s'abattirent et il y eut deux autres cadavres sur le sol. En observant la figure de Klerus alors que mouraient les deux derniers hommes, Blade surprit une lueur dans ses yeux porcins. De la satisfaction ? Du soulagement ? Il n'en savait rien. Il savait seulement qu'il devait rester sur ses gardes.

Klerus secoua la tête. Sa figure grasse exprimait l'horreur et la stupéfaction. De l'horreur et de la stupéfaction... ou tout au moins une excellente imitation.

— C'est absolument abominable, gronda le Grand Conseiller. Que l'on cherche à tuer le Pendarnoth ici même, dans le palais ! Cela dépasse tout ce que j'aurais cru possible. Je dois implorer ton pardon, ô Pendarnoth.

Klerus continua un moment sur ce ton. Il paraissait tout à fait sincère. Si Blade n'avait pas eu cette conversation avec lui dans la matinée, il aurait même pu le croire. Mais, les choses étant ce qu'elles étaient, il l'écouta d'une oreille assez sceptique. Et il remarqua que la princesse Harima écoutait de la même façon. Elle ne faisait même aucun effort pour dissimuler son incrédulité. Ce qui n'était guère surprenant, si l'on considérait tout ce qu'elle devait avoir appris sur Klerus au fil des ans.

Finalement, Klerus se trouva à court de mots d'horreur et de stupéfaction, ou de souffle pour les prononcer. Il resta silencieux un long moment, en respirant profondément et en examinant Blade. Enfin il reprit :

— Pendarnoth, cela ne peut se reproduire. Tu dois avoir une garde. Je m'occuperai de t'en choisir une. Seuls les meilleurs archers des compagnies du palais feront l'affaire.

— Vas-tu les faire purifier par les prêtres, pour qu'ils n'aient pas à

se jeter par terre en me voyant ? J'ai assez de difficultés comme ça pour me promener dans le palais, sans ce rite d'honneur rendu au Pendarnoth. Je ne voudrais pas le voir imposer à ma garde personnelle.

— Trouves-tu tes rites d'honneur déplaisants, ô Pendarnoth ? demanda Klerus, sur un ton à la fois humble et inquisiteur.

— Ils me conviennent parfaitement, Klerus. Mais les archers ne pourraient pas très bien me protéger s'ils rampaient sur le ventre comme des serpents. Ils doivent pouvoir se tenir debout comme des soldats.

— Très vrai, ô Pendarnoth. Ta sagesse est celle d'un guerrier d'une grande expérience, en vérité, dit Klerus et sa voix mielleuse d'eunuque faillit donner la nausée à Blade. Les gardes seront purifiés selon ton désir. Je choisirai.

— Non, Klerus, c'est *moi* qui choisirai.

La voix de Blade fut plus coupante qu'il ne le voulait. Elle arrêta net Klerus, un peu comme s'il s'était jeté tête baissée contre un mur de pierre. Il dévisagea encore une fois Blade en ouvrant et refermant la bouche. Pour une fois, il semblait avoir épuisé son vocabulaire. Blade en profita pour continuer :

— Je choisirai, Klerus. Si je puis être attaqué dans les jardins mêmes du palais, ceux qui me veulent du mal y ont nettement accès. Peut-être ont-ils soudoyé certains des officiers du palais. Considère cela, quand tu feras des projets pour ma sécurité. Seulement moi, je ne sais pas en qui on peut avoir confiance, qui il faut éviter ici à Pendar. Il n'y a que quatorze hommes dans tout Pendar à qui je confierais ma vie.

Klerus avait retrouvé l'usage de la parole sinon toute son aisance.

— Et ce sont ?

— Le capitaine Guroth et les soldats qui m'ont escorté ici des montagnes des Rojags. Je puis avoir entière confiance en eux. S'ils m'avaient voulu du mal, ils ont eu cent fois l'occasion de me tuer sur la route de Vilesh, à l'insu de tous et sans que je sois averti. J'étais totalement à leur merci. Pourtant, ils ont tellement honoré le Pendarnoth qu'ils m'ont amené ici rapidement et fidèlement, en bons guerriers honorables. Voilà mon choix pour ma garde personnelle.

Cette déclaration catégorique, fit de nouveau perdre la voix à Klerus. Il mit plusieurs instants à s'en remettre. Pendant ces quelques minutes, il y eut un mince sourire sur la figure de Blade et un furieux bouillonnement dans son esprit.

Il avait soupçonné Klerus d'avoir organisé la tentative d'assassinat, mais ce n'avait été que des soupçons. Maintenant, il en était certain.

Le Grand Conseiller était arrivé sur les lieux avec une rapidité singulière, et avec un nombre remarquable de gardes. Il avait fait tuer de sang-froid les assassins survivants... pour les empêcher de parler ? Et maintenant le masque était ôté. Les longues années d'expérience d'intrigues au palais de Klerus ne pouvaient empêcher la rage et le dépit de se lire sur ses traits.

Blade décida de retourner un peu le fer dans la plaie. C'était par hasard, et non par choix, que la querelle avec Klerus se révélait aussi vite. Mais à présent qu'elle l'était, il serait stupide de ne pas renforcer le plus possible sa position.

Il se tourna vers la princesse Harima.

— Ma dame, ne juges-tu pas raisonnable que je sois entouré des hommes de mon choix, à qui je puis confier jusqu'à ma vie ?

Elle inclina la tête avec grâce.

— Alors je te demande de porter témoignage de mes paroles auprès du roi Nefus et du Conseil des Régents. C'est mon désir. Et entendez aussi, soldats de Pendar. *Tel est mon bon plaisir.*

Il scanda la dernière phrase en appuyant sur chaque mot, comme s'il enfonçait des clous dans une barre de fer. Il éprouva une satisfaction sauvage en voyant les soldats sursauter et frémir quand il s'adressa à eux. Cela allait créer un joli conflit dans leur esprit. Devaient-ils le respect à la volonté sacrée et à la personne du Pendarnoth ? Ou obéissance au Grand Conseiller qui les ferait flageller ou tuer s'ils s'opposaient à lui ? Blade se souciait peu de leur réponse à ces questions. Il avait semé un peu de confusion dans les rangs des forces de Klerus et cela lui suffisait.

Klerus était encore pâle mais les mouvements de sa gorge, le peu que l'on en voyait sous les mentons, indiquaient qu'il voulait parler. Puis la couleur revint à ses joues et une lueur sournoise dans ses yeux noirs. Il regarda Blade, la princesse et de nouveau Blade. Enfin il sourit aimablement, comme pourrait peut-être sourire un tigre.

— Très bien, ô Pendarnoth. Tes désirs sont pour moi des ordres. Le capitaine Guroth et ses hommes formeront ta garde. Dois-je aussi te donner Curana, au lieu de l'envoyer à la caserne ?

Ce fut au tour de Blade de perdre son calme. Il gronda avec rage :

— Envoyer cette petite à la caserne ? Pourquoi ?

Klerus fit un mouvement vague de la main.

— Que peut-on faire d'une petite vagabonde à demi Rojag d'un village du nord ? Elle n'a rien d'intéressant à part son corps. Mais je suis sûr que tu dois savoir *cela*, n'est-ce pas ?... Eh bien ?

Blade hocha la tête.

— Envoie-la moi, certainement. Et si on lui a fait du mal...

Il laissa la menace en suspens. Klerus s'inclina gravement, aussi bas que le permettait sa bedaine. Il y avait dans cette révérence quelque chose d'ironique qui ne pouvait échapper à Blade. Puis le Grand Conseiller tourna les talons et lança des ordres à ses archers.

Ce fut alors seulement que Blade se tourna vers Harima. Elle le regardait fixement, les yeux fulgurants et la bouche serrée. Elle avait pâli, et une grosse larme brillait au coin de chaque œil.

— Toi, bredouilla-t-elle. Toi... et cette sale petite fille dégoûtante... je... Oh, dieux !

Elle fondit en larmes, se retourna et disparut en courant.

Resté seul en compagnie des cadavres, Blade laissa échapper son souffle et sa tension dans une longue salve de jurons. Ah, Klerus avait admirablement manœuvré ! Décidément, le don de l'intrigue ne l'avait pas abandonné, loin de là ! Il devait savoir, ou avoir deviné, de quelle façon Harima considérait Blade. L'appât avait été présenté et le reste était simple. Blade avait mordu à l'hameçon comme n'importe quel poisson stupide et béat. Les femmes jalouses étaient assez dangereuses mais les princesses jalouses étaient encore pires.

CHAPITRE X

Un peu à la surprise de Blade, Klerus tint parole. Blade s'était presque attendu à ce que la princesse jure dans une crise de jalousie qu'il n'avait jamais demandé Guroth ni personne d'autre pour sa garde personnelle. Peut-être ne tenait-elle pas tellement à céder à sa jalousie quand la seule personne qui en bénéficierait serait le Grand Conseiller Klerus.

Quoi qu'il en soit, Guroth et dix soldats de sa patrouille se présentèrent dans les appartements de Blade vers l'heure du dîner. Curana les accompagnait. Blade fut plus surpris encore de constater que Klerus avait dit la vérité et qu'on ne lui avait pas fait de mal. Il ne lui était rien arrivé de plus grave que d'être enfermée dans une petite pièce près des cuisines. Pour sa propre protection, lui avaient dit les gardes.

— Est-ce vrai, Pendarnoth ? demanda-t-elle. Tu as juré que dans le palais je serais protégée.

— Je l'ai juré et tu le seras par tout le pouvoir dont disposent le personnel du palais et moi, assura Blade en pensant qu'il était inutile de l'inquiéter en lui parlant des projets qu'avait eus Klerus. Il peut y avoir des agents des Rojags ici. Sinon qui aurait pu tenter de me tuer ?

Blade croisa le regard de Guroth. Les deux hommes connaissaient parfaitement la réponse à cette question. Blade jugea aussi que ce n'était pas le moment de parler à Curana de la jalousie de la princesse.

Après une nuit passée avec Curana blottie contre lui comme un petit chat, Blade fut convoqué devant le roi Nefus. Cette fois, il mit les vêtements les plus luxueux que les coffres pouvaient offrir et ordonna à ses gardes de se mettre aussi sur leur trente et un. Cela déclencha une furieuse activité de cirage de bottes, de brossage d'habits, de rasage, de lavage et ainsi de suite. Cela dura si longtemps que Blade commença à craindre d'être en retard à l'audience royale. Mais Guroth tempêta, jura, pressa et marcha enfin en tête de ses hommes derrière Blade jusqu'à la salle du trône, à l'heure précise.

Vu de près et à loisir, l'enfant-roi impressionna encore davantage Blade que lors de leur première rencontre. La figure de Nefus était

celle d'un jeune garçon mais avec le sérieux d'un homme. Les yeux en particulier troublèrent Blade. Il ne pouvait douter qu'ils avaient vu bien trop de choses qu'un enfant de onze ans ne devrait jamais voir. Nefus avait un trône, mais en échange il avait perdu son enfance. Ce n'était pas un échange qui semblait le réjouir. Blade avait lu une fois qu'Alexandre le Grand ahurissait les ambassadeurs perses en posant des questions d'adulte avec une voix d'enfant. Blade ne fut pas ahuri mais fortement impressionné. Nefus serait un bon roi, peut-être un grand roi... s'il vivait assez longtemps.

— As-tu tout ce qu'il te faut pour être heureux ? demanda Nefus.

— Oui, sire.

— Cela me fait plaisir. C'est une grande bénédiction pour les Pendariens d'avoir parmi nous le Pendarnoth. Surtout en ce moment. As-tu appris que les armées de Lanyr se massent à notre frontière occidentale ?

— Non, sire, je ne le savais pas.

Cela semblait être la réponse attendue, mais elle n'était pas très franche. Guroth avait beaucoup d'amis parmi les Éclaireurs Royaux. Ce que ces amis lui avaient dit, il l'avait répété à Blade.

— Ont-ils de grandes forces, sire ?

— Très grandes. Ils amènent avec eux de puissantes machines, pour abattre les murailles de Vilesh et de nos autres villes. Il paraît même, selon certains rapports, que les Rojags vont s'allier à eux contre nous.

— Ce ne serait pas bon.

« Pas bon », c'était peu dire. Si les Lanyriens possédaient une cavalerie, même fournie par des alliés peu sûrs, ils seraient d'autant plus redoutables.

— Ce serait terrible, Pendarnoth, reprit le jeune roi. Tu as été un guerrier dans bien des contrées. Peux-tu songer à un moyen de combattre, de repousser les Lanyriens ou de les détruire ?

— J'y ai beaucoup réfléchi, sire. Mais je n'ai encore rien trouvé. Il est difficile de le faire tant que je n'aurai pas vu les armées de Lanyr au combat. À ce moment, je pourrai connaître leurs points faibles et mieux te conseiller.

— Je suis heureux de l'apprendre. Quand les Lanyriens avanceront, voudras-tu te joindre aux patrouilles qui les observent ? Ainsi tu les verras longtemps avant qu'ils atteignent le cœur de Pendar.

— Ce serait pour moi d'un grand secours, sire.

— Bien. Mon seigneur Conseiller, donne des ordres pour qu'il en

soit ainsi.

Klerus s'inclina profondément. Nefus se leva et leva ses mains jointes respectueusement devant Blade, puis il sortit de la salle. L'audience était terminée.

Le Grand Conseiller raccompagna Blade à ses appartements en le faisant passer par une partie du palais qu'il ne connaissait pas. C'était une suite de sombres salles humides et sans air, bordant un interminable corridor au plafond bas qui semblait à demi souterrain. Des claquements métalliques indiquaient des forges, des bruits d'éclaboussures évoquaient des buanderies ou des bains.

Au-delà de ces quartiers de service du palais, le corridor faisait une fourche. Klerus prit l'embranchement de gauche, si bas que Blade dut courber la tête pour qu'elle ne racle pas le plafond. Le couloir se termina bientôt devant une lourde porte de bronze. Il n'y avait pas de dorures, là, mais des traces de fumée et d'autre chose qui ressemblait fort à du sang séché.

— Les salles disciplinaires, expliqua Klerus sur un ton neutre. Les serviteurs du palais qui sont sales ou désobéissants sont amenés ici et traités comme il convient. Le roi Nefus et la princesse Harima ont aussi leurs propres hommes entraînés pour administrer la discipline.

Klerus frappa trois fois et la porte s'ouvrit en grinçant.

Au même instant un cri de femme retentit Blade sursauta mais suivit Klerus à l'intérieur. La salle était encore moins éclairée que le corridor mais ce peu de lumière suffisait pour que Blade puisse voir ce qui se passait. Une jeune femme était écartelée, nue et à plat ventre sur une table de bois, maintenue par de solides crampons de fer aux chevilles et aux poignets. Un homme muselé se penchait sur elle, nu à part un pagne de cuir et une chaîne de bronze à son cou de taureau. Sous les yeux de Blade, il prit dans un brasero un long fer à marquer et appuya l'extrémité rougie sur la nuque de la fille. Elle hurla encore et se tordit, autant que le lui permettaient ses liens. Blade vit d'autres plaques fumantes sur sa peau nue, là où le fer l'avait déjà marquée. Du sang coulait de ses poignets et de ses chevilles sous les crampons.

Quelque chose, chez cette malheureuse, parut familier à Blade. Il contourna la table et regarda sa figure ruisselante de sueur et convulsée par la douleur. C'était la blonde du trio qu'il avait trouvée dans sa chambre le premier jour. Il vit qu'elle le reconnaissait aussi, mais elle fut incapable de parler. Elle ne pouvait que gémir et hurler chaque fois que le fer rouge se pressait contre sa chair.

Blade leva les yeux vers le bourreau. Il ne le reconnut pas, mais à son obésité et à son visage glabre il devina un eunuque. Cependant, Blade reconnut l'insigne pendant sur sa poitrine noircie de suie. C'était

le faucon vert de la maison de la princesse Harima.

Blade n'entendait pas donner à Klerus la satisfaction d'une réaction révélant ses sentiments. Il ne se donna même pas la peine de regarder le Grand Conseiller pour voir son air satisfait et triomphant. Il devinait sans mal son expression. Connaissant Klerus, quelle autre pourrait-il avoir ? Blade frémit intérieurement. Harima laissait-elle percer sa jalousie, maintenant, même contre le Pendarnoth ?

Les jours suivants n'apportèrent aucune réponse à cette question. Ils se distinguèrent surtout par le début d'une sorte de petite guérilla menée contre Blade, où il reconnut la main de Klerus plus que celle de la princesse. Les repas étaient servis en retard, froids, parfois pas du tout. Les serviteurs correctement consacrés tombaient subitement malades et les appartements restaient négligés jusqu'à leur « guérison ». Une équipe de maçons fut mise au travail dans le corridor près de la porte de Blade et, à part un vacarme épouvantable et des nuages de poussière étouffante, Blade ne put jamais savoir ce qu'ils faisaient. Mais les maçons étaient tous impurs, aussi Blade avait-il le choix entre rester enfermé ou interrompre les travaux chaque fois qu'il sortait. Il choisit la seconde solution. Mais il était évident que Klerus considérait la répugnance de Blade pour les rites de respect au Pendarnoth comme un point faible. Point faible qu'il était résolu à exploiter à fond.

Cependant les rapports sur le rassemblement des armées lanyriennes continuaient d'affluer. De toute évidence, certains étaient exagérés, mais l'étaient-ils par des observateurs nerveux ou volontairement pour effrayer le peuple ? En tout cas, c'était ce qui se passait, que ce fût voulu ou non. Tout au moins la population du palais commençait à prendre peur. Blade ne savait pas du tout ce qui se passait en ville ou dans le reste du pays. Si Guroth disait vrai, les soldats, eux, ne cédaient pas à la panique. Leurs arrière-grands-pères avaient vaincu les Lanyriens, ils étaient donc capables d'en faire autant. Blade souhaitait pouvoir faire en sorte que les espoirs des soldats se réalisent.

Le Grand Conseiller s'inquiétait visiblement de plus en plus de l'influence possible de Blade. Il se mit à harceler sa garde personnelle, à tenter de réduire son effectif ou tout au moins de saper sa loyauté. Une fois, une tuile tomba d'un toit sur la tête d'un des soldats. Il mourut dans la nuit d'une fracture du crâne. Après cela, les gardes proposèrent de se relayer pour goûter les aliments servis à Blade. Il essaya de garder le secret à ce sujet pour protéger les soldats mais ce fut en vain. Deux jours plus tard, un autre mourut dans d'atroces souffrances après avoir bu du vin destiné à Blade.

La garde se réduisait maintenant à neuf hommes en comptant

Guroth. Si ce nombre diminuait encore, Klerus reviendrait et insisterait pour faire accepter à Blade une garde plus importante d'hommes qui ne pouvaient être soupçonnés de travailler pour les Rojags. Comme ils pourraient encore moins être soupçonnés de déloyauté envers Klerus, cette perspective n'avait rien de séduisant. En particulier, Blade n'avait nulle envie d'avancer sur un champ de bataille avec, dans son dos, des hommes en qui il ne pouvait avoir confiance.

Les troupes du palais faisaient maintenant l'exercice à cheval et à l'arc toutes les nuits et Blade y assistait souvent. Une nuit qu'il revenait par les jardins du palais un bruit au-dessus de sa tête lui fit lever les yeux. Il y avait suffisamment de clarté tombant des étoiles et filtrant par les hautes fenêtres pour qu'il distingue deux silhouettes rampant sur le toit. Elles semblaient se diriger vers l'aile où se trouvaient ses appartements. Et il eut la nette impression qu'elles portaient un long objet sombre et lourd.

Il ne savait pas s'il avait été vu ou non mais il se figea jusqu'à ce que les silhouettes disparaissent, puis il repartit vers la porte en se tenant le plus possible à couvert. Une fois à l'intérieur, il se mit à courir sans se soucier des serviteurs qui se jetaient par terre à son passage. Il franchit l'escalier quatre à quatre. Les deux soldats montant la garde à sa porte se mirent au garde-à-vous quand il surgit et son expression leur fit ouvrir de grands yeux.

— Soyez doublement vigilants ce soir, leur lança Blade. Il se passe des choses bizarres.

Il entra dans ses appartements et appela les autres gardes qui sortirent de leur quartier en courant, ceux qui s'étaient endormis bouclant encore leur ceinturon.

Quand le bruit qu'ils faisaient se calma, Blade crut entendre un vague son au-dehors, un choc sourd comme si quelque chose de lourd et de bien rembourré était tombé de haut. Cela semblait venir du balcon de sa chambre. Il fit signe aux gardes de reculer, à part Guroth, dégaina son épée et passa dans la chambre.

La porte-fenêtre du balcon était fermée et verrouillée. Sans air frais la pièce était étouffante mais cela la protégeait des flèches et des assassins égarés.

Blade colla son oreille à la fenêtre, guettant le moindre bruit. Le silence, au-dehors, était total. Il glissa sa clef dans la serrure bien huilée. Le battant s'entrouvrit. Blade le repoussa d'un coup de pied et bondit sur le balcon.

Il faillit tomber sur une longue masse sombre à ses pieds. Un corps, enveloppé dans une couverture, la tête encapuchonnée avec

une longue corde au cou. Blade s'accroupit, dénoua la corde et rabattit le capuchon. Puis, d'un geste brusque, il écarta la couverture et reconnut Curana.

Nue, morte, portant sur tout le corps et sur sa figure noire et convulsée les traces d'horribles tortures. Une longue dague était plantée juste au-dessous de son sein gauche... une dague portant sur le pommeau l'insigne du faucon vert.

CHAPITRE XI

Guroth eut un mouvement de recul en voyant l'expression de Blade, qui crispait les poings et la mâchoire et sentait le sang bourdonner à ses oreilles. Il savait qu'il était à deux doigts d'exploser, de se ruer vers les appartements de Harima la dague au poing, pour la lui enfoncer dans la gorge.

Blade se maîtrisa, la crise de rage folle passa. Retrouvant toute sa lucidité, il comprit qu'un conflit déclaré entre Harima et lui ne servirait que les intérêts de Klerus, Curana était morte. Rien de ce qu'il pourrait faire à la princesse ne lui rendrait la vie. Elle avait été prise dans un engrenage si formidable qu'elle ne pouvait le comprendre et avait été déchiquetée.

Et si Harima n'était pas coupable de ce meurtre ? Les dagues peuvent facilement être plantées, par exemple dans des cadavres de jeunes mortes. En particulier par quelqu'un d'aussi habile et rusé que Klerus. Il ne reculerait certainement, pas devant le crime si cela pouvait provoquer un renouveau d'hostilité entre Blade et la princesse, et encore moins devant le meurtre d'une fille comme Curana.

Mais Harima était bien jalouse de Curana. Cela avait été évident l'autre jour, dans le jardin. Farouchement jalouse, et pas seulement de Curana. Il y avait la blonde, torturée et marquée au fer rouge. Non, la jalousie de Harima n'était pas une ruse de Klerus, elle était réelle. Sa culpabilité restait une possibilité que Blade ne pouvait écarter.

Et comme il ne le pouvait pas, il comprit qu'il ne pouvait pas non plus attendre le matin pour régler cette affaire. Il devait au moins cela à Curana. Il irait chez Harima la dague au poing, certes, mais il ne la lui enfoncerait pas dans la gorge. Du moins pas tout de suite et sans doute pas du tout, espérait-il. D'abord, il lui poserait quelques questions très précises.

Sa rage s'était maintenant apaisée pour devenir une simple résolution farouche qui ne l'empêchait pas de réfléchir clairement, et vite. Les appartements de la princesse étaient bien gardés. Y pénétrer de nuit serait en soi un exploit et servirait d'avertissement à Harima.

Mais réussir grâce au massacre collectif de sa garde n'arrangerait pas les choses. Il lui faudrait arriver auprès de la princesse sans tuer qui que ce soit. Pour ça, il devrait avoir recours à toute sa science du combat à mains nues ; cependant, il emporterait tout de même son épée et sa dague parce qu'on ne savait jamais. Les hommes de Klerus interviendraient peut-être pour tuer « accidentellement » le Pendarnoth avant de le « reconnaître ». Sans nul doute, Klerus ferait exécuter les coupables de la « fâcheuse erreur ». Mais cela n'aurait guère d'importance pour Pendar et pas du tout pour Blade.

Il ramassa la cagoule de Curana. Deux coups de couteau adroits et il eut deux trous pour les yeux. Puis il alla fouiller dans les coffres et choisit la robe la plus discrète, un long vêtement gris. Ainsi masqué et vêtu, le Pendarnoth serait difficile à reconnaître. Et il y avait suffisamment d'hommes et de femmes qui rôdaient déguisés dans les couloirs du palais pour qu'il n'attire guère l'attention. Ceux qui le croiseraient croiraient à une nouvelle liaison amoureuse clandestine.

Prenant son épée et sa dague il se tourna vers Guroth.

— Je vais chez la princesse Harima. J'ai des questions à lui poser.

— Je m'en doutais. Mais je suis certain que ce meurtre est l'œuvre de Klerus.

— Pas moi, Harima est une femme jalouse, comme seule une personne aussi jeune peut être jalouse.

Le capitaine hocha la tête sans conviction.

— Tu as raison, ô Pendarnoth. Mais je ne puis te laisser tuer la princesse. Mon serment, mon honneur et mon âme l'interdisant, déclara-t-il et il porta la main au pommeau de son épée.

— Calme-toi, Guroth, et ne crains rien. Je jure par le Gardien Sacré de Pendar que je ne ferai aucun mal dans son corps à la princesse Harima. Quant à son âme, je la laisserai à la vengeance des dieux si la vengeance s'impose. C'est tout ce que je puis te jurer, Guroth.

Le capitaine comprit qu'il ne pouvait qu'accepter le serment de Blade, ou alors le combattre sur l'heure. Ce qui était hors de question. Il s'inclina avec un soupir. Blade était déjà dehors.

Il marcha rapidement vers les appartements de Harima. Les lampes à huile étaient presque toutes éteintes et les corridors plongés dans l'ombre mais ils n'étaient pas encore déserts. À plusieurs reprises, Blade dut reculer dans des alcôves alors que passaient des serviteurs ou d'autres personnes allant discrètement à leurs affaires. À un moment donné, il tourna un coin et se trouva nez à nez avec deux serviteurs portant une chaise à porteurs fraîchement vernie, mais son déguisement fit son effet. Les deux hommes se contentèrent d'incliner

respectueusement la tête et ne s'arrêtèrent pas.

Il ne tarda pas à arriver en vue de la porte de Harima, mais les deux eunuques armés d'épées montaient la garde comme d'habitude. Dans la demi-obscurité ils semblaient avoir plus de deux mètres de haut. Blade attendit de s'être assuré que l'un d'eux portait un trousseau de clefs. Puis il se débarrassa de sa mante pour avoir plus de liberté de mouvement et se glissa le long du mur.

Dans la pénombre, son approche silencieuse l'amena à mi-chemin de la porte avant que les eunuques l'aperçoivent. Alors qu'ils tournaient la tête vers lui en ouvrant des yeux ronds Blade s'élança les deux poings en avant. Il visa bas pour frapper le premier dans le ventre et quand il se cassa en deux il le cueillit à la mâchoire. Le garde s'écroula sans avoir pu complètement dégainer.

Mais pendant que Blade disposait du premier, le second garde avait tiré son épée du fourreau. Il se précipita en faisant siffler la lame en un arc mortel qui aurait emporté la tête de Blade s'il ne s'était pas vivement baissé ; il continua de se baisser puis il leva les deux poings. Le premier entra carrément en contact avec le coude du bras armé et Blade sentit l'os craquer. L'épée vacilla et s'abaissa. Son autre poing frappa l'homme à la pointe du menton, si vite et si violemment que s'il avait été une lance il aurait transpercé le cerveau. L'eunuque s'affala si lourdement que Blade dut faire un bond pour ne pas être renversé.

Il s'aplatit contre le mur, l'oreille aux aguets. Aucun bruit, aucun mouvement. Rapidement, il décrocha le trousseau de clefs dorées de la ceinture du garde et commença à les essayer sur la serrure ornée de pierreries de la porte d'or et d'ivoire. La troisième tourna.

Blade se glissa à l'intérieur et referma la porte sans bruit. Il se trouvait dans un autre corridor, plus sombre encore que celui qu'il quittait. Mais là les dalles étaient recouvertes d'un épais tapis moelleux et les murs de tapisseries aux tons pastel, un parfum léger flottait dans l'air.

Le tapis étouffant ses pas, Blade avança en rasant le mur. Chaque fois qu'il passait une porte il y collait son oreille, guettant un son révélant une présence. Tout n'était que silence. Apparemment, toute la maison de Harima était couchée à l'exception des gardes de service.

Au moment où il se penchait vers la cinquième porte il entendit quelqu'un saisir la poignée de l'intérieur. Il pivota, s'aplatit contre le mur et retint sa respiration. La porte s'ouvrit et un autre eunuque en livrée apparut.

Blade fut sur lui avant qu'il ait fait deux pas. Sa main se plaqua sur la bouche du serviteur et d'un croc-en-jambe il le fit tomber. L'eunuque regarda Blade avec teneur.

— Où est la chambre de la princesse ? chuchota Blade, d'une voix aussi féroce qu'il le put sans parler haut.

L'homme ouvrit et referma la bouche plusieurs fois et de la sueur l'inonda.

— Où est-ce ?

— Au bout... bout du couloir... Rouge... bijoux... grâce...

Blade fit pression avec les pouces des deux côtés du cou de l'eunuque et le vit perdre connaissance. Le laissant là, il se releva et repartit.

Au fond du corridor une porte émaillée de rouge était ornée d'émeraudes dessinant un faucon. Mais à côté, dans un renfoncement, se tenaient deux eunuques armés.

Blade jura à part lui. Mais il n'avait pas le choix, il lui fallait aussi éliminer ces deux-là. Silencieux comme un tigre traquant sa proie, il s'avança vers eux.

Ces eunuques étaient plus éveillés que ceux de la porte. Ils aperçurent Blade et s'écartèrent d'un bond, leurs épées quittèrent les fourreaux en sifflant et ils se ruèrent à l'assaut.

Les réflexes et l'entraînement de Blade lui évitèrent d'un cheveu d'être coupé en morceaux. Il se laissa tomber par terre, roula sur le côté alors qu'une épée s'abaissait et expédia son pied gauche dans le ventre du premier individu. La ruade lui coupa le souffle et l'envoya contre le mur.

La deuxième lame s'abattait et encore une fois Blade roula sur lui-même et commença à se relever. Mais cette fois il ne fut pas assez rapide et la pointe de l'épée lui entailla l'épaule. Le bras ruisselant de sang, il bondit et visa d'un coup de pied le genou du garde. Mais l'eunuque était vif. Le coup ne fit que le ralentir un instant. De nouveau, l'acier siffla aux oreilles de Blade mais le garde tarda à relever l'épée. Blade passa dessous et expédia un crochet au ventre. Le garde se plia en deux et avant qu'il touche le tapis Blade pivota pour affronter le premier.

L'eunuque était encore debout et cherchait à aspirer assez d'air dans ses poumons pour donner l'alerte. Il avait la bouche grande ouverte pour ce cri quand le poing de Blade s'abattit sur sa tempe. Il s'écroula d'un bloc.

Comme si le bruit de cette chute avait été un signal, la porte s'ouvrit. Dans les ténèbres parfumées un visage apparut, pâle, encadré de cheveux noirs, une silhouette en chemise de nuit blanche diaphane, brodée d'or. La princesse Harima.

Sans réfléchir, Blade entra. Il leva les mains et empoigna les

épaules de la princesse avec une telle force que ses ongles faillirent entamer la peau.

— As-tu tué Curana, princesse ? Je dois le savoir, Harima ! Je dois savoir quelle espèce de gens je dois rejoindre si je veux m'opposer à Klerus. Parle, princesse, si tu tiens à la vie.

Harima le regarda, les yeux terrifiés et immenses, la bouche ouverte pour une supplication muette.

Alors, derrière elle dans l'ombre, une voix claire d'enfant se fit entendre, parlant posément et lentement :

— Lâche ma sœur, Pendarnoth. Elle est innocente de la mort de Curana, sinon innocente de jalousie. C'est tout à ton honneur que tu désires connaître la vérité sur la mort de Curana. Je te la dirai. Mais ma sœur n'a rien à y voir. Cela je le jure sur mon honneur et par tous les dieux de Pendar et les esprits de ceux qui y ont régné avant moi.

Blade leva les yeux et regarda par-dessus l'épaule d'Harima. Dans la pénombre, un couteau levé dans la main gauche, se tenait le roi Nefus.

CHAPITRE XII

La vue d'un roi de onze ans avec un couteau dans sa petite main et prêt à défendre sa sœur fit à Blade l'effet d'une douche froide. Il s'aperçut qu'il avait été bien près de perdre le contrôle de lui-même. Il était venu dans l'intention d'être froid et calme avec Harima mais la longue marche dans l'obscurité et les combats contre les gardes avaient mis ses nerfs à vif et ranimé sa rage.

Il respira profondément et répondit sur un ton calme :

— Je te crois pour le moment parce que je le dois, sire. Mais j'ai encore besoin d'être persuadé. La confiance doit régner entre nous si nous voulons projeter une action contre Klerus.

Le roi soupira et pendant un instant Blade crut voir briller des larmes dans ses yeux. Puis l'enfant murmura d'une voix frémissante :

— Alors tu consens à nous aider à combattre Klerus ? Tu le veux *vraiment* ?

Si une seconde tête avait soudain poussé à Nefus Blade n'aurait pas été plus surpris. Il mit un moment à se ressaisir.

— J'avais entendu dire que tu ne désirais pas t'opposer au Grand Conseiller Klerus, ô roi. On raconte que... j'espère que tu ne seras pas offensé si je parle franchement.

— Je le serai si tu ne me parles pas franchement, Pendarnoth. Dis ce que tu veux dire.

— J'ai entendu dire que tu honores Klerus parce qu'à la mort de ton père il est devenu un père pour toi. Que tu es aveugle à ses défauts et à son désir de trahir Pendar au bénéfice de Lanyr. Et que ta sœur et toi êtes à couteaux tirés à cause de cela. Elle n'aime pas du tout Klerus.

Le roi perdit toute dignité et s'esclaffa, et Harima avec lui. Ils rirent jusqu'à ce que cette hilarité gagne aussi Blade, puis tous les trois jusqu'à ne plus pouvoir, respirer. Cet intermède chassa les derniers vestiges de colère et de méfiance de Blade. Il était certain maintenant que Nefus disait la vérité sur Klerus comme sur le meurtre de Curana.

Enfin le jeune roi essuya ses larmes de rire et dit en souriant :

— Je suis heureux d'apprendre que l'on t'a raconté tout cela. C'est la preuve que la comédie que nous jouons depuis deux ans, ma sœur et moi, est convaincante. As-tu appris cela d'un des ennemis de Klerus ?

Blade acquiesça et donna quelques brèves explications. Nefus sourit encore.

— La comédie a bien réussi, puisque même ceux qui haïssent Klerus et les Lanyriens s'inquiètent à mon sujet. Eh bien, tu pourras dire à Guroth que ma sœur et moi l'honorons pour sa loyauté. Nous veillerons à ce qu'il soit un jour récompensé comme il convient.

— Cela le rendra très heureux, sire, mais avant de pouvoir le récompenser tu dois d'abord conserver ton trône.

Harima soupira :

— Pendarnoth, nous avons beaucoup réfléchi à cela. Mais Klerus est le roi, en tout sauf en nom, grâce à son pouvoir au Conseil des Régents. Rien de ce que nous avons imaginé ne sera accepté par le Conseil.

— Je le crois aisément, princesse. Mais, avant, vous n'aviez pas de Pendarnoth, encore moins un Pendarnoth qui soit de votre côté. Je crois entrevoir un moyen grâce auquel ma position pourra vous aider. Elle pourra peut-être même vous donner la victoire.

— Pendarnoth, si tu nous permets de vaincre Klerus et les Lanyriens, tu mériteras un nouveau nom. On t'appellera Pendastrin, le *Sauveur* des Pendariens.

— Nous nous inquiéterons des Lanyriens plus tard. Tu as une bonne armée et elle suffira sans doute à repousser l'envahisseur. Là aussi je pourrai t'aider. Mais avant tout nous devons nous occuper de Klerus.

En quelques mots, Blade exposa son plan. Il serait approprié que le Pendarnoth ait une garde personnelle importante, n'est-ce pas ? D'autant plus qu'il allait bientôt suivre l'armée. Les prêtres seraient sûrement d'accord si on le leur demandait... et il fallait le leur demander, en secret bien sûr.

Ainsi, Nefus pourrait proposer au Conseil l'organisation d'une telle garde. Si la proposition avait l'accord des prêtres, même Klerus n'oserait s'y opposer.

Ensuite, Nefus nommerait Guroth Grand Capitaine de la garde du Pendarnoth. Guroth avait une longue liste d'officiers et d'hommes loyaux au roi et à Pendar. Sans aucun doute, le roi et Harima avaient aussi la leur ? Tous deux acquiescèrent. Ces hommes et officiers loyaux seraient tous rassemblés dans la garde du Pendarnoth. Cela créerait un solide bataillon de soldats fidèles et sûrs, et il serait

d'autant plus fort qu'il serait placé sous l'autorité du Pendarnoth en personne puisqu'il était sacrilège de combattre le Pendarnoth.

— Et ensuite ? demanda Nefus.

Blade respira profondément. Si Nefus renâclait à la proposition suivante, tout serait à recommencer.

— Ensuite nous devons arrêter Klerus, fouiller ses papiers et interroger ses serviteurs pour avoir la preuve de sa trahison, et l'exécuter.

Pour une fois Blade ne traitait pas l'enfant-roi en adulte. Il lui parlait comme un oncle donnant un avertissement à son neveu préféré. Il espérait que cela marcherait, ou tout au moins que Nefus ne s'en vexerait pas. Apparemment, non. Peut-être était-il habitué à ce que le Grand Conseiller s'adresse à lui sur ce ton. Il fronçait les sourcils, mais sans irritation. Il semblait essayer de résoudre un problème difficile et nouveau pour lui. Enfin, il soupira et murmura :

— Je ne veux pas faire une chose pareille. Il y a du vrai dans ce que l'on raconte sur Klerus et moi. Il a été bon pour moi quand mon père est mort et que je suis devenu roi. C'était un moment terrible à passer.

— Je l'imagine aisément, sire. Mais Klerus le faisait simplement pour accroître son propre pouvoir et son influence.

— Comment peux-tu le savoir, Pendarnoth ? rétorqua sèchement Nefus.

Blade comprit que dans sa hâte à persuader le roi il était allé un peu trop loin.

— Je te demande pardon, tu as raison. Je ne sais pas comment était Klerus il y a des années. Mais je sais ce qu'il est maintenant. Et toi aussi.

— Oui. Et je sais que nous devons faire ce que tu suggères. À présent, je dois retourner dans mes appartements avant qu'on me découvre ici. Comment es-tu entré chez ma sœur, Pendarnoth ?

Blade expliqua comment il avait disposé des gardes et vit la figure de Nefus s'assombrir.

— Je vais envoyer quelques-uns de mes propres eunuques pour emporter les gardes que tu as attaqués. Même si quelqu'un a découvert les corps, s'ils ont disparu lorsque Klerus arrivera il ne pourra rien prouver. Il aura des soupçons, mais il en a déjà. Seulement, tu ne devras plus frapper les gardes de ma sœur. Il y a un passage secret qu'elle te montrera.

Nefus joignit respectueusement les mains devant Blade qui s'inclina. Puis le roi se haussa sur la pointe des pieds pour embrasser

la joue de sa sœur et disparut derrière une portière.

Blade se tourna vers la princesse et la vit toute tremblante, comme si elle avait froid.

— Princesse, qu’as-tu ?

— Rien, dit-elle en riant. Simplement je suis si... si heureuse ! Peux-tu imaginer ce que cela a été, pendant si longtemps, seuls, sans défense, attendant que Klerus frappe, en sachant qu’il frapperait à son heure. Nous nous sentions si seuls !

— Je m’en doute, murmura Blade mais il n’écoutait pas vraiment.

Harima lui paraissait au bord de la crise de nerfs malgré les efforts visibles qu’elle faisait pour se maîtriser. Soudain, avant qu’il puisse esquisser un geste, elle se jeta à son cou. Ses lèvres se haussèrent vers la bouche de Blade, avec une avidité désespérée, sa langue se darda. Un sourd-muet aveugle aurait senti la passion brûlante dans le corps d’Harima. Blade n’était rien de tout cela mais un homme sain et vigoureux aux appétits puissants et sans beaucoup d’inhibitions.

Il sentit son propre corps réagir quand elle se colla contre lui, son cœur battre et sa respiration s’accélérer. Ses mains remontèrent jusqu’à sa nuque et se glissèrent sous les cheveux soyeux. Elle laissa échapper un faible gémissement.

Soudain elle se dégagea et recula de deux pas, toujours aussi tremblante, le visage pâle et les yeux baissés.

— Pendarnoth, je... je... je suis vierge, je... tu...

Des larmes brillèrent au bord de ses cils. Blade comprit. Elle était vierge et tout en le désirant follement, elle était terrifiée... en fait, elle avait peur de sa propre passion. Il se dit qu’il devrait être très prévenant avec elle, très tendre, ou alors la repousser. La deuxième solution risquait d’aigrir leurs rapports, des rapports qu’il entendait consolider.

Il s’avança et prit de la main gauche le petit menton pointu d’Harima tout en dénouant de la droite les cordons de soie fermant sa robe à la gorge. Elle voûta les épaules et croisa les mains sur sa poitrine pour empêcher le vêtement de glisser jusqu’au sol.

Blade s’agenouilla devant elle en laissant glisser doucement ses mains le long de son dos. Elle frémit encore mais la peur et la tension semblaient l’abandonner. Quand il caressa sous la robe les rondeurs fermes et lisses de ses fesses, il l’entendit encore gémir. Lentement elle se pencha et posa sa joue contre la tête de Blade, puis elle laissa retomber ses mains de sa poitrine et serra la tête de Blade contre ses seins.

Il les sentit sous le tissu diaphane, de petits cônes admirablement

proportionnés mais pas encore épanouis. Il devinait que les mamelons étaient grands et il était certain qu'ils durcissaient contre sa joue.

Avec douceur, il prit les mains de la princesse et les lui écarta. Quand elle se redressa, la robe de nuit glissa de ses épaules. Cette fois elle ne fit rien pour se recouvrir mais resta les bras écartés, les yeux fixés sur ceux de Blade. Elle semblait attendre d'y lire ce qu'il pensait d'elle.

La pénombre de la chambre adoucissait ce que le corps nu de Harima pouvait avoir d'anguleux. Un cou gracile, des épaules rondes, des seins tels que Blade les avait imaginés avec de grands mamelons sombres bien dressés. Une taille menue et un ventre légèrement bombé, une toison bleu-noir entre les cuisses fuselées. Un corps presque androgyne mais merveilleux.

Rapidement, Blade se dépouilla de ses vêtements et se présenta devant elle dans toute sa nudité. Elle baissa inévitablement les yeux sur son membre puissant et il vit que sa taille la faisait encore frémir.

— Tu... tu es énorme, Pendarnoth. Es-tu... ?

— Non, je ne suis pas comme dix hommes, répondit Blade en riant. Je suis un homme et je fais ce que font les hommes. Mais j'en sais assez... Allonge-toi, Harima. Et n'aie pas peur. Tu n'as pas à avoir peur. Il n'y a rien à craindre.

Il lui parlait doucement, d'une voix apaisante, caressante, s'adressant à la fois à la femme et à l'enfant qu'elle était encore.

D'un mouvement gracieux elle se laissa tomber sur l'épais tapis et il s'étendit à côté d'elle, il l'attira contre lui. Au début il se contenta de la caresser, légèrement ici, d'une main un peu plus appuyée là. Il s'attarda longuement sur les seins et plus longtemps encore sur le pubis et sa caresse devint plus précise. Il l'entendit geindre et haleter, il la vit fermer les yeux. Alors il se souleva doucement et se coucha sur elle. Elle n'avait pas menti et quand il la pénétra elle poussa un cri de douleur. Au début, il se garda d'entrer trop profondément, car il lui avait promis d'être doux. Il attendit qu'elle remonte ses jambes d'elle-même pour les lui nouer autour des reins avant de pousser avec force. Même alors il régla sa cadence, il se maîtrisa et se retint jusqu'aux limites de l'endurance. Enfin, son rythme s'accéléra, ses coups de reins devinrent plus frénétiques et il se laissa aller.

Il ne l'avait pas amenée aux sommets de l'extase, cette fois, mais cela ne le gênait pas. Avec les vierges, ce n'était pas toujours possible. Mais elle souriait tandis que d'une main languissante elle se servait de sa chemise de nuit pour essuyer son corps en sueur. C'était un sourire de découverte triomphante. Blade ne fut donc pas du tout surpris quand au bout de quelques minutes elle tendit les mains vers lui. Elle

les referma autour de son organe, à présent épuisé et flasque mais pas pour longtemps. Elle avait des doigts caressants, délicats et étonnamment adroits. Bientôt il fut de nouveau plus que prêt.

Cette fois elle l'accueillit en elle avec joie et passion. Ce ne fut pas facile de l'amener à l'orgasme, non seulement une fois mais en rapide succession. Ses cris, alors que les spasmes arquaient son corps, étaient si forts que Blade eut peur qu'on les entende. Mais personne ne vint. Personne ne les dérangerait tandis qu'ils gisaient inertes, à demi épuisés l'un à côté de l'autre jusqu'à ce que le désir les ranime une troisième fois. Deux heures s'écoulèrent ainsi avant que Harima montre à Blade la porte du passage secret. Elle lui expliqua le chemin, l'embrassa à pleine bouche et disparut comme une ombre.

Blade ne se rappela jamais très bien comment il avait suivi le dédale de souterrains puis les corridors pour regagner ses appartements.

Il se réveilla à la lumière du matin et vit Guroth penché sur lui. Le capitaine avait une expression si sombre que Blade fut immédiatement en alerte.

— Qu'y a-t-il, Guroth ?

— Nous avons reçu des nouvelles de la frontière, ô Pendarnoth. Pendant la nuit, pendant que tu étais avec la princesse Harima.

— Et alors ?

— L'armée lanyrienne est en marche. Elle a franchi la frontière il y a six jours.

CHAPITRE XIII

Trois semaines plus tard, Blade, à cheval, contemplait des cavaliers rojags grouillant autour d'une ville pendarienne en feu. Il ne montait pas le Destrier Doré car cet animal était trop sacré pour risquer sa vie dans une bataille, mais un grand étalon gris des écuries royales, cadeau personnel du roi Nefus. Ce cheval était beaucoup plus grand que la moyenne des chevaux pendariens et par conséquent fort capable de supporter les cent kilos de Blade. Le Destrier Doré avait regagné les écuries royales où sans aucun doute il se prélassait dans le luxe.

Blade regrettait presque de ne pas y être aussi. Il avait été furieusement occupé ces dernières semaines, travaillant jour et nuit pour entraîner les soldats de la garde du Pendarnoth. Ce n'était pas une tâche aisée car il devait en même temps retrouver sa propre adresse d'archer monté. Sans l'aide constante et loyale de Guroth ce travail aurait été impossible. Le nouveau Grand Capitaine de la garde était aussi excellent instructeur que bon combattant. Il put instruire Blade en même temps que la garde. Et il était tellement aimé de ses hommes que Blade n'eut aucune inquiétude à les laisser entre ses mains quand il partit lui-même à la guerre. Il n'emmenait avec lui qu'un petit peloton car le plan ne prévoyait pas qu'il participe tout de suite à de grands combats.

Cependant, maintenant que ses alliés lanyriens étaient en marche, Klerus s'activait aussi vite qu'il l'osait. Les armées pendariennes avaient reçu l'ordre de se replier devant les envahisseurs. Un général qui avait livré bataille de sa propre initiative, et écrasé une petite force lanyrienne, avait été assassiné. Cela avait provoqué beaucoup de murmures dans la troupe. Mais les protestataires les plus véhéments avaient subi le même sort que le général agressif. Après cela, ce fut le silence dans les rangs, bien que tous les jours l'horizon de l'ouest fut obscurci par les incendies des fermes et des villages de Pendar.

Et Klerus recrutait sa propre garde. Comme Blade avait eu la bénédiction des prêtres ainsi que le soutien du roi pour former la sienne, Klerus n'avait pu s'y opposer ouvertement. Mais, secrètement, il rassemblait une force bien à lui. Elle était déjà si importante que

toute tentative pour arrêter le Grand Conseiller provoquerait une bataille rangée. Bientôt Klerus aurait assez d'hommes sous ses ordres pour monter un coup d'État militaire, s'il ne pouvait prendre le pouvoir autrement. Un si fort contingent de l'armée pendarienne était maintenant sur le terrain pour observer l'avance des Lanyriens qu'il serait facile de s'emparer du palais et même de Vilesh.

Heureusement Guroth et la plus grande partie de la garde du Pendarnoth étaient retournés dans la capitale. Ils feraient tout au monde pour combattre Klerus. Blade pouvait donc cesser de s'inquiéter et concentrer son attention sur l'étude des Lanyriens.

Il n'avait pas encore assez vu de la puissante infanterie de Lanyr pour savoir si ces soldats étaient aussi vaillants qu'on le disait. Mais il avait vu bien trop de cavaliers rojags en éclaireurs et maraudant en avant-garde. Apparemment, les Rojags avaient envoyé tous les hommes qu'ils pouvaient hisser sur un cheval. Ils espéraient sans aucun doute que leur alliance avec les Lanyriens leur rapporterait des terres et des esclaves de Pendar. À présent certains avaient même des arcs, mais, à cheval, ils ne savaient pas encore très bien s'en servir. Cependant ils fournissaient à Lanyr une solide force d'éclaireurs, aussi rapides que les Pendariens, qui pillaient, incendiaient et massacraient. Blade avait vu un village après le passage des Rojags et il en avait encore la nausée.

Blade s'entendit héler et se retourna. L'officier commandant le détachement de cinquante cavaliers qui l'accompagnait arrivait au trot.

— Salut, ô Pendarnoth, dit-il en s'inclinant sur sa selle. Je crois que nous pouvons attaquer ces bougres de Rojags et sauver peut-être le village. J'ai là cinquante hommes et tu en as vingt de ta propre garde. Les Rojags sont moitié moins nombreux, à ce qu'il me semble.

Blade se retourna vers le village et fut d'accord avec l'officier. Il ne pouvait pas compter avec précision cette masse mouvante mais à première vue il ne semblait guère y avoir plus de vingt-cinq hommes. Le Pendarnoth ne devait pas s'engager dans de violents combats mais ce ne serait là qu'une escarmouche. Et la victoire éviterait à un village au moins de finir en décombres fumants, sa population torturée gisant hideusement dans les rues.

— Très bien, dit-il. Nous allons attaquer. Tu donneras les ordres. Je ne commanderai que ma garde.

Blade estimait qu'il ne comprenait pas encore assez bien la stratégie pendarienne pour retirer le commandement à un officier qui la connaissait depuis vingt ans.

L'officier retourna auprès de ses hommes et leur cria des ordres.

Blade rassembla sa garde et lui exposa le plan. Il fut récompensé par des cris de joie sauvage. Ses soldats étaient les plus endurcis de toute l'armée de Pendar, impatients de se lancer dans un combat qu'on leur refusait depuis une semaine. Ils auraient suivi Blade n'importe où, même s'il n'avait pas été le Pendarnoth.

Blade tourna son cheval vers le village et attendit la sonnerie de trompe donnant le signal de la charge. Elle vint, stridente, retentissante, portant sur la plaine jusqu'aux oreilles des Rojags. Blade vit plusieurs de leurs cavaliers s'arrêter net et il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval. L'étalon bondit en hennissant. Derrière Blade galopait la garde et plus loin sur la gauche un nuage de poussière s'élevait au-dessus du détachement de cavalerie. Les arcs étaient déjà bandés et Blade vit les pointes des flèches scintiller au soleil quand les archers décochèrent la première volée.

Les soixante-dix cavaliers pendariens étaient maintenant lancés au grand galop. Le martèlement des sabots tonnait aux oreilles de Blade et la poussière soulevée le faisait tousser. À travers le tourbillon jaunâtre il distingua les Rojags à pied qui couraient vers leurs chevaux. Certains galopaient déjà vers l'autre extrémité du village, d'autres, percés de flèches, gisaient morts ou blessés dans les rues.

Blade poussa sa monture vers la gauche, vers le centre de la cavalerie pendarienne montant en ligne. Le flanc d'une attaque n'était pas la place du Pendarnoth. Il vit les maisons du village barricadées et se demanda si les habitants avaient réussi à se retrancher chez eux. Une flèche rojag passa dans son champ de vision et assez près pour qu'il l'entende siffler. Il se dit que le moment était venu de tirer lui-même maintenant que la portée s'était réduite.

Le temps qu'il assujettisse une flèche à son arc, la charge pendarienne était déjà presque dans le village. Blade visa un homme qui mettait le pied à l'étrier dans une rue sur sa droite. Il le manqua mais la flèche frappa le cheval qui partit au galop, laissant l'homme à pied courir derrière lui en agitant les bras. Les Pendariens étaient maintenant entre les maisons, et avec des murs de chaque côté, il n'y avait plus assez de place pour se servir des arcs. Blade dégaina son épée. Levant les yeux vers les collines au-delà du village, il aperçut les petits panaches de poussière soulevés par les chevaux des Rojags fuyant pêle-mêle, Blade piqua des deux et galopa vers l'extrémité de la rue.

Au même instant, de nouvelles sonneries retentirent dans tout le village. Ce n'était pas le bruit strident des trompes pendariennes mais un son de trompette plus grave, plus mélodieux. Surpris, le cheval de Blade se cabra. Avant qu'il ait le temps de le maîtriser, toutes les portes de chaque maison s'ouvrirent à la volée. Les trompettes graves

sonnèrent à nouveau. Alors des soldats lanyriens se ruèrent en courant hors de toutes les maisons, l'épée brandie et le bouclier levé.

L'infanterie lanyrienne était entraînée à la perfection. En quelques secondes Blade se remit de sa stupéfaction mais ne fut pas assez rapide. Durant ces quelques instants, les Lanyriens avaient bloqué les deux extrémités de la rue avec une double rangée de soldats qu'ils renforçaient encore. De tous côtés, Blade ne voyait que les armes et les armures lanyriennes brillant au soleil.

Il savait que seul un cheval ailé pourrait lui faire franchir ces lignes de fantassins farouches. Mais s'il recevait des renforts... si les Pendariens chargeaient par derrière... Il éleva la voix et hurla :

— À moi ! Je suis cerné dans la rue principale ! Chargez sur l'arrière !

Ses cris inquiétèrent au moins les Lanyriens. Il vit la formation s'animer. De chaque côté, la rangée de derrière fit demi-tour. Elle se hérissa de lances à pointes de fer qui s'abaissèrent pour accueillir une éventuelle charge pendarienne. Mais l'appel de Blade ne provoqua aucune réaction ; aucun cri, même, ne lui répondit.

Il fut pris d'un désagréable soupçon. L'attaque du village avait-elle été conçue pour le faire tomber dans un piège lanyrien ? Les fantassins avaient manifestement attendu dans les maisons pour sortir ainsi au premier signal. Oui, un piège, sans aucun doute. Pour lui seul, probablement. Il leva les yeux vers les pentes des collines et ses soupçons devinrent une certitude.

Tout le détachement pendarien escaladait la côte au grand galop en hurlant, en brandissant des épées et des lances, chargeant follement à la poursuite des Rojags en fuite. Ces derniers avaient presque disparu au sommet de la colline mais les Pendariens ne ralentissaient pas l'allure. Même ceux qui avaient été dans le village et auraient dû répondre à l'appel de Blade, s'éloignaient à bride abattue.

Il se retourna pour voir s'il y aurait une issue de l'autre côté. Les Lanyriens s'y massaient tout aussi nombreux, tout aussi prêts. Mais derrière eux Blade aperçut une demi-douzaine de Pendariens qu'il reconnut comme des soldats de sa garde. Il se remit à hurler :

— Holà ! La garde ! À moi, à moi !

Son cri fut entendu. Les gardes tournèrent bride et formèrent un grand arc de cercle en assujettissant des flèches à leurs arcs. Les Lanyriens, cependant, baissèrent promptement la tête et levèrent leurs boucliers pour se couvrir d'un toit de cuir massif. Avec de simples flèches une poignée de Pendariens ne pouvait rien contre les flancs bien protégés des fantassins : il fallait charger.

Trois volées de flèches sifflèrent et frappèrent le toit de boucliers

avant que les Pendariens voient ce que Blade avait déjà vu. Ils n'avaient pas de trompe, mais Blade entendit le chef du peloton lancer des ordres et ses hommes se mettre en ligne. Il fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il soit tout juste hors de portée des épées lanyriennes à l'autre bout de la rue. Il avait besoin de place pour prendre le plus d'élan possible, et il était prêt à parier que les Lanyriens avaient l'ordre de le prendre vivant. S'ils l'avaient voulu mort, ils auraient déjà pu lui planter vingt lances dans le corps, depuis cinq minutes.

Les Pendariens étaient maintenant en ligne. Blade vit les chevaux piaffer et gratter le sol tandis que la surexcitation des cavaliers se communiquait aux montures. Enfin le sous-officier glapit un seul mot et tous les six s'élancèrent en avant. Au même instant, Blade éperonna son cheval et fonça tout droit sur les Lanyriens.

La manœuvre faillit réussir. Blade vit la rangée de lances vaciller un instant mais elle s'affermit très vite. Les fantassins du premier rang mirent un genou en terre en tenant toujours leur lance à l'horizontale. Ceux du second rang abaissèrent leurs boucliers, ramenèrent le bras droit en arrière et projetèrent leurs lances par-dessus les têtes des premiers. Au moment même où les armes d'hast frappaient les Pendariens qui chargeaient, Blade se rua sur l'autre flanc.

Si les soldats du premier rang avaient mis une seconde de plus à relever leurs lances, Blade aurait enfoncé leur rang sans protection. Mais les pointes de métal étincelantes se redressèrent. Blade scia fébrilement la bouche de son cheval, chercha à le ralentir, à tourner bride. Mais il allait trop vite. Toujours au galop, l'étalon s'empala sur une demi-douzaine de pointes.

Malgré tout, le choc faillit rompre la ligne lanyrienne. La moitié des fantassins faisant face à Blade tombèrent comme des quilles, casques et boucliers volant dans toutes les directions. Quelques-uns même du deuxième rang partirent à la renverse. Mais le cheval de Blade s'abattit aussi, mort avant de toucher le sol, perdant son sang par de multiples blessures.

Blade réussit à vider les étriers à temps et à retomber sur ses pieds, l'épée au poing. Il savait que sa seule chance était de plonger tout droit parmi les Lanyriens. Il pensait qu'il pourrait peut-être se tailler un passage dans leurs rangs avant qu'ils soient remis de leur choc. Il chargea.

Bondissant dans la brèche que son étalon avait pratiquée, il frappa rageusement en faisant décrire à son arme des moulinets furieux. Mais ses coups rebondissaient en tintant sur les casques, les armures et les boucliers. Il dut faire un bond en arrière pour éviter des fers de lances et des coups d'épée. Les Lanyriens étaient armés d'un glaive court qui les rendait redoutables quand ils frappaient d'estoc, mortels dans un

espace aussi restreint.

Blade repartit à la charge et, cette fois, un de ses revers fut détourné par le sommet d'un bouclier, droit sur la gorge d'un ennemi. Blade arracha le glaive de sa main inerte et s'en servit de la main gauche pour l'enfoncer dans la cuisse d'un deuxième. Il fonça dans cette nouvelle brèche en cinglant du glaive et de l'épée. Deux hommes s'abattirent devant lui, un troisième sur la gauche mais de tous côtés les Lanyriens se pressaient. Il ne pouvait pas se défendre partout, même avec deux armes, et se dit que s'il ne se dégageait pas, tôt ou tard, une de leurs lames allait le transpercer. Qu'ils aient ou non l'intention ou l'ordre de le faire prisonnier, dans une telle mêlée tout était possible.

Il rompit de nouveau. Au même instant un homme dont la cuirasse d'acier était damasquinée d'argent s'avança à découvert.

— Holà, Pendarnoth !

Blade fronça les sourcils. Ainsi, on l'avait reconnu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? riposta-t-il.

L'officier éclata de rire.

— Ne fais pas l'innocent, l'ami. Tu es bien l'homme salué par ces sales Pendariens comme leur Père, le Pendarnoth. Si nous n'étions pas sûrs que tu es le Pendarnoth tu serais déjà mort. Le général Ornilan a donné aux hommes des ordres stricts pour te capturer vif. Mais il n'a pas dit à quel point tu devais rester vif. Je te conseille de te rendre maintenant. La plupart de tes hommes t'ont quitté et nous avons tué ceux qui restaient.

Il se retourna en tendant le bras et Blade vit ses six gardes gisant au sol, transpercés par des lances. Et cinq de leurs chevaux aussi.

— Alors ? aboya l'officier lanyrien.

Blade réfléchit à toute vitesse. Il ignorait pour quelle raison les Lanyriens le voulaient en vie. Mais puisque cela semblait être le cas, il se dit qu'il ferait mieux de se laisser prendre plutôt que de continuer à combattre alors qu'il était écrasé par le nombre. S'il capitulait sans avoir été blessé, il aurait de meilleures chances d'évasion.

— Très bien, dit-il. Je me rends.

L'officier lanyrien sourit largement et ses hommes se précipitèrent pour entourer leur prisonnier.

CHAPITRE XIV

Le général Ornilan était un spécimen assez grand et mastoc d'un peuple plutôt petit. Sa cuirasse et son casque étaient non seulement plaqués d'or mais incrustés de pierreries tout comme le pommeau de son épée. Il portait une cape rouge sombre et un panache rouge. Tout cela tournoyait et s'agitait alors qu'il marchait de long en large dans son quartier général ; sans quitter Blade des yeux, lequel, désarmé mais pas ligoté, était assis sur un tabouret au milieu de la pièce.

Blade aussi observait attentivement le général. Tout ce qu'il pourrait apprendre ou deviner sur Ornilan serait sûrement utile plus tard. Il savait cela depuis ses débuts d'agent secret et ne l'avait jamais oublié. Plus de dix fois, cette étude avait fait toute la différence entre la réussite et l'échec et lui avait sauvé la vie quatre fois. Il ne quittait donc pas Ornilan des yeux et gravait dans son esprit tous les mots qu'il prononçait, tous les gestes qu'il faisait.

Finalement Ornilan s'arrêta devant Blade et le regarda fixement.

— Tu es un homme de raison, dit-il. Et tu n'es pas un de ces sales sauvages de Pendar, il n'y a qu'à te regarder pour le savoir. Alors qu'espères-tu gagner en leur conservant ta loyauté ?

Blade s'efforça de formuler une réponse conforme à l'image qu'il présentait. Il voulait faire croire au Lanyrien qu'il était réellement un aventurier cynique qui jouait le rôle du Pendarnoth pour son compte personnel. Il voulait donner l'impression d'un homme que l'on pourrait acheter mais qui avait une assez haute opinion de lui-même pour fixer un prix élevé. Ainsi, il pourrait faire durer le marchandage suffisamment longtemps, ce qui lui permettrait d'en savoir beaucoup plus long sur les Lanyriens et finalement se gagner le plus de liberté possible. Ensuite, il ne s'agirait plus que d'user de cette liberté pour s'évader, voilà tout. Tout ? C'était déjà bien assez.

Il haussa les épaules.

— Tu ne m'as pas convaincu que j'aurais beaucoup à gagner en renonçant à cette loyauté aux Pendariens.

Il s'interrompit, attendant qu'Ornilan riposte quelque chose comme « À part ta vie », mais le général garda le silence. Ce n'était

pas un homme à menacer en vain. Il répondit simplement :

— Tu n'aurais pas beaucoup à gagner en te joignant à nous comme un guerrier de plus, je te l'accorde. Nous, avons déjà bien assez de soldats auxiliaires, avec les Rojags et les mercenaires. Et même sans eux, nous pourrions quand même gagner. Nos soldats sont les meilleurs du monde.

Le général ne fanfaronnait pas ; il énonçait simplement une vérité. Blade voulut volontiers reconnaître que les Lanyriens étaient excellents, sinon les meilleurs. Ornilan apprécia le compliment avec un sourire radieux.

— Je disais que tu étais un homme de raison. Penses-tu réellement que la racaille pendarienne puisse résister à notre infanterie ?

Les Pendariens l'avaient déjà fait et ils étaient capables de recommencer mais ce n'était pas la chose à dire.

— Ils peuvent certainement opposer un long combat entêté. Et ils seront aussi fermes que les rochers de leurs montagnes contre un envahisseur étranger qui veut s'emparer de leurs terres. Je suis resté parmi eux plus longtemps qu'aucun Lanyrien et je connais bien mieux que toi leur façon de penser.

Une déclaration catégorique et absolument vraie, destinée à rappeler à Ornilan que Blade était une très précieuse source d'information.

Le général comprit l'allusion et mordit à l'hameçon. Ce n'était pas un bon négociateur. Il était bien trop avide de gagner Blade à sa cause et avait tendance à négliger le prix qu'il devrait payer. Dans cette campagne, sa réputation était en jeu, le Pendarnoth lui paraissait indispensable et il n'était donc pas surprenant qu'il tende les deux mains pour saisir une occasion d'obtenir le soutien de Blade.

— Pour ce qui est du courage des Pendariens, tu as raison. Ils ne sont peut-être pas aussi disciplinés que nous mais ils ont de la bravoure et ils se défendront avec acharnement. Tu dois savoir ce qui arrive à ceux qui résistent aux efforts que fait l'Empire pour les amener sous sa juste domination. Tu peux épargner au peuple de Pendar une guerre et une mort inutiles.

Le général tenait compte de ce que Blade pût être sincèrement loyal aux Pendariens. Il faisait miroiter la possibilité de les sauver sans les trahir. Blade eut du mal à ne pas sourire et répliqua gravement :

— Tout cela est fort agréable à entendre. Les Lanyriens sont aussi habiles à tisser de beaux discours qu'à se battre. Mais tu ne m'as pas dit ce que tu voudrais me voir faire. Il serait peut-être temps d'en parler.

À voir l'expression qui illumina la figure d'Ornilan, il comprit qu'il

avait frappé juste, au bon moment. Jamais le général ne serait un bon joueur de poker. Son visage révélait tous ses sentiments et à chaque partie, il perdrait sa chemise.

— Réfléchis, dit le Lanyrien. Tu es le Pendarnoth, le Père des Pendariens, celui qui monte le Destrier Doré, qui incarne et réalise le plus vieux et le plus grand mythe d'un peuple stupide et superstitieux. Tu détiens parmi eux un pouvoir immense. Qu'arriverait-il si tu retournais à Vilesh et proclamais que tu viens d'avoir une vision ?

— Tout dépendrait du genre de vision que je dirais avoir eue. Que suggères-tu ? demanda Blade en réussissant un bel équilibre entre le scepticisme et la curiosité.

— Eh bien, disons... une vision montrant que les Lanyriens viennent en amis et que les Pendariens auraient tort de leur résister ?

Le mépris, dans le rire de Blade, n'eut pas besoin d'être feint.

— Parles-tu sérieusement, général Ornilan ? Moi qui te prenais pour un homme intelligent ! Après avoir dit une chose pareille, ce serait miracle si je vivais deux jours de plus. Les Pendariens sont résolus à vous combattre, qu'ils aient ou non l'espoir de gagner. Et ils croient en leur victoire possible... Oui, tu peux rire. Je sais ce que vous pensez à Lanyr. Mais ça n'y change rien. Ce qui compte, c'est ce que pensent les Pendariens. Et ils sont certains de pouvoir gagner.

Blade se leva et se mit à son tour à arpenter la salle. Il essayait de paraître tendu, soucieux et sincère en même temps.

— Tant qu'ils seront certains de pouvoir gagner, ils poursuivront le combat. Et il serait dangereux pour quiconque, même le Pendarnoth, d'essayer de les persuader de ne pas se battre. Je n'ai pas vécu aussi longtemps en me lançant tête baissée dans des situations dangereuses, du moins pas sans espoir de récompense.

Au mot de « récompense » la figure d'Ornilan s'épanouit et devint presque lumineuse, à croire que Blade venait de lui offrir une tonne d'or de Pendar. Il croisa ses mains derrière son dos et les serra fortement comme s'il tentait de maîtriser son ravissement.

— Nous pouvons offrir une récompense. Nous pouvons certainement offrir une récompense assez importante pour intéresser n'importe qui. Nous...

— Je veux des termes spécifiques, interrompit sèchement Blade. Pas de belles paroles. Elles scintillent peut-être comme l'or des Pendariens mais elles ne valent pas plus que de la roche ordinaire.

Blade se demanda alors s'il n'était pas allé trop loin. Ornilan pâlit, puis rougit. Il répondit sur un ton grinçant :

— Tu te places bien haut, pour un aventurier mon ami. Cela

n'améliorera pas tes chances auprès des Lanyriens, permets-moi de te le dire.

— Dis-moi quelque chose que je ne sache pas déjà. Dis-moi pourquoi je devrais risquer ma chance avec les Pendariens en acceptant tes propositions. Et dis-moi un peu ce que les Lanyriens me feront que les Pendariens ne me feraient pas s'ils soupçonnent ma déloyauté.

Ornilan n'était pas trop en colère pour ne pas reconnaître le bon sens de ces paroles. Sa figure reprit sa couleur normale.

— Je vois ce que tu veux dire. Très bien, je serai précis. Quand nous aurons conquis Pendar, tu seras le second vice-roi. Tu pourras disposer librement des femmes et de l'or de Pendar, tu auras un palais à toi, le commandement de l'armée pendarienne et peut-être même des troupes lanyriennes... un pouvoir et une richesse dépassant ceux de nombreux rois.

— Qui sera le premier vice-roi ? Je dois pouvoir travailler avec lui. Autrement mon lit doré de Pendar pourrait bien être un matelas de clous.

Ornilan sourit ironiquement.

— Se peut-il que tu sois resté si longtemps au palais de Vilesh sans savoir cela ? Le Grand Conseiller Klerus est notre homme, corps et âme... du moins pour le moment.

Ornilan ne voulait pas formuler une pensée que Blade devinait aisément. Klerus serait un homme sûr tant qu'il aurait besoin des Lanyriens, mais ensuite ? Il rêvait peut-être que les Pendariens lui pardonneraient sa trahison s'il offrait de les mener à la révolte contre la domination de Lanyr. Et si cette révolte réussissait, Klerus serait réellement roi, souverain d'un État indépendant et pas simplement un satrape des Lanyriens. C'était certainement une idée qui viendrait à Klerus, si elle ne lui était déjà venue.

— Je l'ai appris, dit Blade, mais je sais aussi que Klerus a plusieurs fois cherché à me faire tuer ou au moins à me dépouiller de tout pouvoir.

Ornilan haussa les épaules avec indifférence.

— Il est parfois trop pressé. Il a dû te prendre pour un ennemi, sur le moment. Je comprends ce qu'il a voulu faire.

— Moi aussi, grogna Blade, mais je ne peux pas supporter ça plus longtemps, si je dois collaborer avec toi. Et ce serait impossible s'il me faut coopérer avec Klerus.

— Disons que vous travaillerez parallèlement. Nous ne pouvons pas te hausser au-dessus de lui parce qu'il serait jaloux. Nous ne

pouvons pas te mettre sous ses ordres parce que tu ne verrais que par ses yeux et tu n'entendrais que par ses oreilles. Nous voulons qu'en cette affaire tu te fies à ta propre sagesse.

Une manière polie de dire à Blade qu'il devrait espionner Klerus. Il se dit que ce serait un plaisir.

— Très bien, bougonna-t-il, mais tu dois faire savoir à Klerus que je ne suis plus un ennemi. Ainsi il ne cherchera plus à me tuer et me protégera même, au cas où les Pendariens soupçonneraient que je ne suis plus de leur côté.

— Je vais donner des ordres pour que tu sois installé confortablement ici pendant que j'envoie un message à Klerus. Nous avons des moyens très sûrs de communiquer avec Vilesh et ça ne devrait pas demander plus d'une semaine, promet Ornilan puis il cria un ordre et une demi-douzaine de soldats lanyriens se précipitèrent dans la pièce et emmenèrent Blade.

Ornilan tint au moins une partie de sa promesse. Blade fut installé dans un appartement non seulement confortable mais luxueux. On lui fournit même un choix de compagnons de lit... des deux sexes car l'homosexualité était courante à Lanyr. Blade mit les hommes à la porte – poliment, sauf pour l'un d'eux qui devint tellement insistant qu'il dut être jeté dehors à coups de pied dans les fesses – mais garda quelques-unes des femmes. Il ne doutait pas qu'Ornilan veuille lui soutirer des renseignements mais Blade, de son côté, comptait bien en soutirer aux femmes sur l'emplacement du camp et la disposition des lieux.

Au bout de dix jours, il fut certain d'avoir mieux réussi qu'Ornilan. Le onzième soir aucune femme ne se présenta. Les gardes vinrent apporter le repas du soir et remettre de l'huile dans les lampes, mais ce fut tout. Blade allait se coucher pour passer une nuit solitaire quand il entendit un léger grattement à la fenêtre au-dessus de son lit. Les Lanyriens ne lui avaient pas laissé d'arme mais il avait caché un pied de chaise qui servirait de bonne massue à l'occasion, il alla le retirer de sa cachette puis il s'allongea, le gourdin fermement tenu dans sa main cachée sous les couvertures. Le grattement reprit.

Lentement, sans bruit, Blade se glissa hors du lit et alla s'aplatir contre le mur à droite de la fenêtre. Il haussa une main vers le loquet du volet de bois et de l'autre il leva le pied de chaise. Une preste torsion du poignet, le loquet s'ouvrit et le volet tourna sur ses gonds. Blade entendit alors quelqu'un escalader gauchement le mur extérieur. Une tête dissimulée par un capuchon bleu foncé se pencha dans la pièce, et deux mains gantées de la même couleur s'accrochèrent au rebord. Blade attendit que la silhouette se soit presque hissée à l'intérieur avant de passer à l'action.

Il saisit une des mains et tira si violemment que l'intrus tomba sur le lit. De sa main libre il leva la massue et de l'autre retourna le corps. Il rabattit le capuchon et s'immobilisa, le pied de chaise encore levé, bouche bée et les yeux ronds.

Le visiteur était une femme, une femme d'une grande beauté, le visage encore congestionné par son escalade encadré d'une masse de cheveux blonds. Blade ne lâcha pas son arme improvisée mais l'abaissa en demandant :

— Qui diable es-tu ? Et pourquoi viens-tu t'introduire sournoisement chez moi en pleine nuit ? Ce n'est pas prudent, femme !

Elle rit tout bas, d'un rire de gorge voluptueux.

— Ah, guerrier, je sais que ce n'est pas sage, mais je devais venir. Je t'ai vu de loin et je voulais te voir de près, te toucher, te...

Elle laissa sa phrase en suspens mais la compléta par un geste éloquent.

— C'est ce que tu dis. Mais qui es-tu ?

— Une femme qui te désire, mon guerrier. Cela ne te suffit donc pas ? Ou as-tu vécu si longtemps parmi les intrigues des sales Pendariens que tu soupçonnes même une femme qui se meurt de passion pour toi ?

Cela devenait ridicule. Ce que disait cette femme était tellement exagéré qu'il se demanda si elle plaisantait ou si elle le prenait pour un imbécile. Dans le second cas... eh bien Blade n'était pas fâché d'être pris pour un imbécile si cela devait empêcher l'inconnue d'être sur ses gardes. Déjà elle s'était relevée et commençait à dénouer la ceinture de sa mante.

Debout, regardant la femme se déshabiller, il s'aperçut qu'elle était aussi grande que lui ou presque. Elle avait un teint clair suggérant une existence luxueuse dans des appartements douillets, à l'abri des intempéries. Une dame de haut rang ? Peut-être, s'il pouvait en exister dans cet immense camp. Ou la maîtresse d'un important personnage ? Plus probable.

La mante et le capuchon glissèrent à terre. Dessous elle portait une courte tunique de soie blanche et ses cheveux d'or enfermés dans une résille ornée de jade. Ses pieds et ses jambes étaient nus. Blade remarqua que les jambes étaient faites au tour, longues et gracieuses mais musclées aussi.

Lentement, l'inconnue retroussa sa tunique, en ondulant sensuellement des hanches, la releva sur ses cuisses, sur la courte culotte de soie bleu pâle brodée de pourpre, sur le ventre bombé, puis d'un mouvement vif elle la tira par-dessus sa tête. Elle avait des seins lourds aussi pâles que son visage, à la peau si transparente que Blade

put voir le fin réseau de veines bleues autour des petits mamelons roses.

Jouant parfaitement le rôle d'un homme irrésistiblement attiré, Blade s'avança et plaqua ses deux mains sur les seins de la femme. Il sentit les mamelons frémir et se dresser, durs contre ses paumes. Pour ce qui était du désir, au moins, elle semblait avoir dit la vérité, pensa-t-il.

Elle entrouvrit les lèvres, un soupir lui échappa et elle enlaça Blade, le tirant contre elle si fort qu'il sentit ses seins s'écraser contre sa poitrine. Cette étreinte dura un long moment. Elle haletait maintenant, il la sentait presque fiévreuse. Mais aussi, pourquoi ne serait-elle pas excitée ? Il l'était bien, lui, et son érection rigide repoussait presque le pubis collé contre lui.

Elle s'agenouilla alors devant lui et il crut un instant que ces lèvres rouges allaient se refermer autour de son membre gonflé. Mais elle se rejeta soudain en arrière sur le lit. Manifestement, cette créature-là ne voulait pas de tendresse, pas de délicatesse, pas de bagatelles de la sorte. Si elle n'était animée que d'un désir de rut passionné, pourquoi se gêner ? Il se jeta sur elle et la pénétra aussitôt avec une aisance experte.

Elle tressauta et se raidit, brûlante et humide. Blade se demanda si elle avait atteint si vite l'orgasme ou si sa poussée brutale lui faisait mal. Mais bientôt les halètements et les gémissements lui apprirent qu'elle répondait à son ardeur. Ses râles de plaisir s'intensifièrent, aussi ne se retint-il-plus. Il savait qu'il pouvait entrer et sortir, entrer et sortir à grands coups de reins, sur un rythme furieux et accéléré.

En quelques minutes à peine, le corps de la femme s'arqua et un long spasme sauvage lui contracta le ventre. Il se calma mais un autre vint, puis un troisième et un quatrième tandis que Blade continuait de s'acharner avec une vigueur accrue. Il perdait rapidement tout contrôle de lui-même, cependant. Son propre corps se convulsa, il serra les dents pour réprimer un cri. Enfin il s'abandonna et son propre spasme se confondit avec celui de l'inconnue quand il se vida en elle.

Elle se laissa retomber sur le lit, comme anéantie. Ses râles résonnaient, ronflaient comme un soufflet de forge. Ses seins se soulevaient et retombaient au rythme de sa respiration haletante et elle secouait lentement la tête de côté et d'autre sur les coussins.

Blade vit alors quelque chose de blanc à demi dissimulé par les cheveux dorés. Il observa, avec attention l'objet qui glissait un peu plus à chaque mouvement désordonné et tombait enfin sur l'oreiller. Prudemment, lentement pour que les yeux encore égarés de la femme ne remarquent rien, Blade avança la main. Un geste prompt, et l'objet

fut glissé derrière sa propre oreille. Cela semblait être une petite tablette, pas plus grosse que l'ongle.

L'inconnue reprenait des forces. Ses yeux se tournèrent vers Blade et elle lui sourit en s'étirant langoureusement.

— Ah, guerrier, c'était... jamais je n'ai rien connu de tel avec ce fichu soldat.

Elle sursauta, comprenant qu'elle venait de gaffer mais Blade ne bougea pas. L'espoir d'évasion le rendait presque anormalement lucide, l'esprit prêt à noter tout ce qu'elle laisserait échapper et qui pourrait lui servir.

— Veux-tu du vin, ma belle ?

— Du vin ?

— Bien sûr. Le général Ornilan a ordonné que je sois bien traité et il a été obéi. J'ai tout ce qu'il me faut ici.

Il avait guetté une réaction au nom du général mais cette fois elle avait repris sa maîtrise d'elle-même.

— Alors du vin, bien certainement !

Non, pas tout à fait car elle n'avait pas pu réprimer un sourire de satisfaction. Le vin avait indiscutablement un rapport avec le projet de cette fille.

Blade alla prendre dans un placard un flacon de cuir et deux bols de bois.

— Ce n'est pas très élégant, ma jolie, mais nous sommes dans un camp militaire, pas un palais. Ce sera mieux à Pendar, quand j'aurai mon propre palais et des serviteurs. Peut-être accepteras-tu mon invitation à venir me... rendre visite là-bas ?

Il se demanda s'il n'allait pas trop vite. Non, il suffisait de bien étudier ses réactions.

Elle parut frémir à la perspective de ce que Blade lui offrait. Il versa le vin dans les bols puis lui tourna le dos, pas tout à fait cependant. Il savait fort bien observer une personne sans en avoir l'air. C'était un art qui lui avait souvent sauvé la vie dans la Dimension X comme dans la Dimension Normale. Dans la DX, le jeu était plus rude que tous ceux qu'il avait dû jouer quand il était agent secret mais le plus fréquemment les règles étaient les mêmes.

Blade vit donc la femme prendre un des bols et lever son autre main vers ses cheveux. Ses longs doigts fouillèrent la crinière blonde, là où s'était trouvée la petite tablette blanche. Ne trouvant rien, elle sursauta. Du coin de l'œil, Blade vit son expression changer. Elle s'affolait, elle respirait plus vite et ses mouvements devenaient plus fébriles. Elle avait maintenant les deux mains dans les cheveux comme

si elle cherchait à se les arracher. Sa bouche s'ouvrait et se refermait mais aucun son n'en sortait à part celui de sa respiration oppressée. Finalement, les doigts se crispèrent et semblèrent se figer. Ses traits s'affaissèrent comme si elle allait pleurer.

Blade porta alors une main derrière son oreille, dans ses propres cheveux, et se retourna en souriant, tenant la tablette entre le pouce et l'index.

— C'est ça que tu cherches, ma belle ?

À ce moment, elle commença à pleurer. Elle sanglota même bruyamment au point que Blade eut peur que les gardes postés derrière la porte l'entendent et se précipitent. Il alla s'asseoir à côté d'elle sur le lit et la prit dans ses bras jusqu'à ce qu'elle se calme. Enfin il lui tourna la tête vers lui.

— C'est bon. Qui es-tu ? demanda-t-il fermement, à voix basse.

— Je m'appelle Raza, souffla-t-elle.

— Et tu es la maîtresse du général Ornilan, hein ? Il t'a envoyée ici pour découvrir ce que je pense vraiment, ce que je projette ? C'est ça ?

— Oui... Je devais mettre la tablette de *tkul* dans ton vin et puis... et puis...

— Et puis j'aurais répondu à toutes les questions que tu m'aurais posées, sans pouvoir mentir ?

— Oui...

— Alors, Raza, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? J'ai le *tkul* et il me semble que le mieux serait de te le faire prendre pour que tu répondes à mes questions. C'est ce que tu veux que je fasse, ou bien tu répondras sans ça ?

— Ah dieux... pourquoi... pourquoi ?

— Pourquoi toi, Raza ? Parce que tu n'es pas une très bonne espionne. Pourquoi as-tu fait ça, d'abord ?

— Ornilan pensait... il pensait que tu avais une faiblesse pour les femmes, qu'une femme pourrait... Il m'a menacée de me battre si je n'obéissais pas. Et maintenant il va me battre parce que j'ai échoué !

Elle se remit à pleurer et Blade dut de nouveau la consoler. Il commençait tout de même à s'impatienter. Cela se sentit dans sa voix quand il lui dit :

— Ne t'inquiète pas, Raza. Je te ligoterai, comme ça on croira que je t'ai maîtrisée. Ornilan ne pourra pas t'en vouloir. En échange, tu vas me dire, vite, où ce camp est situé et comment en sortir sans que personne ne le sache.

Pendant quelques instants il crut que Raza allait encore se

remettre à sangloter. Mais elle parvint à se calmer et se mit à parler rapidement, et assez clairement pour que Blade obtienne tous les renseignements qu'il voulait. Au bout de deux ou trois minutes, il sut qu'il avait appris tout ce qu'il pourrait apprendre et comprit qu'il était temps de passer à l'action.

Il se rhabilla et accrocha ses sandales à sa ceinture. Puis il enfila la longue mante de Raza sur ses propres vêtements. Il vérifia l'effet dans un miroir. Dans la nuit, avec le capuchon bien tiré sur les yeux, il passerait...

Blade laissa Raza bien ligotée et même bâillonnée. Il la disposa sur le lit pour qu'une personne jetant un coup d'œil dans la chambre puisse croire que lui-même était au lit avec elle. Puis il sortit par la fenêtre et s'éloigna dans l'obscurité.

Le pari semblait gagné. En pleine nuit la plupart des Lanyriens bien disciplinés dormaient sous leurs tentes. Blade ne rencontra que quelques sentinelles qui ne l'interpellèrent pas.

Les rangées de chevaux à l'attache étaient mieux gardées car les Rojags étaient des voleurs de chevaux notoires. Blade passa entre les sentinelles sans se trahir mais pas tout à fait sans ennuis. Surtout pour le garde qui lui lança une sommation. Deux pas rapides en avant, un coup du tranchant de la main sur la nuque juste au-dessous du casque et l'homme s'affala dans la poussière.

Blade dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas courir. Il se força à marcher posément, sans se presser, jusque dans l'enclos. C'étaient des chevaux de guerre bien dressés ; ils gardèrent le silence. Ils ne bronchèrent même pas quand il en détacha un et sauta dessus à cru. Le doux clop-clop des sabots fut le seul bruit que l'on put entendre quand il sortit du camp au pas. Dès que les feux eurent disparu derrière un éperon rocheux, Blade enfonça ses talons dans les flancs de sa monture. Le cheval partit au grand galop dans les ténèbres.

Il galopait encore quand le jour se leva sur la montagne. Dans le petit jour rose et or, Blade aperçut un village pendarien abandonné. Près de ses murs se dressait un haut pilier de pierre indiquant la direction et la distance de Vilesh.

CHAPITRE XV

Il fallut à Blade moins de cinq jours pour couvrir la distance jusqu'à Vilesh car il n'épargna pas les chevaux. Il maintint le premier au galop jusqu'à ce qu'il tombe vers la fin de l'après-midi du premier jour, il se trouvait à un peu plus d'un kilomètre d'un village, pauvre et minuscule mais possédant quelques chevaux. Cette nuit-là, Blade se glissa sans bruit dans une écurie et quand il partit le village avait un cheval de moins.

Le lendemain au coucher du soleil, cette monture conservait encore assez de force. Alors la chance mit Blade sur le chemin d'un des éclaireurs Royaux. L'homme portait des messages d'une des patrouilles surveillant l'armée lanyrienne. Blade prit soin de s'emparer de ces messages, ainsi que des vêtements de l'éclaireur, de son insigne, de ses armes, de son matériel et de son cheval. L'éclaireur lui-même fut déposé, assommé, ligoté et bâillonné, près du village suivant. Là, les habitants n'avaient pas fui. Ils étaient apparemment résolus à continuer de s'occuper de leurs bêtes et de leurs champs malgré l'invasion lanyrienne, les catastrophes naturelles ou même la fin du monde. Ils trouveraient l'éclaireur en sortant au matin. Mais il ne leur dirait pas grand-chose. Blade l'avait désarçonné avec une pierre bien visée au moyen d'une fronde improvisée.

Il était résolu à dissimuler son identité à tous ceux dont il n'était pas sûr de la loyauté envers le roi. Du moins jusqu'au moment où il aurait son épée sur la gorge de Klerus. Et, en dehors du palais, il ne se fiait à personne.

Blade y réussit, grâce à l'insigne de l'éclaireur. Un Éclaireur Royal avait le privilège de demander et de recevoir toute aide dont il pourrait avoir besoin de n'importe quel sujet du roi de Pendar. Refuser son aide à un éclaireur ou le retarder dans sa mission, ne serait-ce que par négligence, était un acte de trahison.

Ainsi les portes des écuries s'ouvrirent, les meilleurs chevaux furent amenés, sellés et bridés pour Blade. Ses fontes furent remplies des meilleures provisions que les villageois pouvaient offrir, d'outres d'eau et de flacons de vin.

Il arriva en vue de Vilesh dans la soirée du cinquième jour. À présent, il était certain que personne, pas même la princesse Harima ou Guroth, ne reconnaîtrait en lui le Pendarnoth. Une barbe de cinq jours recouvrait sa figure, elle-même recouverte de cinq jours de poussière jaune et grise. Ses vêtements, étaient si raides de sueur qu'ils auraient tenu debout tout seuls. Il devinait qu'il devait empester à une lieue. Il portait sur un œil un bandeau improvisé taillé dans un pan de la robe de Raza et au bras gauche un pansement tout aussi improvisé de la même étoffe. Il y avait même un peu de sang séché sur le bandage, étalé avec un pouce légèrement coupé. Le spectacle qu'il présentait ne suffisait pas seulement à dérouter mais à effrayer. Les enfants le montraient du doigt et se réfugiaient dans les maisons en courant quand il passait au galop sur la grand-route, vers les tours de Vilesh.

À la porte principale de la ville, les sentinelles le laissèrent passer après un seul coup d'œil à son insigne. Il s'en félicita pour le moment, mais se promit de parler à Nefus des Éclaireurs Royaux. Il était bien facile de fabriquer de faux insignes et de les distribuer, d'en orner des assassins et des saboteurs pour les introduire à Vilesh. Les Pendariens avaient bien assez de mal à défendre leur ville des ennemis de l'extérieur sans avoir encore à en combattre d'autres à l'intérieur.

À la porte du palais, cependant, la garde examina Blade avec plus d'attention. Il reconnut parmi les huit hommes deux soldats de la garde du Pendarnoth. C'était encourageant. Cela signifiait que Klerus ne s'était pas livré à une purge totale des éléments « peu sûrs » parmi les gardes du palais. Mais Blade ne pouvait faire appel à leur loyauté sans dévoiler son identité : il attendit donc sagement, en selle, pendant que son insigne, son épée et sa sacoche à messages étaient examinés minutieusement.

Finalement, les sentinelles parurent satisfaites et lui rendirent tout son matériel. Un des gardes le regarda alors avec attention des pieds à la tête et Blade eut du mal à paraître indifférent.

— As-tu entendu des nouvelles du Pendarnoth ?

Blade répondit avec le plus grand calme :

— Aucune. Que devient donc notre Père ?

— On ne sait pas, répondit le soldat. Et c'est ce qui inquiète beaucoup d'entre nous. Il est parti pour observer les Lanyriens il y a près d'un mois et nous n'avons plus rien appris de lui. On raconte qu'il a été tué ou capturé, ou encore que c'était un traître.

Blade eut froid dans le dos en entendant ces derniers mots mais il haussa vaguement les épaules.

— J'ai été bien trop occupé à me faufiler entre les patrouilles pour

écouter des ragots. Alors je ne peux rien savoir de tout ça, bougonna-t-il.

Le garde hocha la tête et cria au gardien des portes de les ouvrir. Les lourds battants s'écartèrent dans un sourd grondement et Blade entra au trot dans la cour d'honneur du palais.

Quand il eut confié son cheval aux palefreniers et fut sorti des écuries la nuit était presque tombée et il en fut heureux. Là dans le palais, se trouvaient ses meilleurs amis et ses pires ennemis, qui tous le connaissaient fort bien. Et il ne voulait toujours pas être reconnu avant d'être entouré d'une bonne douzaine d'hommes loyaux. Même cela risquait de ne pas suffire si Klerus appelait tous ses tueurs à gages et les lançait à l'attaque mais cela vaudrait mieux que d'errer tout seul.

Son aspect sale et dépenaillé attira l'attention quand il longea les couloirs du palais mais nul ne l'interpella. La demeure royale était maintenant sur le pied de guerre. Partout on ne voyait que des archers, des éclaireurs, des soldats des diverses gardes, en si grand nombre qu'un autre éclaireur épuisé et poussiéreux n'était qu'un arbre de plus dans la forêt.

Blade se dirigea tout droit vers les appartements du Pendarnoth, sans trop savoir si Guroth et sa patrouille y seraient encore, il s'approcha de la porte aussi prudemment qu'il le put sans avoir l'air trop sournois. Il remarqua que les maçons avaient abandonné leurs travaux. Des échafaudages démontés, des outils et des pierres descellées jonchaient le corridor. Tout était recouvert d'une épaisse couche de poussière. Mais les deux soldats montant la garde à la porte appartenaient à la patrouille de Guroth. Ils ne portaient plus l'uniforme luxueux et brodé des gardes du palais mais la tenue de campagne, avec arc, carquois pleins de flèches, bottes de cavalerie usées et même des bidons d'eau.

Blade s'avança, la sacoche à messages sur l'épaule, en montrant son insigne. Il leva une main pour saluer mais maintint l'autre près de la garde de son épée.

— Salut, soldats.

— Salut, éclaireur. Qu'est-ce que tu apportes ?

— Un message à remettre en main propre au Grand Capitaine Guroth de la garde du Pendarnoth. Il est là ?

Un des gardes se baissa, mit la bouche au trou de la serrure et cria :

— Capitaine Guroth ! Un éclaireur avec un message demande à le voir !

Il attendit un instant une réponse, puis la porte s'ouvrit et de

l'intérieur une voix cria :

— Qu'il entre !

Les deux soldats gardèrent l'œil sur Blade et la main à leur épée jusqu'à ce que la porte se referme sur lui. Et quatre autres se tenaient derrière Guroth quand il s'avança.

— Sois le bienvenu, mon ami. Quel message as-tu pour moi ?

Blade leva la main et arracha le bandeau de son œil.

— Mon message, le voici : je suis revenu.

Pendant quelques instants, Blade se demanda si Guroth n'allait pas tomber raide mort de surprise. Le Grand Capitaine devint blême, puis écarlate, puis violet. Il semblait tour à tour étouffer puis souffler comme s'il avait couru pendant des heures. Finalement, sa respiration et sa couleur redevinrent normales, il s'avança et serra Blade dans ses bras de toutes ses forces. Deux des gardes poussèrent des hurlements qui évoquaient des cris de guerre de Peaux-Rouges.

Blade se dégagea doucement de l'étreinte étouffante de Guroth et porta un doigt à ses lèvres.

— Les acclamations seront pour plus tard. Pour le moment, personne ne doit savoir à Vilesh que je suis ici, à part vous tous.

— Y compris Klerus ? demanda Guroth avec un sourire sauvage.

— Y compris Klerus.

Guroth eut l'air de vouloir lui aussi pousser des cris de joie mais il se retint.

— Est-ce le moment, ô Pendarnoth ?

Blade n'avait pas besoin de demander : « Le moment de quoi ? » Il savait que Guroth connaissait la situation aussi bien que lui.

— Oui. Combien de temps te faut-il pour savoir où est Klerus et pour rassembler assez d'hommes pour lui régler son compte et celui de tous ceux qu'il peut avoir avec lui ?

Guroth réfléchit un instant.

— Environ une heure.

— Bien. Commence immédiatement.

Le Grand Capitaine parut alors avoir des doutes.

— Si tôt, ô Pendarnoth ? Sans même demander au roi ?

— Si nous prenons le temps d'en parler au roi, Klerus risque d'apprendre mon retour. Et à ce moment je crois qu'il ne se retiendra pas de me tuer. Il joue pour des enjeux bien trop importants.

— Je reconnais que cela me semble sage. Il a certainement beaucoup de soldats qui lui sont loyaux. Il y aura une bataille

sanglante s'il les appelle à la rescousse. Mais si nous frappons Klerus et décapitons la conjuration...

— Oui. Le corps se tordra comme un serpent sans tête. Il fera beaucoup de bruit, sans doute, mais ne sera pas très dangereux. Alors envoie immédiatement tes messagers.

CHAPITRE XVI

Guroth désigna huit hommes et, un par un, ils disparurent dans l'obscurité. Certains sortirent par la porte, d'autres par le balcon et descendirent le long d'une corde. Quand ils furent tous partis, Blade s'assit et se fit un repas avec les restes du dîner des gardes. Entre des bouchées de poulet et des gorgées de vin, il raconta les aventures du mois passé.

La figure de Guroth s'assombrit quand il apprit la traître désertion des soldats puis il haussa les épaules.

— Je ne pense pas qu'ils aient vécu assez longtemps pour être récompensés de leur trahison. Aucun n'a été revu à Vilesh depuis ta capture et on a annoncé la mort de plusieurs officiers. Je soupçonne Klerus de les avoir fait abattre pour qu'ils ne parlent pas de ta capture.

— Mais pourquoi ne voudrait-il pas la faire connaître ? Ce serait un coup terrible pour le moral des Pendariens.

— Peut-être. Mais cela les rendrait d'autant plus résolu à se battre pour te venger. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que tu devais être fait prisonnier. Je pense qu'on voulait te faire tuer sur place. Les morts ne peuvent pas s'évader ni jouer une partie à eux. Et si tu disparaissais mystérieusement...

Blade sourit largement.

— C'est sûrement ce qu'a dû penser aussi le général Ornilan, le commandant en chef de l'armée lanyrienne. Alors ses hommes ont obéi à ses ordres et non à ceux de Klerus. Et puis il a essayé de me gagner pour que je travaille pour lui. Pas seulement contre les Pendariens mais contre Klerus. Manifestement, les Lanyriens ne se fient pas tellement à leur propre vice-roi.

Ce fut au tour de Guroth de sourire avec joie.

— Tu les en blâmes ?

Blade profita du temps qu'il restait pour se raser, se frotter autant qu'il le put, mettre des vêtements propres et prendre des armes meilleures. Puis il enfila une cagoule, celle de Curana qu'il avait portée la nuit où il avait vu Harima et Nefus. Maintenant il allait la

porter pour aller venger la mort de Curana.

Au bout de trois quarts d'heure, les messages commencèrent à revenir, amenant chacun une poignée d'hommes. Certains étaient en tenue de campagne, d'autres en uniforme du palais, tous armés jusqu'aux dents.

Le dernier arriva, non seulement avec quatre camarades, mais avec un prêtre du temple du Gardien Sacré. Ce prêtre n'était pas précisément un prisonnier mais il avait l'allure d'un homme qui n'est pas tout à fait venu de son plein gré. Il paraissait nerveux et mal à l'aise et jetait constamment des regards craintifs à ce rassemblement de soldats.

Blade prit à part le prêtre et le soldat qui l'avait amené et les fit entrer dans sa chambre.

— Que signifie la venue de ce prêtre ici ? demanda-t-il.

— S'il plaît au Pendarnoth, répondit le soldat. C'est lui qui m'a dit où Klerus est en ce moment. Mais il avait l'air de deviner pourquoi je voulais le savoir. Comme je craignais qu'il aille courir voir ses camarades prêtres et tout leur raconter, je l'ai amené.

— Une sage décision, approuva Blade puis il se tourna vers le prêtre : Eh bien, mon ami ?

— Il... il est vrai que je lui ai dit où se trouve Klerus : Il est dans les chambres souterraines du temple du Gardien Sacré, en conclave avec ses alliés parmi le clergé. Et je sais quel est ton dessein, ô Pendarnoth. Trouver Klerus et le tuer. Mais tu ne dois pas user de violence sacrilège et blasphématoire, même contre Klerus, dans l'enceinte sacrée du temple. Tous les prêtres, même moi, se retourneraient alors contre toi.

Blade fronça les sourcils. Il était assez fatigué des prêtres qui placent la bienséance religieuse au-dessus du bien du peuple. Mais la tournure de phrase de celui-là semblait indiquer une porte de sortie.

— Mon ami, veux-tu me dire que tu partages notre haine de Klerus et voudrais comme nous le voir détruit ?

— De tout mon cœur, ô Pendarnoth.

— Parfait. Si nous jurons par le Gardien Sacré de ne pas porter la main sur lui dans le temple proprement dit, nous conduiras-tu vers un lieu où nous pourrons le saisir quand il arrivera ?

Le prêtre parut en douter, puis il hasarda :

— Il y a bien un tel lieu. Mais les gardes de Klerus y seront aussi en force. Il risque d'y avoir une grande bataille.

— Est-ce que cela te gênerait, du moment que ce n'est pas dans l'enceinte du temple ?

Après une brève hésitation le prêtre secoua la tête.

— Pas du tout. Je vous conduirai.

Blade lui donna une claque dans le dos.

— Admirable. Tu as bien agi pour Pendar et tu feras mieux avant que le jour se lève.

Malgré ces félicitations, Blade était loin de se louer encore lui-même. Il y avait trop à faire : atteindre le temple sans donner l'alerte, préparer l'embuscade, refermer le piège et livrer une bataille rangée contre les gardes de Klerus. À chacun de ces moments, quelque chose pouvait tourner à la catastrophe.

Blade fit sortir ses hommes du palais sans encombre. Les draps du lit, les mantes et les tuniques des coffres fournirent des cagoules pour dissimuler leurs traits. Un peu de travail avec des dagues, et ils ôtèrent de leurs tuniques les insignes du Pendarnoth. Mais même déguisés, une cinquantaine d'hommes armés errant par les couloirs du palais ne pouvaient manquer d'attirer l'attention. Cependant, Blade et Guroth avaient une réponse toute prête. « Nous allons aux affaires du Conseil », répondirent-ils à toutes les questions et interpellations. Comme c'était la phrase employée par les propres hommes de Klerus quand ils se déplaçaient la nuit, elle eut l'effet voulu. Blade ne pouvait s'empêcher de sourire sous son masque à cette ironie : leur meilleur déguisement était celui-là même de leur pire ennemi.

Hors du palais, ils trouvèrent les rues sombres et désertes. Un couvre-feu sévère maintenait les gens chez eux. Rien ne bougeait dans la ville, à part quelques chiens errants, des chats, les patrouilles des veilleurs et les ouvriers des arsenaux. Les ateliers étaient brillamment illuminés et jour et nuit on entendait le tintamarre des outils. Des piles d'armes et de longues rangées de machines de siège s'alignaient devant les bâtiments. Tous les travailleurs de l'armement étaient exemptés de couvre-feu. Mais ni les chiens, ni les chats, ni les veilleurs ni les armuriers n'étaient d'humeur à discuter avec cinquante hommes armés jusqu'aux dents.

Blade les poussait au pas redoublé. Ils couvrirent en moins d'un quart d'heure la distance équivalant à trois kilomètres et demi jusqu'au temple du Gardien Sacré. Encore quinze minutes, et ils s'étaient déployés et dissimulés dans les ruelles et les encoignures du quartier misérable au sud du temple. C'était par là, selon le prêtre, que Klerus sortirait. Blade avait tendance à le croire. Il compta au moins trente hommes assis par terre ou allant et venant près de la porte sud. Ils portaient tous des guenilles de mendiants ou des blouses d'ouvriers mais des déguisements aussi grossiers ne pouvaient abuser Blade et Guroth. Il était facile de distinguer l'allure militaire des « mendiants », leurs épées cachées et le soin qu'ils avaient apporté au choix de leurs

positions.

Les heures se traînèrent et la nuit se rafraîchit. Le froid pénétra les guetteurs. Blade entendit des toussotements et des éternuements autour de lui dans les ténèbres. Chaque fois, il se raidissait et observait les hommes de Klerus pour voir s'ils s'alarmaient. Chaque fois il fut soulagé de constater qu'ils semblaient n'avoir rien entendu. L'ennui et le froid émoussait aussi leur vigilance.

Le temps passait et Blade commençait à s'interroger. Klerus allait-il attendre le jour ? Avait-il appelé des renforts ? Avait-il pris peur et décidé de se réfugier dans le temple ? Pis encore, était-il sorti et rentré au palais par un autre chemin ? Dans ce cas, Blade savait que Guroth et lui risquaient de tomber eux-mêmes dans une embuscade avant le jour.

Enfin, une heure environ avant l'aube, un léger tintement métallique rompit le silence des venelles obscures. Les deux groupes de guetteurs furent immédiatement en alerte. Blade dégaina son épée et sa dague et chuchota à l'homme le plus proche de lui :

— Préparez-vous à avancer à mon signal.

Il entendit la consigne voltiger tout bas dans l'ombre, d'un soldat à l'autre.

Le tintement se répéta et un portail s'ouvrit en grinçant. Des ombres apparurent à la base du temple en contrebas. Elles prirent corps quand elles gravirent les marches jusqu'au niveau de la rue. Il y avait quinze à vingt hommes mais Blade ne s'intéressait qu'à l'énorme silhouette qui fermait la marche, Klerus. Certains des nouveaux venus allèrent rejoindre les gardes postés dehors. Puis ils formèrent tous un carré avec Klerus au milieu.

Blade voulait attendre que le Grand Conseiller et son escorte se soient bien éloignés du temple afin qu'aucun n'aille y chercher refuge quand ils seraient attaqués. Mais en levant les yeux vers le ciel, il comprit que dans quelques minutes ils perdraient le couvert de l'obscurité. Il regarda Guroth et tous deux inclinèrent la tête. Le Grand Capitaine leva sa trompe ; Blade aspira profondément et glapit à pleine voix :

— Pour Pendar et le roi Nefus ! À la garde !

La trompe sonna et avant que ses échos se taisent Blade s'élança avec Guroth sur ses talons. Tout autour d'eux retentirent des cris sauvages et le martèlement des bottes de la garde du Pendarnoth se ruant à l'assaut.

Pendant un instant, la surprise et la terreur pétrifièrent les hommes de Klerus. Tout autour d'eux la nuit donnait naissance à des hommes armés hurlant comme des démons. Mais si les gardes furent

stupéfaits et terrorisés, le Grand Conseiller garda tout son sang-froid. Il pivota aussitôt pour courir vers le portail du temple. Blade allongea le pas et se dirigea vers la même porte en décrivant des moulinets avec son épée et en criant plus fort que ses hommes.

Certains des gardes de Klerus avaient des arcs mais dans le noir, la silhouette galopante de Blade n'était pas une cible aisée. Des flèches sifflèrent autour de lui mais aucune ne le toucha. Sans avoir ralenti son allure, il atteignit le sommet des marches descendant à la porte du temple. Là il se retourna et d'un geste brusque arracha sa cagoule.

Un des gardes de Klerus le reconnut immédiatement et glapit :

— Le Pendarnoth ! ô Gardien Sacré, épargne-nous, le Pendarnoth lui-même est venu contre nous ! Fuyez, fuyez !

Le dernier mot s'acheva dans un râle alors qu'un de ses camarades l'abattait. Aussitôt l'épée de Blade siffla et retomba sur l'épaule du tueur, tranchant la clavicule et s'enfonçant jusqu'aux côtes. Le garde s'écroula si lourdement qu'il arracha l'épée du poing de Blade. Pendant un moment il se trouva entouré par les hommes de Klerus avec sa seule dague pour se défendre.

Mais la plupart étaient bien moins hardis et courageux que la première victime de Blade. Presque tous reculaient précipitamment en gémissant et en implorant miséricorde. Peu l'obtinrent. Qu'ils se battent ou prennent leurs jambes à leur cou, les gardes de Klerus furent fauchés ; même s'il l'avait voulu, Blade aurait été incapable de rappeler ses hommes.

Il avait à peine eu le temps de dégager son épée du corps de sa victime et de la relever en garde quand un nouvel adversaire, grand et massif, surgit derrière Klerus. Blade reconnut Threstar, le Grand Capitaine des archers du Conseil. Il combattait avec deux épées qui tournoyaient et sifflaient aux oreilles de Blade qui se baissa et para comprenant que Threstar cherchait à l'écarter du haut de l'escalier pour permettre à Klerus de fuir et chercher asile dans le temple.

Threstar se fendit et une des épées entailla le cuir chevelu de Blade au-dessus de l'oreille gauche. Mais le mouvement l'avait exposé et pendant un instant son aisselle fut tournée vers Blade qui en profita pour se fendre à son tour et y plonger sa dague Threstar poussa un cri et pivota si rapidement que la dague fut arrachée à la main de Blade. Mais ce fut la dernière fois de sa vie qu'il put bouger aussi vite. La pointe de la dague avait atteint un poumon, il s'étrangla dans son propre sang et une mousse rose apparut sur ses lèvres tandis qu'il vacillait. Blade n'attendit pas de le voir tomber car Klerus s'élançait à l'assaut. Une épée scintillait dans sa lourde main, menaçant de la pointe et du tranchant. S'il ne pouvait gagner la sécurité il entendait au moins avoir la vie de Blade.

Celui-ci rompit devant l'attaque et pendant un instant il sembla que Klerus pourrait se ruer vers la porte. Mais le Grand Conseiller, aveuglé par la rage, oubliait tout ce qui n'était pas Blade. Il revint à la charge. Cette fois, il glissa sur le sang qui ruisselait maintenant sur les pavés mais parvint à se redresser. Blade para un coup de taille, riposta d'un revers qui sonna sur la lame de Klerus comme un coup de marteau sur une enclume et rompit encore. Klerus le suivit.

Cependant, le Grand Conseiller était plus habitué aux intrigues de cour qu'aux combats et commençait à s'essouffler. Il ne pourrait pas maintenir bien longtemps un assaut aussi furieux. Dans le petit jour pâle, Blade vit luire la sueur à son front et sur ses lourdes bajoues et il entendit sa respiration siffler dans sa gorge.

Blade attendit que Klerus s'engage dans une estocade, passa prestement dessous et enfonça son épée dans la vaste panse découverte. La blessure ne fut pas immédiatement mortelle mais elle immobilisa le Conseiller. Klerus ouvrit la bouche, poussa un grand cri de douleur et de surprise et Blade, reculant d'un pas, leva son épée à deux mains. Alors que celle de Klerus lui échappait et s'abaissait vers les pavés, Blade frappa en diagonale, tranchant net le cou massif. Dans un jaillissement de sang la tête de Klerus sauta et alla retomber et rouler sur le sol. L'énorme corps resta encore debout une seconde ou deux, le sang s'élevant en fontaine du cou tranché. Enfin il s'affala d'un bloc, à faire trembler la terre, et ne bougea plus.

CHAPITRE XVII

Blade put ramener ses hommes vers le palais avant que le soleil ne se lève et que les rues ne s'animent. Les rares personnes déjà dehors s'écartaient précipitamment de cette bande d'hommes armés transportant par la ville un corps enveloppé dans une cape. Depuis des années, les hommes de Klerus avaient appris aux habitants à ne pas poser de questions ni à s'étonner de pareils spectacles. Alors même qu'il était porté, mort, dans les rues de Vilesh, la réputation de Klerus ouvrait la voie à ceux qui l'avaient tué.

Mais les rumeurs vont plus vite que des hommes en marche. Ils n'avaient pas fait la moitié du chemin que Blade entendit résonner dans le palais les gongs d'alarme et les trompes. De la fumée jaune commençait à monter des feux de signaux et on percevait des roulements de tambours. La garnison du palais devait déjà sortir en hâte des casernes. Blade savait qu'elle contenait beaucoup de sympathisants de Klerus. Rien de ce que feraient ces hommes n'allait rendre la vie au Grand Conseiller, mais ils pourraient bien tenter d'envoyer Blade et Guroth le rejoindre. Blade était prêt à payer ce prix mais sans grand enthousiasme.

Il ordonna à ses gardes de presser le pas et ils se mirent à courir. Guroth fermait la marche en aiguillonnant ses hommes. Bientôt ils débouchèrent sur la place principale et aperçurent les murs blancs et les toits dorés du palais étincelant au soleil levant. Mais ce même soleil faisait aussi scintiller les armures des gardes du palais qui se massaient déjà sur la place, en travers du portail, l'arc bandé, prêts à tirer.

Blade comprit qu'il devait agir vite avant qu'un officier partisan de Klerus décide de provoquer un « accident ». Mais la seule manœuvre efficace qu'il pouvait imaginer serait aussi suicidaire que de ne rien tenter. Il lui faudrait avancer seul, à découvert, et parler aux soldats en comptant sur leur répugnance à tirer sur le Pendarnoth.

Le silence tomba comme une brume sur la place quand Blade avança lentement, de plus en plus près, jusqu'à ce qu'il distingue les visages des soldats, la décoration de leurs armures dorées. Il jugea

alors qu'il était temps de parler. Il s'arrêta et respira profondément.

— Soldats de Pendar ! Moi, le Pendarnoth, je viens vous parler. Cette nuit, de mes propres mains, j'ai tué le Grand Conseiller Klerus, pour ses nombreuses trahisons contre Pendar et contre le roi Nefus. Toutes ces trahisons n'avaient qu'un but : vendre Pendar aux Lanyriens qui en ce moment même marchent sur Vilesh. Ils laissent sur leur passage un sillage de mort et de destruction. S'ils étaient arrivés alors que Klerus était encore en vie pour les guider, Vilesh aurait subi le même sort que les villages. Vous seriez morts sous les épées lanyriennes, vos femmes violées par les soudards lanyriens, vos enfants éventrés ou emmenés en esclavage à Lanyr. Voilà ce que Klerus vous réservait ! Et quand il aurait détruit Pendar, il aurait régné sur ses ruines, aidant les Lanyriens à saigner encore les cadavres. Mais cette nuit j'ai mis fin à ce rêve dément. Je reviens avec le corps du traître pour le jeter aux pieds du roi Nefus. Je me jetterai moi-même à sa merci, et s'il juge que j'ai mal agi, sa volonté sera respectée. Mais je crois qu'il trouvera sage l'œuvre de cette nuit. Et alors je vous conduirai contre le véritable ennemi de Pendar, l'armée de Lanyr !

Blade ne s'était jamais pris pour un orateur. Jamais il n'avait imaginé qu'il pourrait trouver des mots pour émouvoir une telle masse d'hommes. Il fut donc le premier surpris par la réaction des soldats. Ils poussèrent un grand cri, d'une seule voix, presque terrifiant à entendre. Puis deux mille hommes rompirent les rangs et se ruèrent vers Blade en hurlant.

— Gloire au Pendarnoth ! Klerus est mort ! Vive le Pendarnoth, vive le roi Nefus !

Ils atteignirent Blade et faillirent l'étouffer, le piétiner à mort dans leur enthousiasme. Alors quelques-uns des plus forts formèrent un cercle autour de lui tandis que d'autres le hissaient sur leurs épaules. Ce fut ainsi porté qu'il franchit les grilles, entra dans le palais et dans la salle du trône. Et, toujours dans cette position, il salua Nefus. Même si l'enfant-roi avait voulu punir Blade pour le meurtre de Klerus il ne l'aurait pas osé. Il aurait dû faire face alors à une révolte de son armée. Il ne put qu'attendre, longtemps, que les soldats se calment assez pour qu'il se fasse entendre. Puis il monta vers le trône et s'écria :

— Pendarnoth, tu as aujourd'hui supprimé un traître à Pendar et à notre maison. Tu as bien agi. Désormais, je t'attribue, un nouveau nom. Tu seras le Pendastrin, le Sauveur de Pendar.

Cela provoqua un nouveau tonnerre d'acclamations. Nefus profita du tumulte pour s'esquiver. Blade ne le revit que dans l'après-midi, quand le roi le convoqua au Conseil des Régents.

Debout, en grande tenue de cérémonie, flanqué de Blade et de Guroth, Nefus s'adressa au Conseil d'une voix autoritaire :

— Selon notre volonté royale, le Pendarnoth sera désormais Grand Conseiller de Pendar. Il en est parmi vous qui ont participé aux trahisons de feu Klerus. Si vous acceptez le Pendarnoth et le servez, ainsi que nous, fidèlement, vous serez pardonnés. Sinon, vous mourrez comme Klerus est mort.

Sur un signe du roi, Guroth et Blade dégainèrent. Derrière eux, cinquante hommes de la garde du Pendarnoth en firent autant. Le message était clair et fut bien compris. Il ne pouvait en être autrement, d'ailleurs, à moins que les conseillers soient très stupides ou très las de vivre. Ils votèrent pour Blade à l'unanimité. Puis ils s'assirent pour discuter des mesures à prendre afin de résister à l'invasion des Lanyriens.

Blade abrégea la réunion et ne parla que pour la forme. Il n'avait aucune intention de révéler ses plans trop tôt. Et jamais il ne les révélerait à un groupe dont la loyauté était douteuse. Il se contenta donc d'évoquer la nécessité d'accroître la production dans les ateliers d'armement, d'entraîner les soldats, de préparer l'approvisionnement de l'armée. Le seul détail spécifique sur lequel il insista fut pour augmenter le nombre des machines de siège, en particulier celles à longue portée. Il y en avait déjà une centaine mais Blade voulait tripler ce nombre. Les conseillers l'écoutèrent en silence, sans même poser de questions. Ceux qui avaient été toujours loyaux n'en avaient pas besoin et ceux qui avaient soutenu Klerus avaient bien trop peur pour cela. À l'unanimité, encore une fois, ils approuvèrent le programme de Blade.

CHAPITRE XVIII

À un kilomètre derrière Blade se dressaient les murailles de Vilesh. À trois kilomètres devant lui s'élevait un nuage de poussière masquant l'arrivée des Rojags. Invisible derrière cet écran de poussière se massait l'armée lanyrienne, invisible mais bien là où elle devait être. Des éclaireurs étaient revenus avec des rapports de quart d'heure en quart d'heure pendant toute la matinée. Derrière le rideau de cavalerie de leurs alliés, les Rojags, les Lanyriens avançaient droit sur Vilesh.

Ornilan lançait toute son armée sur la capitale de Pendar. Peut-être ne savait-il pas que le gros de l'armée pendarienne attendait sur ses arrières, à droite. La plupart de ses cinquante mille hommes et chevaux se cachaient dans des vergers et des champs de blé mûr. Presque tous les hommes avaient mis pied à terre pour reposer les montures. Seuls quelques milliers étaient montés assez nombreux pour repousser les Rojags venant en éclaireurs...

Blade n'était entouré que par la garde du Pendarnoth et deux régiments de cavalerie, à peine deux mille hommes en tout. Autour de lui s'étendaient des ruines, souvenir d'un raid de Rojags effectué quinze jours plus tôt. Mille cavaliers ennemis s'étaient avancés jusque sous les remparts de Vilesh. Mais quand la fumée s'était dissipée, Blade avait compris que les Rojags lui faisaient un cadeau précieux.

Il examina le terrain autour des décombres, plissant les yeux sous l'éclat du soleil. Il aurait donné cinq cents cavaliers entraînés pour une paire de lunettes noires et mille pour une paire de jumelles. Mais même à l'œil nu il distinguait les sillons et les cratères sur le sol. Pendant ces deux semaines, les machines de siège à longue portée installées à l'abri des remparts avaient fait rage sur ces ruines. Maintenant elles pouvaient lâcher une salve de deux cents pierres et lances dans un rayon de cent mètres alentour. Blade les avaient vues à l'œuvre. La prochaine fois, ces pierres et ces traits tomberaient sur la cavalerie massée des Rojags. Du moins tel était son plan. Une partie de ce plan, exigeait qu'il chevauche avec ses deux mille Pendariens face à dix mille Rojags, pour agiter l'appât sous leur nez.

Et pour être un bon appât, il devait être tentant. Non seulement il

montait le Destrier Doré, mais il portait la grande tenue de cérémonie du Pendarnoth. Cette tenue n'avait jamais existé avant la nuit précédente quand une véritable armée d'artisans aiguillonnés par la princesse Harima avaient fini leur travail. Maintenant, bien droit sur sa selle, Blade brillait et scintillait des pieds à la tête. Son casque à haute crête était doré et poli, et les boucles métalliques de sa cuirasse de cuir, étaient d'or. D'or aussi l'agrafe incrustée de diamants qui fermait au cou sa longue cape de soie bleue brodée d'or. Son ceinturon, était fait de maillons d'acier doré avec une boucle d'or assez grande pour protéger son ventre. Un fourreau de cuir doré clouté de rivets d'or contenait une épée à la poignée d'or damasquiné et niellé, ornée de pierres précieuses, dont la lame d'acier bleui portait une inscription en lettres d'or : QUE LE PENDARNOTH FRAPPE À MORT LES ENNEMIS DE PENDAR.

Jambières dorées aux mollets, éperons d'or à ses bottes, étriers et mors d'or massif, bride et rênes dorées, selle à haut pommeau cloutée d'or... Il y avait de l'or et des dorures partout. Ni Blade ni le Destrier Doré ne pouvait remuer un muscle sans faire étinceler le soleil sur de l'or. Il espérait que sa monture et lui avaient un air à la fois impressionnant et tentant. Mais au fond de lui-même, il avait plutôt l'impression d'être parfaitement grotesque.

L'écran de poussière se rapprochait plus vite. Le premier rang des cavaliers rojags apparaissait. Ils semblaient se diriger droit sur Blade mais il n'y avait qu'un moyen d'assurer qu'ils continueraient d'avancer. Il fit un signe de tête à son trompette.

Une fois encore l'appel strident des trompes de Pendar déchira les tympans de Blade. Il se dit que jamais il ne pourrait apprécier ce bruit mais qu'il était tout de même exaltant lorsqu'on attendait que commence une bataille. Tout le long de la colonne des reflets métalliques dansèrent, des mors cliquetèrent tandis que deux mille hommes se mettaient en selle. À l'extrémité de la rangée, de la fumée rouge monta qui apprit aux guetteurs des tours que la « force appât » se mettait en mouvement.

Nouveaux appels de trompe et les Pendariens avancèrent. Blade talonna le Destrier Doré pour le porter en avant de la colonne. Il devait se montrer à découvert, pour apporter la dernière touche au piège.

Idéalement, les Pendariens devaient couvrir au trot le kilomètre qui les séparait des Rojags pour ne déclencher la charge qu'à quelques centaines de mètres seulement. Mais aucun des hommes ne songeait à épargner sa monture, ils ne pensaient tous qu'à tailler les Rojags en pièces. Ils étaient donc déjà lancés au grand galop, fonçant dans un bruit de tonnerre sur l'ennemi. Blade eut l'impression d'être poussé

par un véritable mur de martèlements de sabots et de cris de guerre.

Alors que la charge des Pendariens leur tombait dessus, les Rojags s'arrêtèrent et resserrèrent leurs rangs. Quand Blade put distinguer les cavaliers individuellement dans la ligne sombre devant lui, ils étaient solidement massés. Alors la charge pendarienne frappa.

Blade enfonça sa lance dans le corps du premier homme qu'il trouva sur son chemin et elle lui fut arrachée des mains. Il entendit une flèche siffler à son oreille et s'aperçut soudain que son épée était toujours au fourreau. Il eut tout juste le temps de dégainer pour parer un coup à sa cuisse. Puis le Destrier Doré se jeta contre la monture du Rojag et la fit chanceler et reculer. Le cavalier resta en selle mais cela ne le sauva pas de l'épée de Blade qui lui fendit le crâne. Le Destrier Doré plongea alors carrément dans les rangs serrés des Rojags. Blade frappait de part et d'autre comme un dément, tenant son épée à deux mains, et laissait le Destrier Doré aller où il voulait.

Toute la première ligne des Rojags fut repoussée par le gros du détachement pendarien. Un chœur hideux de hurlements d'hommes et de chevaux s'éleva derrière Blade tandis que les lances pendariennes transperçaient les Rojags. Pendant un moment, Blade et le Destrier Doré furent comme embourbés. Il n'y avait même pas assez de place pour lever ou balancer une épée.

Les trompes pendariennes sonnèrent encore une fois et Blade sentit fléchir la résistance des Rojags. Il abattit son épée sur un bras armé qui le menaçait et vit ce bras s'envoler dans une traînée de sang. Alors il éperonna le Destrier Doré et tourna bride violemment. Les Pendariens allaient maintenant se replier pour se servir de leurs arcs et enrager les Rojags déjà durement frappés par la charge. Blade devait se dégager de leurs rangs avant que les flèches pleuvent.

Il eut recours aux poings, aux pieds et à l'acier pour se frayer un passage, sans cesser de hurler. Certains Rojags moururent et s'écroulèrent, d'autres prirent simplement la fuite devant ce fou tout bardé d'or. Un homme glapit : « Le Pendarnoth ! La récompense ! Il... » mais il se tut en mourant sous un coup d'épée de Blade à sa tempe. Et aucune récompense ne pouvait persuader les Rojags de rester à sa portée tandis qu'il était en proie à la folie du combat.

Au bout d'une minute ou deux, la fureur aveugle se calma. Il s'aperçut qu'il était presque seul parmi les premiers rangs désordonnés des Rojags. À cent mètres, les derniers Pendariens disparaissaient dans un nuage de poussière. Blade enfonça les éperons et le Destrier Doré parut s'envoler loin des Rojags effarés. Oscillant de droite et de gauche pour dérouter leurs archers, Blade partit au grand galop à la suite de ses hommes.

Soudain, le Destrier Doré trébucha. Surpris en déséquilibre alors

qu'il se retournait sur les Rojags, Blade lâcha les rênes, surcompensa, voulut se cramponner au pommeau de sa selle mais vida les étriers. Il atterrit lourdement. Seul son roulé-boulé instinctif lui évita de se rompre les os. Toujours sur ses jambes et toujours au galop, le Destrier Doré s'évanouit dans la poussière. Ainsi que le dernier des Pendariens, malgré les cris et les jurons de Blade. Quelques instants plus tard, le premier Rojag surgit devant lui.

Dans le tourbillon de poussière jaune, les deux hommes furent aussi surpris l'un que l'autre. Mais Blade se remit plus vite que le Rojag et ses réflexes furent plus prompts. La lance ennemie plongea vers sa poitrine mais ses mains musclées la saisirent au vol. Une traction puissante, une torsion des poignets et le Rojag jaillit de sa selle comme un boulet d'un mortier. Il atterrit dans la poussière avec un bruit mou, en poussant un grand cri. Le cheval ralentit, juste assez pour que Blade bondisse et le saisisse par la bride. Il sauta en selle presque du même mouvement.

Le cheval frémit comme s'il avait reçu une décharge électrique. Blade craignit un instant qu'il cherche à se débarrasser de lui. Et puis tandis que de plus en plus de cavaliers rojags passaient au galop il ramassa ses jambes nerveuses et se joignit à la charge.

Par miracle, la dragonne de l'épée de Blade ne s'était pas cassée et il avait toujours son arme. Alors que le petit cheval rojag l'emportait comme un tronc d'arbre dans un courant rapide, il frappa autour de lui d'estoc et de taille. Des selles vides commencèrent à l'entourer. Les Rojags ne semblaient pas prendre garde à ce démon couvert d'or poussiéreux qui galopait parmi eux. Toute leur attention se concentrait sur les ennemis qu'ils poursuivaient pour laver dans le sang l'insulte de la charge des Pendariens. À ce train, les Rojags allaient plonger droit dans le piège, entraînés par leur propre fureur.

Ce qui était parfait, sauf que Blade chargeait avec eux. S'il continuait comme ça, il allait être pris dans son propre piège, embroché par une lance de six pieds ou pilé par une pierre de cent kilos. S'il y avait une façon plus bête de mourir, il ne la voyait pas pour le moment. Il devait donc se dégager des Rojags... et vite !

Il éperonna sans pitié sa monture. Le maigre cheval trouva vaille que vaille une réserve de force et de vitesse. Il se mit à avancer dans les rangs des Rojags. De part et d'autre, des cavaliers tournaient la tête et ouvraient des yeux ronds. Ceux qui se trouvaient à portée de l'épée de Blade moururent. Il laissait derrière lui un sillage de corps convulsés. Ceux qui n'étaient pas encore morts en touchant terre le furent lorsque leurs camarades leur eurent passé sur le corps.

La poussière commençait à se dissiper et Blade distinguait de nouveau l'arrière-garde des Pendariens, avec la cape noire bien

reconnaissable de Guroth flottant dans les rangs. Les Pendariens ne respectaient aucune formation particulière. En fait, ils donnaient un spectacle remarquablement bien imité d'une troupe battue s'enfuyant en désordre. S'ils pouvaient continuer ainsi pendant encore une minute ou deux... Au-delà de Guroth, Blade apercevait les ruines.

Galopant à leur poursuite, il vit de la fumée verte s'élever entre des pans de mur. C'était le signal donné aux équipes des machines de siège. Presque au même instant l'air lui-même parut déchiré par leur première salve tombant sur les Rojags.

Mais même le tonnerre des pierres et des lances pleuvant du ciel ne pouvait couvrir le vacarme qui s'éleva quand elles touchèrent leur cible : des glapissements aigus, des cris gargouillants, des hurlements de rage et de terreur, de douleur et de surprise, des hennissements déments, le fracas des pierres s'écrasant sur le sol rocheux et se brisant en mille éclats mortels, le bruit, mou des traits des catapultes clouant les hommes à leur selle.

Cinquante Rojags moururent sous les pierres et les lances, cent autres en tombant piétinés dans l'horrible mêlée. Ceux qui ne perdirent ni la vie ni la selle, perdirent bientôt, leur courage. Par centaines ils tirèrent sur leurs rênes et ceux qui arrivaient derrière eux leur tombèrent dessus. La cavalerie rojag n'était plus qu'une masse compacte, bouillonnante, hurlante. Blade continua de galoper et il avait presque rejoint les Pendariens quand la deuxième salve tomba. Les Rojags massés n'auraient pu présenter meilleure cible s'ils avaient été disposés là suivant les ordres du commandant de l'artillerie.

Ils étaient encore tassés quand la troisième salve les frappa. Leurs cris résonnaient encore quand Blade vit de la fumée noire jaillir au sommet de toutes les tours des remparts. Toutes les portes s'ouvrirent à la fois et dix mille cavaliers surgirent au galop. Toutes les troupes d'élite de Pendar se ruaient à la charge. L'air s'emplit de cris de guerre et du sifflement des flèches. Pendant un moment, le ciel parut devenir noir au-dessus de Blade.

Il eut encore la désastreuse impression qu'il allait être abattu par les siens. Les Pendariens chargeaient comme s'ils avaient eu le diable aux trousses, et tiraient des flèches comme des pompiers versant de l'eau sur un incendie. Les flèches tombaient du Ciel tout autour de Blade, se plantaient dans des Rojags morts, des Rojags vivants, la terre, quelques Pendariens, beaucoup de chevaux et tout ce qui pouvait se trouver là. L'une d'elle entailla le bras de Blade, laissant une longue estafilade, mais ne s'y enfonça pas. Enfin les Rojags rompirent les rangs et s'enfuirent. Ils pouvaient galoper, maintenant, les morts étaient si nombreux que les survivants avaient assez de place pour tourner bride.

Blade vit Guroth s'approcher au trot, un large sourire éclairant sa figure noire de poussière. Il menait par la bride le Destrier Doré. Blade abandonna promptement sa prise rojag et le monta.

Les deux hommes partirent à la poursuite de l'ennemi, en déroute, mais sans chercher à imiter le train de la charge furieuse des dix mille Pendariens dont les chevaux étaient frais. Ils passèrent au trot le long des ruines et du charnier de cavaliers et de chevaux rojags, puis ils furent avalés par un nouveau nuage de poussière, celle que soulevait la cavalerie d'élite de Pendar.

Un nouveau son retentit et trancha dans le vacarme ambiant : les trompettes de guerre des Lanyriens sonnait l'alerte. Les aigres trompes de Pendar répondirent bientôt à leurs notes graves. Blade, Guroth et la garde du Pendarnoth émergèrent alors de la poussière aveuglante et virent que devant eux la bataille faisait rage. Soixante mille fantassins lanyriens étaient formés en cinq immenses carrés entourant leurs fourgons et les non-combattants qui suivaient l'armée. Sur des hectares, semblait-il, le soleil faisait fulgurer des armures, des casques et les lances mortelles que les Lanyriens projetaient sur tout Pendarien passant à leur portée.

Déjà beaucoup de chevaux Pendariens galopaient la selle vide, et une frange de cadavres pendariens s'élargissait autour de chaque carré. Celui qui tentait de s'approcher pour se servir de sa lance avait peu de chances de revenir vivant.

Blade mena sa garde en avant jusqu'à ce qu'ils soient juste hors de portée et laissa ses archers tenter leur chance. Pour le moment, il ne voyait rien d'autre à faire, mais les flèches tombaient sans mal sur la carapace de boucliers de cuir.

Soudain il y eut une sonnerie particulièrement assourdissante des trompettes de guerre. Les rangs d'un des carrés commencèrent à s'ouvrir de l'intérieur et un détachement de cavaliers surgit à découvert. Clignant des yeux dans la poussière et le soleil éblouissant, Blade distingua la Cape rouge du général Ornilan en tête de cette troupe de quelque cinq cents hommes à cheval, bardés de fer. Il devina que ce devait être les mercenaires dont Ornilan avait parlé.

Il comprit aussi le jeu du général. Il lançait sa cavalerie lourde droit sur le Pendarnoth, pour tenter de le tuer ou de le capturer, brisant ainsi le moral des Pendariens. C'était une manœuvre désespérée, même si c'était la dernière chance de victoire décisive pour Ornilan.

Blade ordonna à son trompette de sonner la charge. Les Pendariens s'élancèrent et, sous les yeux des deux armées, les deux groupes se rejoignirent.

Ils se rencontrèrent dans un fracas de collision dont l'impact jeta à terre à la fois des Pendariens légèrement armés et des mercenaires lourdement protégés. Mais ces derniers montaient des chevaux plus massifs et résistèrent mieux au choc. Leurs lourdes lances transperçaient le cuir pendarien alors que leurs cottes de mailles les préservaient des flèches des Pendariens et que leurs boucliers détournaient leurs lances plus légères.

Blade cassa sa lance sur le bouclier d'un mercenaire et faillit tomber sur son adversaire. L'homme brandissait un énorme sabre, presque assez lourd pour exiger d'être manié à deux mains. Il vit la lame trancher le casque de cuir d'un Pendarien comme si c'était du papier et fendre le crâne jusqu'au menton.

Mais Blade décocha un revers à la figure du mercenaire avant qu'il ait le temps de se remettre en garde. La bouche de l'homme s'ouvrit dans un hurlement de douleur et du sang jaillit de son nez et de ses lèvres mutilés. Ses yeux se révoltèrent et il tomba comme une masse de sa selle.

Enfin, Blade se trouva face à Ornilan. Il n'essaya pas d'éviter le combat car le général méritait au moins l'honneur d'un combat singulier.

Le Lanyrien portait un court glaive à la ceinture mais brandissait un sabre et son autre bras portait un bouclier. À voir comment Ornilan guidait uniquement des genoux son gigantesque étalon rouan, on n'aurait jamais cru que les Lanyriens méprisaient la cavalerie. L'animal dépassait le Destrier Doré de près de quatre mains. Il se cabra et tenta de frapper de ses deux antérieurs le plus petit cheval mais le Destrier Doré épuisé était encore assez rapide pour esquiver, et les deux jambes de l'étalon retombèrent sur le sol. Et puis Blade et Ornilan furent trop rapprochés pour se livrer à des manœuvres.

Blade n'avait pas de bouclier, mais il était plus fort et plus vif qu'Ornilan, et son épée avait une pointe ainsi qu'un tranchant. Le sabre d'Ornilan tintait à tout instant contre cette épée dont la pointe agile passait souvent sous ou sur sa garde. La plupart de ces coups éraflaient simplement l'armure du général, mais tout de même deux petites rigoles de sang apparurent sur les bras nus d'Ornilan et une autre sur le côté de son cou.

Comme aucun homme, dans un camp comme dans l'autre, ne désirait intervenir, le combat se poursuivit, apparemment interminable. Blade avait vaguement conscience de ses gardes qui repoussaient finalement les mercenaires. Beaucoup de cadavres de l'un et l'autre camp jonchaient maintenant le sol autour des duellistes.

Blade sentait ses muscles crier grâce, la sueur piquait ses yeux brûlants, transformait en boue la poussière qui recouvrait sa figure. Il

commença à se demander si sa force plus grande et sa rapidité suffiraient à le faire tenir encore longtemps.

Ce fut le Destrier Doré qui trouva la force de hennir, de se cabrer et de frapper des deux sabots antérieurs. Il atteignit le cheval d'Ornilan à l'encolure ; l'étalon rouan broncha et vacilla d'un côté alors que son cavalier portait un coup à Blade. Il le manqua. Déséquilibré, Ornilan fut lent à remonter sa garde. L'épée de Blade étincela dans un coup droit, au bout du long bras. Sa pointe s'enfonça dans le cou du général lanyrien, en pleine gorge. Le sang ruissela sur l'armure.

Ornilan lâcha son sabre et porta les deux mains à sa blessure. Pendant un instant, il parvint à étancher le flot. Il regarda Blade et, sachant certainement qu'il allait mourir, il demanda :

— Pourquoi, Pendarnoth ? Pourquoi, alors que j'ai tant offert ?

— Ce n'était pas assez, Ornilan.

— Mais tu vas...

— Perdre ? Je ne crois pas, Ornilan.

À peine Blade avait-il parlé qu'il entendit les trompes pendariennes sonner derrière les carrés lanyriens. Elles semblaient plus nombreuses qu'il ne l'avait jamais imaginé. Leur son aigre et strident se répercutait le long d'un arc de cercle immense de très loin sur la gauche de l'armée lanyrienne jusque bien au-delà de son flanc droit. Et dans cette cacophonie on pouvait entendre le tonnerre des sabots qui faisaient frémir la terre, non pas de milliers de chevaux mais de dizaines de milliers.

Blade rejeta la tête en arrière et se mit à rire, d'un rire dément et triomphant.

— Les Pendariens sont sur tes arrières, Ornilan ! Comment vas-tu dégager ton armée, maintenant ! Hein ? Comment ?

Ornilan ne répondit pas. Les mains toujours à sa gorge mais rouges de sang, il talonna son cheval. L'étalon partit au galop et se perdit dans le nuage de poussière déferlant sur la plaine tandis que le gros corps de l'armée pendarienne montait à l'assaut.

Blade ne sut jamais si les Lanyriens avaient appris la mort de leur général. Ils ne firent certainement pas preuve de manque de courage et ne parurent pas le moins du monde démoralisés tandis qu'ils tenaient ferme et résistaient à une charge pendarienne après l'autre. Mais bientôt ils n'eurent presque plus de lances, leurs bras devinrent trop lourds pour lancer celles qui leur restaient et même pour lever leurs boucliers. Maintenant les flèches pendariennes trouvaient des cibles et les rangs lanyriens s'éclaircissaient. Tout au long de l'après-midi de chaleur et de poussière, ils s'éclaircirent mais restèrent

debout. Ce fut seulement quand le soleil effleura l'horizon que les Pendariens rompirent le premier carré. Et ce fut seulement dans la nuit bien tombée que le dernier céda. Et le jour se levait sur le champ de bataille quand le massacre cessa car les Pendariens ne faisaient pas de prisonniers. Soixante mille soldats lanyriens étaient arrivés la veille au matin. Soixante mille restaient là le lendemain matin.

Dans la pâle lumière de l'aube, Blade retourna vers Vilesh au petit trot du Destrier Doré, Guroth à côté de lui exultant d'une voix éraillée par la fatigue et d'avoir tant crié des ordres. Mais Blade ne l'écoutait pas. Une soudaine douleur lui vrillait les tempes ; elle puisa sauvagement dans sa tête un moment, puis elle s'apaisa. L'ordinateur tirait son cerveau, le cherchait pour le ramener dans la Dimension Normale. Il n'avait pu le saisir à la première tentative, mais il reviendrait. L'étreinte se resserrerait et Guroth, la victoire, le champ de bataille et tout Pendar s'estomperaient dans ses souvenirs.

Blade pressa un peu le Destrier Doré. Au même moment la douleur revint, plus violente, et après le premier élan terrible Blade comprit que cette fois l'ordinateur ne le lâcherait pas. Le monde extérieur sombra rapidement dans l'obscurité mais avec aucun des effets auxquels Blade était habitué. Curieusement, il avait toujours l'impression de serrer le Destrier Doré entre ses cuisses et d'avoir les mains crispées sur les rênes.

Les ténèbres – informes, vides, glaciales – tourbillonnaient autour de lui. Il perdit toute notion du temps et de l'espace. Puis elles commencèrent à pâlir, à se dissiper. Lentement d'abord, puis brusquement elles furent déchirées par un jaillissement de lumière éblouissante. La lumière aveugla Blade. Il ferma les yeux, mais il sentait toujours le Destrier Doré sous lui.

Puis une voix tonna à son oreille. C'était indiscutablement celle de Lord Leighton, furieuse, aiguë, pleine de surprise et d'indignation. Et, tout aussi indiscutablement, Lord Leighton glapissait :

— Faites-moi sortir ce cheval d'ici !

CHAPITRE XIX

Ce ne fut pas une mince affaire. Pour commencer, le cheval fut pris de panique en émergeant soudain dans le complexe souterrain et seuls les plus grands efforts de Blade l'empêchèrent de saccager des milliers de livres de matériel. Puis il y eut le problème du nettoyage de la salle, une surprise désagréable pour quelques-uns des techniciens. Ils ne s'étaient jamais attendus, quand Lord Leighton les avait engagés, à se retrouver palefreniers et à devoir ramasser du crottin.

Naturellement, toutes les sentinelles électroniques des nombreuses portes n'avaient jamais été conçues pour laisser passer des chevaux, donc le seul moyen de conduire le Destrier Doré jusqu'à l'ascenseur était de déconnecter les circuits de surveillance électronique. Ce fut, là aussi, un moment assez animé. Quelqu'un abaissa un levier de trop et tout le complexe fut plongé dans l'obscurité pendant près d'une demi-heure. Après quoi le circuit de secours fut inexplicablement branché sur le circuit principal alors les deux systèmes s'éteignirent en même temps et les techniciens durent tâtonner avec des lampes de poche et même des allumettes pour tout remettre en bon ordre.

Finalement, on parvint à amener le Destrier Doré jusqu'à l'ascenseur. Mais « on peut mener un cheval à un ascenseur, on ne peut pas le forcer à y entrer ». Une fois de plus, le Destrier Doré fut pris de panique, rua des quatre fers et pour le calmer on dut le bourrer de tranquillisants. Il était question de lui faire une piqûre savamment dosée mais de toute évidence quelqu'un ne dosa pas assez savamment car pendant deux heures il fallut résoudre un autre problème : comment dissimuler discrètement un cheval de belle taille et pratiquement inconscient sur le site de la Tour de Londres. Enfin un van arriva de la section montée de Scotland Yard, avec un vétérinaire habilité au secret, qui transporta le Destrier Doré au domaine campagnard de J.

Il y resta à l'écurie, dévorant rapidement le budget de J qui commençait à se demander si le prix des saillies pourrait le faire rentrer dans ses frais.

Blade se demandait, lui, comment Lord Leighton s'était débrouillé pour formuler toute l'histoire du Destrier Doré en langage scientifique seyant. Ce devait être un exploit suffisant pour dépasser l'intellect de Lord Leighton, sans parler de sa maîtrise du langage scientifique.

À présent, Blade venait le monter le plus souvent possible pour le faire galoper dans les vertes collines du Surrey qui devaient le changer des plaines jaunâtres de Pendar.

Blade se sentait heureux et en paix avec le monde car son voyage dans la Dimension des Pendariens avait été excellent. Leurs extraordinaires ressources en or avaient fait dresser l'oreille au Premier ministre qui avait pris furieusement des notes. Blade espérait cependant que, si jamais le télétransport sur une grande échelle devenait possible au point que l'on puisse rapporter en Angleterre l'or de Pendar, il serait *échangé*. Autrement, l'Angleterre se conduirait aussi mal que les Lanyriens et cela ne souriait pas du tout à Blade.

Et la mise au point du télétransport semblait bien proche à Lord Leighton. Le passage inter-dimensionnel du Destrier Doré en était la preuve.